UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 05519486 4

CAMILLE MAYRAN

ÉPREUVE DU FILS

ROMAN

Quatrième édition

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lpreuvedufilsr00mayr

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Il a été tiré de cet ouvrage

50 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma,

à Voiron, numérotés 1 à 50.

L'ÉPREUVE DU FILS

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1920.

DU MÊME AUTEUR,

A LA MÊME LIBRAIRIE

Histoire de Gotton Connixloo, suivie de l'Oubliée
Un volume in-16.

(Académie française 1918, Prix du Roman.)

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.—25510.

CAMILLE MAYRAN

L'ÉPREUVE DU FILS

ROMAN

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

L'ÉPREUVE DU FILS

> Si tu fais tomber la chaîne dont est chargé ton frère, si tu cesses de le montrer au doigt et de proférer des paroles de méchanceté, tu crieras vers le Seigneur et il répondra : « Me voici. » Quand tu auras répandu ton âme dans l'âme affligée, ta lumière se lèvera des ténèbres et tes ténèbres deviendront comme le midi. Et le Seigneur te donnera un repos qui n'aura pas de fin et tu seras semblable à un jardin toujours arrosé, à une fontaine dont les eaux ne tariront pas.
>
> (ISAÏE, *Vulgate*, 58.)

CHAPITRE PREMIER

AU PARLOIR

Malgré la tempête, l'heure de la récréation amena dans le jardin les élèves du grand séminaire de Nevers. Une soixantaine de jeunes gens en soutane et rangés deux par deux descendirent vivement les marches bossuées du perron ; ils longèrent le mur vêtu de lierre noirâtre, jusqu'à l'angle dans lequel ils s'alignèrent en demi-cercle, au bord du quinconce de platanes. Un prêtre qui marchait derrière eux et d'un pas moins alerte, la tête un peu penchée

en avant, s'arrêta au centre de ce demi-cercle, récita une courte prière en latin et le rang se rompit aussitôt. Ce fut un subit éclat de voix jeunes qui s'éparpillèrent dans le souffle violent du vent. Quelques-uns des jeunes gens se mirent à courir, à se poursuivre autour d'une pelouse ronde dont la pente légère s'élevait au delà du quinconce. Plusieurs groupes se formèrent pour des jeux de balle. Cinq ou six des plus studieux élèves se réunirent autour du prêtre surveillant et, marchant avec lui, ils entamèrent une conversation théologique. Un bossu au visage attentif et subtil alla chercher son bilboquet. Un autre solitaire, un garçon maigre et de tournure assez gauche, se dirigea vers une niche à chien d'où il tira quelques instruments de jardinage et un panier de paille tressée. Il les emporta dans une plate-bande bordée de buis qu'il se mit à piocher hâtivement et avec force. Le bossu s'approcha de lui.

— Toujours plein d'ardeur, Morlat? fit-il de sa voix chétive ; vous méprisez le jeu?

— Non, répondit le jeune homme, mais je ne joue pas bien. Je n'arrive pas à faire attention. Il n'y a que ça qui me délasse, ajouta-t-il en enfonçant sa pioche jusqu'au manche, dans le sol amolli par la pluie.

Le bossu le toisa d'un regard froid, mais admiratif :

— Vous avez de la chance d'être fort, remarqua-t-il.

— Je suis né paysan, répondit l'autre ; ça ne me rend pas la théologie plus facile.

Quoique maigre et d'une taille à peine au-dessus de la moyenne, il donnait l'impression d'une solidité de charpente et d'une vigueur de membres peu ordinaires. Il travaillait nu-tête. Ses cheveux courts, non encore tonsurés, étaient d'un châtain clair et terne. Quand il se penchait sur sa pioche, les bras tendus vers la terre, on voyait ses omoplates soulever l'étoffe mince de la soutane où elles avaient marqué deux zones brillantes d'usure.

— Qu'est-ce que vous voulez planter dans ce coin? demanda le bossu.

— Vous voyez, reprit son camarade, montrant le panier qui était plein de petites boules couleur de poussière, agglutinées par trois ou quatre : j'ai là des oignons de lis. C'est ma tante qui me les a apportés de La Charité. Nous aurons les fleurs pour la Fête-Dieu.

A ce moment passa près d'eux le groupe des causeurs qui marchaient en rond et semblaient très animés. Morlat leva les yeux vers le prêtre qui se tenait au milieu d'eux et le regard de ses

grands yeux gris révélait que, moins timide, il serait entré dans le groupe.

— Pourquoi demanda-t-il au bossu, ne marchez-vous pas avec M. Desaulnoyes, vous qui êtes fort en dogmatique?

Le bossu suivit des yeux le groupe qui s'éloignait, puis il dit :

— Avec M. Desaulnoyes tout seul, ce serait autre chose. Mais remarquez bien, il ne dit rien, parce qu'il est trop bon ou trop fatigué, tandis que Jumelot et Chartier, comme toujours, pérorent. Ce sont des garçons qui ne comprennent rien. J'aime mieux mon bilboquet. Mais avec ce vent, c'est difficile de jouer.

Vous avez entendu de quoi ils parlaient, n'est-ce pas? reprit-il subitement avec une aigre vivacité. Ce passage du *De Incarnatione* que nous avons étudié ce matin ; je vous dis qu'ils ne le comprennent pas.

— S'il en est ainsi, répondit Morlat, je crains de le comprendre encore moins qu'eux.

— Oh ! vous, répliqua le bossu d'un ton décidé, c'est différent. Vous ne mettez pas les bouchées doubles, mais vous êtes capable de réfléchir.

Il resta encore un moment à considérer son camarade qui piochait tête baissée et ne s'occupait plus de lui, puis il alla chercher contre le

vent l'abri du mur, pour faire sauter son bilboquet.

Un silence se fit parmi les causeurs, les jeux s'arrêtèrent court ; tous les yeux se tournèrent du côté d'un prêtre âgé qui, d'un pas rapide, aisé, plein de dignité, s'avançait vers la récréation. C'était l'abbé Rodoland, supérieur du séminaire, un homme à la physionomie paisible, avisée, pondérée, presque pateline, le teint rose, la tête entourée d'une brillante couronne de cheveux blancs et bouclés. Il fit de la main un geste bienveillant qui signifiait : « Mes enfants, que je n'arrête pas vos ébats ! » Puis, groupant ceux qui s'étaient avancés vers lui et quelques-uns, rouges et essoufflés, qui venaient encore tandis que les autres retournaient au jeu, il leur communiqua des nouvelles qui lui arrivaient de l'évêché, au sujet des prochains examens de théologie et de droit canonique. L'extrême amabilité de son parler vieillot avait le don d'intimider les jeunes gens et de les faire taire. Il était écouté dans un profond silence.

Quand il passa devant Morlat qui remuait toujours la terre de sa plate-bande, celui-ci par respect se redressa, gardant en main le manche de sa pioche. Puis, il sourit et se troubla en voyant l'abbé Desaulnoyes se retourner vers lui.

— Eh bien ! Morlat, dit l'abbé, en se laissant dépasser par l'essaim des soutanes noires, vous allez encore parer notre jardin?

— Je le voudrais, monsieur le directeur, fit en rougissant le séminariste. Il regardait timidement le prêtre avec des yeux brillants d'affection.

L'abbé Germain Desaulnoyes, professeur de dogme, était un homme grand et frêle, un peu voûté. Il avait une longue bouche fine dans un visage triangulaire, le nez aquilin, le front vaste d'où s'enfuyaient quelques cheveux noirs et les yeux si profondément enfoncés qu'on n'en distinguait presque jamais la couleur. Ces yeux étroits dans leur fosse d'ombre brillaient avec une douceur pénétrante et quasi maladive, une expression d'ardente mélancolie qu'accentuait encore la pâleur du teint et la longue sinuosité des lèvres. Sa tête, inclinée par la courbure de la nuque et des épaules, présentait en avant la blancheur du front, tandis que fuyait en se creusant, vers le menton détaché en pointe sur un pan de manteau, l'ombre grise des joues mal rasées. Si Augustin Morlat qui avait alors vingt et un ans et se préparait aux ordres majeurs avait pu confier à quelqu'un son intime solitude, la tristesse et l'humiliation qui pesaient sur lui, le malaise fondamental dans

lequel il vivait depuis sa onzième année, c'eût été à l'abbé Desaulnoyes. Mais il était trop timide, et peut-être trop orgueilleux pour se confier complètement, et il se contentait d'aimer en silence ce maître dont la physionomie douloureuse et le tendre sourire semblaient révéler de longues souffrances, angéliquement supportées.

Le prêtre se courba, étendit sa main pâle vers le panier posé à terre et prit un oignon.

— Des oignons de lis, n'est-ce pas? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— J'en voyais planter autrefois chez ma mère.

Avec une expression douce et absorbée, il considéra l'oignon, tout en palpant sa surface rugueuse.

— Penser à ce qui sortira de là... murmura-t-il. Comme la nature figure de près la grâce !

— *Credo in unum Deum*, dit à mi-voix le séminariste, en accentuant le mot *unum*.

— Oui, dit le prêtre : nous ne pouvons pas sortir de Lui.

Il rendit l'oignon au jeune homme et frissonnant dans son manteau dont il serra les plis, il s'éloigna.

Un nouveau personnage attira l'attention des

séminaristes : Grandeau, le portier, descendait à son tour le perron et chacun commença de se demander s'il n'y avait pas une visite pour lui au parloir. Le petit homme pâle et flasque dans son habit marron, la tête couverte d'une calotte de lustrine noire, s'avançait à pas pressés vers M. le supérieur. Il avait son air confidentiel. Il fit signe à M. le supérieur qu'il croyait devoir lui parler à l'écart. L'ecclésiastique se détourna légèrement du rond formé par les séminaristes et pencha ses belles boucles vers le petit homme qui se mit à lui parler à voix basse. Puis il se redressa et répondit d'un ton qui, rétablissant toutes les distances, confondait la vaine agitation du portier :

— C'est bien. Prévenez M. Morlat.

Le portier chercha le séminariste Morlat de groupe en groupe. Il le reconnut dans le triangle de terre qu'il piochait, à son dos maigre et à ses ternes cheveux. Il s'approcha et le tira par sa manche.

— Monsieur Morlat, lui glissa-t-il à l'oreille, c'est vôt' péére qu'est au parloir et qui vous demande.

Morlat se redressa brusquement.

— Quoi? fit-il, qu'est-ce que vous dites?

— C'est vôt' péére, répéta le portier. Il attend pour vous voir.

Morlat s'appuya sur sa pioche, car ses genoux s'étaient mis à trembler. Une seconde, il resta immobile, comme un homme étourdi qui reprend ses sens. Son père, autrefois cultivateur à Angillon, dans le Berry, et maintenant marchand de vin à Bourges, n'était jamais venu le trouver au séminaire. Depuis son enfance, il ne l'avait revu qu'à de rares intervalles et jamais sans souffrir. Une crainte, chargée de souvenirs lointains et terribles, s'emparait de lui.

— C'est bien, Grandeau, dit-il ; j'y vais.

Il rangea ses outils et dépassa, sur le perron, le pas traînant du portier.

Les longs couloirs du séminaire étaient vides et le vent y faisait courir une plainte grêle. Le jeune homme les suivit jusqu'à une porte devant laquelle, un instant, il s'arrêta, fermant les yeux. Puis il l'ouvrit, poussa le tambour de serge verte. Le grand parloir s'étendait devant lui, froid, humide, solennel, dans la grise lumière qui tombait des fenêtres finement grillagées, avec son parquet brillant, ses lambris chocolat et le guéridon couvert de peluche ponceau sur lequel s'étalaient des revues cléricales. Assis sur une chaise de velours, la tête tendue en avant, les coudes appuyés sur ses genoux écartés, le visiteur tournait sa casquette entre ses grosses mains. Dès le premier regard, son

fils fut frappé de l'aspect ravagé de cette silhouette et de ce visage. Morlat père portait un large veston d'un noir verdi, un gilet semblable et un pantalon de velours beige. Un foulard de coton bleu était croisé sur son cou brun, sillonné de plis obliques. Dans la manche crasseuse et trop large, on voyait s'enfoncer l'avant-bras maigre et poilu. Ses cheveux étaient devenus tout gris ; ils étaient épais encore et durs comme le pelage d'un sanglier. Une barbe hirsute se hérissait sous sa bouche anxieuse et sensuelle dont un coin s'abaissait brusquement, raide et mince dans la joue vieillie comme une lame faussée. Sur son cou et son front, se creusaient les grandes rides nettes et profondes, les traits de burin auxquels on reconnaît à première vue un paysan. Mais, du citadin, il avait les paupières amollies, les yeux troubles, inquiets, les joues flasques. Ses mains cependant restaient telles que s'il venait encore de mener la charrue, avec des ongles carrés et noirs et des crevasses dans la peau à demi cornée.

Il se leva en voyant entrer son fils et il l'embrassa. Il s'était redressé de toute sa haute taille, les épaules seulement un peu courbées en avant, et il apparaissait étrangement grand et sauvage dans le décor compassé du parloir.

— Je suis content de te voir, Augustin, dit-il

d'une voix enrouée. Ah ! suis bien content ! Alors, ça va?

— Assieds-toi, mon père, dit le fils.

L'homme se rassit. Il sentait l'alcool mal cuvé. Une gêne visible mettait de la gaucherie dans ses mouvements ; il était comme oppressé par un poids très lourd et souriait avec une sorte d'angoisse.

— Il y a longtemps que je ne t'ai pas vu, reprit-il. Les choses ne vont pas comme on voudrait ! Toi, ça va bien?

— Très bien. Je suis heureux d'être au séminaire. Mais nous étions en souci de toi, ma tante et moi, depuis deux ans. Tu n'as pas été malade? Ma tante...

— Ursule? fit le père dressant l'oreille, avec une expression subitement défiante et irritée. J'ai été la voir l'année dernière. Elle ne te l'a pas dit?

— Non, répondit le jeune homme sur la figure de qui se peignait une naïve surprise. Le père baissa la tête avec un demi-rire amer et se tut un instant, comme pour examiner s'il allait expliquer tout de suite l'objet de sa visite. Puis il décida de prolonger les préambules.

— Et alors, reprit-il, c'est bien décidé que tu te fais curé?

— Oui.

Le jeune homme eût voulu répondre moins brièvement et témoigner à son père quelque affection. Mais la terrible odeur d'alcool que répandait celui-ci le rebutait trop ; il ne pouvait penser à autre chose.

— Eh bien ! ça te réussit, continua le père. Tu as bonne mine. Te voilà devenu un homme. C'est dommage qu'on ne te laisse pas venir la moustache.

Et il eut un gros rire. Intérieurement, il pensait : « Il est bien maigre, le petiot, il a l'air fatigué. » Mais le dessein qui l'amenait lui inspirait un étalage de bonne humeur et des propos optimistes.

— Et quand ce sera-t-il que tu seras curé? demanda-t-il, un peu interloqué par le silence d'Augustin.

— J'ai vingt et un ans, répondit celui-ci. Je dois terminer mes études dans trois ans, si je les continue sans interruption. J'espère qu'on ne me refusera pas la dispense pour être ordonné prêtre à vingt-quatre ans.

— La dispense? et pourquoi donc qu'on te la refuserait, mon garçon? Trop content d'avoir fait son petit curé un an d'avance. Alors, comme ça, dans trois ans, tu seras ton maître, quasiment un monsieur, quoi? avec une pension du gouvernement et une bonne pour te servir?

— Mon père, tu sais bien comment vit un prêtre. Il a son traitement, c'est vrai, et quand il peut, il paye une bonne pour le servir. Mais c'est justement parce qu'il n'est pas son maître et que son temps n'est pas pour gagner sa vie, mais pour le service de Dieu.

— Allons, allons, mon p'tit gars, ne te fâche pas. Je vois bien que je te fais l'effet d'une vieille bête, hein? Écoute un peu. J'ai des ennuis, des gros. Je suis venu pour voir avec toi si tu ne pouvais pas m'aider à en sortir. Alors ce n'est pas le cas de se fâcher, n'est-ce pas?

— Quels ennuis, père?

— Ursule ne t'en a jamais parlé? Vrai de vrai?

— Non.

— Ha ! bon sang ! la sacrée dévote ! la vilaine mule ! Elle ne t'a pas dit que l'année dernière je lui ai demandé de l'argent?

— Non.

— Chameau, va ! murmura-t-il entre ses dents. Entends-moi bien, s'agissait pas de m'en donner. J'empruntais, à court terme, et j'y aurais fait gagner gros ! Mon commerce à Bourges ! — il fit claquer sa langue, — ça ne chômait pas ces dernières années ! Même ça marchait si bien que j'ai voulu m'agrandir. Morlat, qu'ils me disaient là-bas, vous ne ferez jamais que des affaires de

paysan. Avec vous, tout est pour le bas de laine et votre argent sent le moisi. Eh bien, comprends-tu, mon gars? j'ai voulu leur montrer que tout paysan que j'étais, j'avais ma comprenure aussi dégourdie que pas un. Mon bas de laine, je l'ai vidé. J'ai acheté un bout de terrain qui était derrière mon caboulot, et allez-y ! Voilà les entrepreneurs qui entrent dans la danse et que je me fais bâtir une belle grande salle, pour donner des concerts, comprends-tu? avec des esculptures tour autour, la plus épatante de tout le quartier, quoi ! Mais les entrepreneurs, c'est des malins et des vilains. Toujours et partout, ils vous comp ent mille francs de plus que leur parole. Tu les donnes? les voilà qui disent : c'est un bon type, et après qu'ils t'ont attrapé sur la bâtisse, ils t'attraperont sur la peinture et après qu'ils t'ont attrapé sur la peinture, les v'là maintenant qui t'attrapent sur les esculptures ou sur les tuyaux du gaz, ou sur le calorifère, est-ce que je sais, moi? Faut tant de choses ! Ou bien, tu ne les donnes pas? et alors te v'là en procès, avec ton affaire dans le gâchis, et tout ce que t'y as déjà mis de galette... ni vu ni connu... autant l'avoir jeté par la fenêtre. Tu comprends bien ça, mon gars? Alors, voilà : ils m'ont tout pris et maintenant la salle est bâtie, elle est superbe, oh ! quant à

ça, j'ai rien à dire, c'est de la belle ouvrage qu'ils m'ont fait. Seulement, pour en profiter, il me faudrait une avance. Je suis endetté ; je n'ai plus de crédit. J'ai déjà cherché à emprunter là-bas ; mais ceusse qui pourraient m'aider, ils aiment mieux me laisser saisir, pour racheter mon affaire à bas prix, à preuve qu'ils le savent bien que c'est une bonne affaire ! Vois-tu, c'est l'un ou l'autre : où je suis saisi avant un mois et il me reste, quoi? ma paillasse, mais pas un endroit où la mettre ! ou je trouve la somme pour... pour..., il hésita dans le choix des mots — pour lancer la chose à mon idée — et alors, je t'en réponds, l'argent viendra que je le ramasserai à la pelle, et celui qui m'aura tiré du mauvais pas, il n'aura pas à s'en repentir.

Augustin baissait les yeux. Sa gravité extérieure était d'un prêtre, son désarroi réel, son ignorance, son effarement d'un enfant. Il avait bien compris : son père savait qu'à ses vingt et un ans, il était entré en jouissance d'un petit héritage qu'une vieille parente, de condition presque bourgeoise, rentière à La Charité, lui avait destiné par testament, lors de son départ pour le petit séminaire. Mlle Eugénie Bonassieu était morte, âgée de quatre-vingts ans, peu après s'être donné la pieuse satisfaction de léguer vingt-cinq mille francs à un ecclésias-

tique en herbe. Le testament remettait la somme en fidéi-commis à Mlle Ursule Morlat, repasseuse à La Charité, tante du légataire, jusqu'à la majorité de celui-ci. Placés, sur le conseil du notaire, à 3 pour 100 au *Crédit Nivernais* — comptoir de La Charité, — les vingt-cinq mille francs, pendant quatre années, s'étaient augmentés régulièrement de leurs intérêts. Le père Morlat payait sans rechigner les études de son fils, pour qui, depuis qu'il avait vendu sa terre, il n'avait plus d'autre ambition que celle du déclassement. « Va toujours », lui disait-il, quand il venait, de loin en loin, pendant les vacances de l'écolier, passer une journée chez sa sœur Ursule, « si tu ne te décides pas pour être curé, je te trouverai une bonne place à Bourges. Quand on est marchand de vin, on peut compter sur des amitiés sérieuses. Je connais ça maintenant. »

Mais après le baccalauréat, soit qu'il lui déplût de voir son fils dans les ordres, soit plutôt que ses affaires eussent commencé de mal tourner, il n'avait plus rien envoyé, et force avait été, pour payer le grand séminaire, d'entamer le petit pécule engraissé depuis quatre ans. La tante Ursule qui ne pouvait s'y résoudre augmentait sa clientèle de repasseuse et rognait sur son ordinaire afin d'épargner, en y subs-

tituant de son gain, le précieux argent du séminariste. Celui-ci ne s'en était pas douté jusqu'au jour où, trois mois auparavant, elle était venue, son pâle visage empreint d'une anxieuse gravité, lui apporter les comptes de sa gestion, un carnet de chèques et la lettre par laquelle le Crédit Nivernais — comptoir de La Charité — demandait à l'héritier le dépôt de sa signature. Étonné d'entrer, ce jour-là, en possession de vingt-six mille francs, il avait arraché à sa tante l'aveu de ses sacrifices. Et son père venait maintenant lui emprunter de cet argent, pour transformer son cabaret de Bourges en une salle de café-concert.

— Mon père, dit-il au bout d'un instant, combien vous faut-il?

Le bonhomme baissa tout à coup son œil attentif.

— Vingt mille, dit-il entre ses dents.

Augustin sentit au fond de son cœur comme une défaillance Il y tenait donc tant, à son argent ! Tellement plus qu'il ne s'en doutait ! Dans sa vie solitaire, ce petit héritage, avec ce qu'il rendait possible de bien-être et de liberté, c'était la présence d'une sollicitude. Il en avait escompté une facilité de vie plus grande, la faculté de fonder plus tard quelque œuvre utile à sa paroisse : un patronage, une école du soir ;

celle de faire quelques aumônes. Il avait encore cédé parfois à des pensées plus égoïstes. Quand il avait vu venir au séminaire, tel pauvre prêtre, parent d'un de ses camarades, en soutane verdâtre et rapiécée, il s'était dit : « Je serai toujours bien tenu, en soutane bien noire, avec un col bien blanc ; et il regardait à la devanture d'un tailleur pour ecclésiastiques, voisin du séminaire, les amples capes de drap souple, comme en portait l'abbé Desaulnoyes, les rabats, les chapeaux et les petites barrettes. Sa tante Ursule, la repasseuse, lui avait donné le goût du linge frais et d'une mise correcte.

Fallait-il renoncer à toute possession, à tout usage légitime d'une petite fortune pour un cabaret de Bourges, une affaire qui, de loin, lui répugnait?

Il regardait son père, si déchu. Il respirait l'odeur d'alcool et de saleté. La description de cette nouvelle salle qui devait transformer le cabaret en café-concert ne lui évoquait rien. Jamais il n'était entré dans un lieu semblable. Jamais il n'avait erré dans une ville, à l'heure où se remplissent les salles de spectacle. Mais quelquefois, en marchant avec ses camarades, deux par deux, le dimanche après vêpres, dans les rues de Nevers, il avait remarqué des affiches avec des portraits de chanteuses ou d'écuyères.

Son imagination avait traîné dessus, quelquefois. Il se demanda un instant si son devoir ne serait pas d'aller à Bourges avec son père, de se rendre compte par lui-même, d'éclairer sa conscience en entrant dans le détail de l'affaire à laquelle il était appelé à contribuer. Mais cette pensée provoqua en lui une telle répulsion qu'il ne s'y arrêta pas.

— Mon père, dit-il, comme je serais heureux de te donner tout ce que j'ai pour qu'après avoir payé tes dettes, tu abandonnes cette entreprise et reviennes à l'ancienne vie. Il me semble que c'est bien difficile de faire son salut dans les tracas où tu te trouves.

— Voilà, mon gars, qui est vite dit ! On n'y revient pas comme ça, au métier de la terre ! J'ai vieilli, en dix ans. Ce sont les tracas comme tu dis, et le chagrin aussi. Quand on a pris l'habitude d'être son maître, on ne revient plus à se louer, et quand même, qui aurait envie de me faire travailler, faibli comme je suis?

— Tu pourrais, mon père, racheter un petit bien, vivre chez toi et, quand il faudrait, payer un journalier sur le fruit de ton champ.

— Racheter? Avec quoi? Avec mes dettes? Je suis à l'attache maintenant. L'argent que j'ai mis dans mon affaire, c'est ton bien pour plus tard. J'ai à le faire valoir. Faudrait que je

sois rien du tout pour le laisser là, perdu comme au fond d'une mare. Et puis, mon enfant, à travailler la terre tout seul, je ne mettrais pas trois mois pour dépérir. Si seulement mon gars m'était resté, à nous deux, je ne dis pas... Mais cette idée de se faire curé ! C'est pourtant pas que ce soit toujours rose, c'te vie que je mène et quéquefois, tous ces créanciers, ils me fatiguent à mort, et je me voudrais plutôt sous la terre qu'à recevoir leurs sacrés papiers !

L'homme était bien pitoyable ; sa lèvre inférieure tremblait et regardant son fils avec des yeux de chien, il semblait prendre confusément conscience de sa propre humiliation. Il avait répondu, dans son premier mouvement : racheter, avec mes dettes? puis, craignant de diminuer ses chances de succès, en avouant trop clairement l'état désastreux de ses affaires, il avait passé à un argument de nature à toucher son fils : avec toi, mon gars, je ne dis pas ! Et, quoique parlant par ruse, il avait dit des choses vraies, dont il s'était ému lui-même.

— Que pourrai-je pour lui? songeait le jeune homme. Séminariste, rien ; prêtre, pas davantage. Je ne le sortirai jamais de cette vie !

Il lui sembla qu'il fallait donner l'argent.

— Écoute, dit-il, avec une sorte de rage dans la voix, la rage de se dompter soi-même, avec

tout ce qui s'agitait en lui d'orgueil, d'avarice et de chagrin, tandis qu'une vibration extraordinairement rapide le secouait de la haine à la pitié, — je suis prêt à ce que tu voudras. Seulement, vois-tu, la somme que tu me demandes, c'est presque tout ce que je possède; le reste paiera la fin de mes études. Je n'aurai plus rien quand je sortirai d'ici. En disposant pour toi de ces vingt mille francs, s'ils passent où a passé déjà tout ton bien, je me prive d'en disposer jamais pour quelqu'un d'autre...

— Comment, s'ils passent... mais tu ne m'as pas compris! Quand je te dis que les bénéfices sont sûrs, tellement sûrs qu'il y a vingt compères à Bourges qui reluquent l'affaire pour se jeter dessus quand je serai coulé! Quand je te dis qu'il ne s'agit que de changer de placement pour que ton argent te rapporte cinq fois plus. Qu'est-ce qu'on t'en donne au Crédit Nivernais? du deux et demi, n'est-ce pas? une misère! Avec moi, ce sera du huit, du dix, tu verras ça et pas plus tard que dans un an. Le capital, tu le retrouveras avant dix ans! sans parler de ce que je gagnerai, moi, et qui est tout pour toi : tu es mon seul héritier.

— Tais-toi, s'écria Augustin d'une voix violente. Je te prêterai cet argent parce que tu me l'as demandé et que tu es mon père, com-

prends-tu. J'aimerais mieux perdre tout que de gagner un sou dans tes affaires. Si tu fais des bénéfices et que tu veuilles mettre à part un intérêt de mon argent, tu iras le porter au curé de ta paroisse pour ses pauvres. J'imagine que tu m'as apporté un papier à signer? Donne-le-moi, ton papier, où est-il? Et ne me parle plus de mes bénéfices.

Il s'arrêta, haletant de colère. Puis il passa la main dans ses cheveux, ses paupières battaient, il était pâle. Il murmura : « Je ne sais pas ce que j'ai ! » C'était en carême ; il avait beaucoup jeûné ; la chambre tournait autour de lui ; sa bouche s'entr'ouvrait pour aspirer l'air qui lui semblait fade et rare.

— Seulement, comme je te le disais, reprit-il à voix basse, avec un effort de ses minces lèvres décolorées, je me prive pour toi de la possibilité d'aider un jour quelqu'un d'autre. Avant de m'engager, je voudrais savoir si ma mère a été pourvue quand tu as vendu notre bien.

— Ta mère? C'est ça qui te travaille? Eh bien, mon garçon, voilà bien de quoi se faire de la bile ! Ta mère n'a pas eu un sou du bien des Morlat, qui n'est pas pour des... Un geste d'Augustin lui fit rentrer un gros mot dans la gorge. Mais elle avait sa dot, je la lui ai rendue.

Et ta mère — il eut un rire ignoble de haine — elle sait s'arranger, va ! Elle n'a besoin de rien, va ! Et sans doute qu'elle est plus riche à cette heure que toi et moi. Elle n'a pas besoin de toi pour s'occuper d'elle, sois tranquille ; ça lui suffit de celui qu'elle a.

Augustin rougit. On l'eût dit léché par une flamme. Son visage brillait et brûlait de la couleur claire d'un sang pur, à côté des violets boueux qui teignaient la face de l'alcoolique. Il se leva. Le père ouvrit sa veste et tira de sa poche une liasse de papiers.

— Es-tu décidé? demanda-t-il.

— Vite, vite, fit Augustin qui suffoquait.

— Eh bien, voilà ! Il étala sur la table une feuille de papier timbré. Le procédé était simple ; il avait préparé le reçu d'une somme — laissée en blanc — remboursable le 1er avril. On était au milieu de mars. Ici expliquait-il, tu inscris la somme ; ici, tu signes et tu dates. Attends voir ! Oui ! c'est bien ça.

Augustin, sans se rasseoir, s'était penché comme pour écrire. Il avait pris une plume sur la table et la trempait dans l'encrier.

— Tu es un bon fils, dit le père. Je reconnais le sang des Morlat.

Intérieurement il pensait : « C'est la tête folle de sa mère. »

Mais Augustin ne bougeait pas. Brusquement, il posa la plume.

— Non, dit-il, c'est trop grave. J'ai besoin de réfléchir. Laisse-moi jusqu'à demain.

— C'est que je suis obligé de rentrer ce soir, fit le père, dont les mains se mirent à trembler convulsivement.

— Alors, dis-moi, où je peux t'envoyer ce papier.

L'homme hésita. Il ne voulait pas donner d'adresse.

— Poste restante à Bourges, répondit-il. C'est le seul moyen de se garer des fripons ! Il y en a trop qui tournent autour de mes affaires.

— C'est bien, dit Augustin ; demain matin je t'écrirai.

Mais l'idée de ce départ dans l'incertitude causait au père Morlat une angoisse intolérable. Il eut l'impression que partir, c'était lâcher prise. Et il y avait une certaine figure de femme atroce et enflammée dont l'image palpitait dans sa tête ; il ne voulait pas l'affronter sans rapporter l'argent.

— Tout de même, balbutia-t-il, si c'est pour demain matin, j'attendrai ici. J'ai un train à onze heures. Je viendrai chercher ta réponse en y allant.

— Je ne pourrai pas te voir, dit le séminariste, mais tu trouveras une lettre chez le portier.

Le père regarda son fils qui se tenait devant lui encore tout rouge, les yeux sévères et brillants de douleur. Il aurait voulu l'embrasser en partant, mais il sentit que ce n'était pas possible.

— Allons, dit-il, j'espère que tu te décideras comme un fils qui a du cœur et comme un garçon intelligent. Car tu sais, maintenant c'est à coup sûr ; il n'y a plus de danger. Et il tapa de ses gros doigts tremblotants la poche où il avait remis ses papiers.

— Adieu, dit Augustin, je prierai pour toi !

Et du parloir, il montra dans sa cellule, où il se tint à genoux jusqu'à la fin de la récréation.

CHAPITRE II

L'ALCOOLIQUE

Le vieux Morlat ne sachant où aller marchait par les rues. Il marchait à longs pas, la tête baissée contre le vent, au beau milieu de la chaussée, sans voir les passants ni les boutiques. D'une venelle étroite, il déboucha sur le quai. La Loire était devant lui, jaune, gonflée ; elle coulait en écailles visqueuses, qui semblaient glisser les unes par-dessus les autres et lutter de vitesse. Le ciel roulait la multitude échevelée des nuages. C'était la tempête d'équinoxe, tiède et violente, qui entre-choque, avec de grandes rumeurs, les rameaux enfiévrés des bois et couche le tendre blé sur la terre humide. Au-dessus des flots limoneux, çà et là, une mouette virait, arquant ses ailes contre la poussée de l'air. Ce vent, qui avait comme une odeur de boue et de sève, étirait par moments d'obliques averses qui mouillaient les piétons au visage. Pâle, avec des gouttes de pluie plein la barbe, le père Morlat entra au cabaret et demanda une absinthe.

Ça l'avait remué profondément de voir le petit, si maigre dans sa longue soutane, avec cette figure de quelqu'un qui ne mange pas son content et qui se fait des idées. Lui-même, il avait honte de ce qu'il était venu faire. Plus encore que l'inquiétude de ce que serait demain matin la réponse, cette honte l'oppressait. L'aspect de dignité qu'il avait vu à son fils lui donnait le dégoût de la femme et du logis qui l'attendaient. Il buvait à petits coups son verre d'absinthe. « Sans c'te boisson, pensait-il, je perdrais courage. »

Il vivait à Bourges avec une chanteuse de café-concert, vieillie et dont la voix était devenue affreuse au point de ne plus trouver d'emploi. Un soir de marasme, cette femme était venue, seule, pour boire, dans l'obscur cabaret du père Morlat. On y avait beaucoup fumé ce soir-là et dans l'atmosphère trouble, à la lumière saccadée d'un bec de gaz, les quelques personnages encore attablés prenaient un air de fantômes. Il était très tard. La chanteuse sortait d'une salle de spectacle où le succès d'une ancienne camarade l'avait gorgée d'amertume. C'était la première fois qu'elle fuyait l'illumination des grands bars et venait s'abattre, lourde de désespoir et résolue à s'enivrer, dans un cabaret d'ouvriers. Elle remarqua en entrant que le patron avait

bu : il avait les yeux allumés, les pommettes rouges, au-dessus du creux blême de ses joues. Des deux servantes, l'une dormait, la tête sur son coude ; ses cheveux d'un roux rose moussaient sur le zinc, derrière une rangée de bouteilles. L'autre, appuyée au mur, près d'une table où buvaient quelques hommes en blouse de maçon, échangeait avec eux des taquineries un peu traînantes. Ce fut Morlat qui servit la nouvelle venue : ils se regardèrent et subitement la femme dit :

— C'est triste de boire seule ; mettez-vous donc là.

Et elle lui montrait la place en face d'elle. Morlat se balança d'abord d'une jambe sur l'autre, comme hésitant ; puis il s'assit. Elle se mit à lui parler, sans autre but que de se consoler elle-même ; elle se vanta, lui parla de sa voix, de ses jupons de clinquant, de ses succès.

— Mais on n'a pas toujours la veine..., soupira-t-elle.

— Ça ne va donc plus?

— Non. Et vous? votre commerce? ça va-t-il? Je vois bien que ce n'est pas la grande veine, mais tant qu'on n'a pas essayé on ne peut rien dire !

La chanteuse flairait son chemin. Elle ne s'enivra pas, car une idée nouvelle déjà la

ranimait. De ce soir-là, elle mit le grappin sur Pierre Morlat et commença le travail de persuasion qui devait aboutir à lui faire bâtir une salle pour qu'elle y chantât.

Le vieil homme, longtemps volé par ses servantes qui l'une après l'autre étaient ses maîtresses jusqu'au jour où il les jetait à la porte, dans la fureur de la jalousie ou celle d'avoir fait ses comptes, fut ébloui par le prestige de cette aventure. Il y avait deux ans qu'il vivait avec Marie Goll. La femme l'avait soutenu dans les désastres successifs des mémoires à payer, en lui parlant sans cesse de l'avenir et des triomphes qu'elle remporterait pour lui dans la fameuse salle. Elle l'avait fait vivre d'imagination. Elle était bavarde, pleine de ressources, pleine d'énergie ; elle avait de la vie pour quatre et la prodiguait tout entière au seul Morlat. Sans son idée de construction, elle lui aurait été utile : elle lui apprenait à tenir sa boutique, à ne pas se laisser piller. Mais sa vanité débordait son intelligence et les perdait tous deux. Au début, Morlat avait eu confiance aveuglément. Avec les premiers déboires, lui vinrent les premiers doutes. Alors il voulut persuader à la chanteuse de renouveler ses tentatives pour obtenir un engagement dans tel ou tel bar. « Pour que tu soyes encore connue quand nous

ouvrirons, » expliquait-il. « J'ai peur que tu ne perdes ton public. » Elle s'y refusa obstinément. A quoi bon avoir trouvé un amant assez riche pour lui bâtir une salle, s'il fallait qu'elle fût encore vexée et humiliée comme autrefois? Elle savait pourquoi elle avait pris le vieux Morlat. Ce n'était pas qu'il fût plaisant. Alors elle ne voulait pas être dupe. Elle chanterait chez lui et pas ailleurs. C'était du moins ce qu'elle se disait. Mais Morlat, en de rares instants de clairvoyance, commençait à entrevoir qu'elle était double et qu'au fond elle ne croyait pas à sa réussite ; que son rêve était pour elle un vice, comme pour lui l'alcool, l'intoxication dont on veut bien mourir parce que sans elle on ne saurait plus vivre. Au jour le jour, Marie Goll lui faisait oublier ces percées d'une lumière sinistre. Elle l'aimait bien, faisait son ménage, le réconfortait à toute heure, le retenait de boire tant qu'elle pouvait et attendait ses grands jours en lui montrant du dévouement. Mais, quand le projet qu'elle lui avait inspiré semblait en danger, quand Morlat parlait de faire faillite, d'abandonner la construction, d'être saisi, elle perdait son équilibre et se débattait contre le spectre de la déchéance définitive et de la misère avec une furie qui galvanisait encore le vieux paysan. C'est ainsi qu'elle l'avait

envoyé à Nevers pour escroquer l'argent de son fils.

Lui qui avait voulu être libre et courir les aventures, après l'effondrement de son foyer, il sentait peser sur lui une chaîne horriblement lourde. Marie Goll, le cabaret, la salle de spectacle ! Tout cela lui semblait si loin de lui, maintenant qu'il avait revu son fils, et cependant, ça ne le lâcherait plus. Il était rivé à ça, dont son vieux cœur se retirait avec tant de lassitude et de peine. La tiède et molle tempête printanière remuait de la vieille vase dans son cœur.

Son garçon lui avait parlé de reprendre l'ancienne vie. Ils sont comme ça, les nouveaux ; ils croient qu'on peut toujours tout changer et soi-même ! Il sentait qu'il avait parlé à son fils comme un abruti. Ç'avait dû lui faire mauvaise impression, à Augustin ; peut-être bien qu'il n'enverrait pas l'argent. Surtout s'il demandait conseil à ces gens d'Église, ces hypocrites, ces avares dans les mains de qui il s'était fourré. L'année précédente, Augustin étant mineur encore, Morlat avait essayé d'obtenir le même argent de sa sœur Ursule qui, de par le testament de Mlle Bonassieu, en avait l'administration. Il lui avait expliqué, comme aujourd'hui à son fils, qu'il ne s'agissait que de changer un place-

ment. Elle avait tout refusé, avec une obstination de mulet, sans consulter Augustin, sans même l'avertir, ainsi qu'il en avait eu la preuve tout à l'heure. Voilà comment elle comprenait qu'un fils vînt en aide à son père ! Au séminaire, ce serait la même chose. Ces gens-là se ressemblent tous. Ah ! mais, par exemple ! Si Augustin signait, ça lui ferait plaisir d'aller le dire demain à Ursule, en revenant de la banque. Elle en aurait les sangs tournés et ça serait bien fait.

Il était remué pourtant d'avoir vu le petit et il sentait que, même s'il avait demain matin l'argent dans sa poche, il ne pourrait pas se réjouir. Il emporterait avec lui le regard de cet enfant. Pourquoi donc aussi était-il entré là-dedans, c'te pépinière de prêtraille, où on apprend à regarder le monde comme de la boue à ses souliers? Il ressentait avec une sourde douleur les accents de colère qu'avait eus Augustin, l'aiguillon de ces paroles : « Où est-il ton papier? Vite, vite. » Sur le moment il n'avait pensé qu'à l'argent ; mais maintenant l'humiliation le pénétrait jusqu'aux os. Et aussi un obscur regret d'avoir perdu l'affection de son enfant.

Marie Goll, avec ses cheveux de cirage et sa voix désastreuse !

Si seulement son fils l'avait embrassé avant

de le laisser partir ! Mais quoi, c'était le fils de Solange, un mauvais fils, sûr, fallait s'y attendre. Et le voilà qui se tracassait, rapport à sa mère et qui voulait savoir si elle avait de l'argent. Tout de même, il serait content d'avoir les vingt mille francs dans sa poche, crainte que des fois le petit aurait eu l'idée de les faire passer à Solange. Ha ! par exemple ! Il aimerait mieux les jeter lui-même à la Loire !

Morlat demanda un second verre. Ça ne lui brûlait plus l'estomac, ce qu'il buvait ; mais ça lui chauffait le sang peu à peu et ça lui faisait sentir quelque chose de drôle, comme s'il ne pesait plus sur le plancher, comme s'il était juste un peu au-dessus, porté dans un brouillard bien moelleux et qui tournait sur lui-même, tout doucement. Là dedans, on était à son aise pour réfléchir à un tas de choses. Tant qu'il n'avait pas bu, il avait toujours mal quelque part, dans la tête ou le long de l'échine, mais surtout dans les pieds et dans les mains. Aux bouts des doigts, c'étaient parfois des picotements de braise à en devenir enragé. Sans parler des mauvais rêves, la nuit, et des idées noires le jour ! Heureusement que sa boisson, de temps à autre, lui donnait congé de toute cette misère. Et pour une fois, il la siroterait tranquillement ; il n'aurait personne sur le dos. Du

fond de son brouillard, où luisait le grand verre opalin, il regardait, à travers la vitre, la rue balayée de tempête, les passants qui avançaient avec peine, la tête basse et le cou tendu, les jupes des femmes qui tantôt se gonflaient en ballon, tantôt se collaient à leurs genoux. C'était le vent d'ouest, poussant ses formidables troupeaux de nuages. Morlat le reconnaissait bien.

« L'ancienne vie » avait dit le fils... Le vent mouillé en apportait les images, le vent qui soufflait sur Angillon, sur les champs familiers, où l'herbe verte devait commencer à pointer hors du grain flétri ; le vent large, puissant et mou qui fatigue les genoux et caresse les paupières du laboureur revenant à midi vers sa maison. L'ancienne vie... où on travaillait la terre avec ses bras, toujours courbé, toujours à peiner dans l'odeur de la sueur, et, le soir, on était si raide et si las que, même avec des soucis, même si la récolte s'annonçait maigre, ou si la maladie avait paru sur le blé, on dormait et on oubliait l'avenir. Tant bien que mal, cela était allé ainsi jusqu'au moment où on lui avait mis dans la tête que sa femme avait eu des rendez-vous, dans les fourrés du château, avec ce freluquet à la figure blanche, le comte Olivier, le fils du châtelain d'Angillon. Une voisine lui

avait glissé cela en douceur. M. le comte était absent. Il n'y avait rien à faire. La vie avait continué comme avant, mais gâtée par en dessous. C'était en mars qu'on lui avait glissé le poison. Le vent soufflait comme aujourd'hui ; même direction, avec des grains de pluie entre les bourrasques. Il se les rappelait, les tempêtes de cette saison-là !

Une fois, il lui était arrivé de ne pas comprendre comment sa femme avait passé l'après-midi. Il était rentré chez lui sans la trouver. Il avait remarqué en descendant la colline qu'il n'y avait pas de fumée au-dessus de sa maison, et en effet, l'âtre était éteint. Ensuite, elle avait dit qu'elle était allée aú lavoir, mais rien n'était avé. Deux jours après, il avait appris que M. le comte était venu de Paris pour régler de la part de M. le marquis une affaire de fermage.

Morlat frémit quand il pense à cela ; ses mains, ses lèvres tremblent. Et soudain, il croit voir devant lui sa maison, basse et blanche, allongée au bord d'un étang, étoilée de roses trémières, coiffée d'un toit moussu de vieille ardoise. Comme le cri de l'épileptique, cette vision ouvre une crise et l'ivresse de l'absinthe, changeant le souvenir en hallucination, ressuscite d'anciennes tortures dans ce cœur malade.

Ce n'est plus le printemps, c'est l'écrasant

mois d'août ; la moisson est faite et la terre brûle de tous les côtés, sous le cilice des chaumes. Il est allé au cabaret boire un coup de vin blanc avant de finir sa journée, et là, il s'est querellé avec un fermier du marquis d'Angillon qui lui a dit tout d'un coup : « Occupe-toi plutôt de tes affaires, Morlat. Si tu t'en allais voir un peu, autour du château, ce qui se passe, tu apprendrais peut-être sur ce qui te regarde quelque chose qui en vaut la peine. Et puis après, tu parlerais moins haut. »

Il est parti comme un forcené ; c'est la fin du jour ; il fait très chaud ; le soleil baissant lui perce les yeux ; il a beau se hâter, il lui semble qu'il n'avance pas et que la route lui file sous les pieds. Sa main dans sa poche tourne et retourne son couteau. « Si c'est vrai, pense-t-il, je le tuerai. »

Sur la route du château, vient s'ouvrir le chemin creux qui mène vers l'étang et la maison. Brusquement, Morlat tourne sur lui-même, enfile ce sentier : voilà l'étang et les poules d'eau qui battent de l'aile entre les roseaux ; voilà la maison, avec son reflet long et doré, piqué de fleurs sur l'eau noire. Peut-être que Solange est là, tranquille. C'est le jour où d'ordinaire elle cuit le pain. Rien ne bouge autour de la maison que les poules d'eau ; la

porte est fermée. Il s'arrête un moment ; il regarde dans l'eau le reflet ; puis il tire la clef de sa poche, il ouvre, il entre. Il fait très chaud dans la maison : il y a comme une odeur de chaleur ; on dirait que les meubles transpirent. Tout est en ordre. Augustin non plus n'est pas là. Le silence est comme un gouffre où Morlat se sent tomber. Une lumière verte qui a traversé des feuilles entre doucement par la fenêtre, fait briller le bois de la table, filtre dans les rideaux d'andrinople, autour du lit.

Morlat est de nouveau sur la route, la main crispée au fond de sa poche, sur son couteau.

« Si on aurait pu le croire, qu'un jeune seigneur viendrait de Paris, où il fait la fête toute l'année avec des Vénus, pour prendre la femme d'un paysan ! Mais moi, je le tuerai ! »

Maintenant, il est dans le parc. La grille était fermée, mais il a souvent braconné par là, il connaît l'endroit par où on peut escalader le mur. Il marche au milieu des arbres, les cèdres, les hêtres pourprés qui traînent leur noir feuillage couleur de vin sur les pelouses tendres et fines. Il tourne autour du château : la brique rose rayonne au couchant, la pierre est blonde et ruisselle de lumière ; grises, fendillées par le soleil, toutes les persiennes sont fermées, sauf sur une fenêtre. Il monte les marches du perron,

où s'étagent des caisses d'orangers ; la porte est ouverte, il entre ; il fait le tour de toutes les pièces ; dans l'ombre sonore, il voit luire des cadres d'or, des armes. Les salles sont hautes et fraîches. Il fait bon chez les riches. Il entend le bruit de son souffle et de ses gros souliers à travers les longues salles endormies et dans le vaste escalier. Au premier étage, il ouvre chambre après chambre ; il ne trouve que sommeil, poussière, jeux silencieux du soleil qui filtre par les volets clos, les vitres ternies et se pose aux courtines brodées. Enfin, voilà la chambre à la fenêtre ouverte, aspirant l'air du soir et pleine de lumière, la seule chambre animée, en grand désordre, avec une valise ouverte sur le parquet, des vêtements épars, des pipes, des cravaches, des photographies jetées pêle-mêle sur la table. C'est donc vrai que M. le comte est au château. Il devient fou de voir cela. Il descend en courant l'escalier de pierre. Il est de nouveau dans le parc. Où les trouver? à droite, à gauche? Ha ! s'ils allaient lui échapper. La sueur lui coule des tempes, il fait encore plus chaud qu'en plein jour, il passe dans l'air des vagues de chaleur qui font suffoquer. Il rôde autour des arbres hauts et sombres qui ont l'air de le mépriser ; il passe devant la grille armoriée qui ferme la roseraie. Puis il arrive au petit bois,

l'endroit des bons braconnages. L'herbe à cette heure est vert doré ; les faisans se promènent, laissant traîner leur queue ; les oiseaux font un tapage extravagant dans les arbres.

Là, les voilà tout à coup ! C'était vrai ! Ils sont assis dans la mousse et elle boit à une coupe de vin.

Ah ! la gorge du vilain renard sous son genou et tout ce sang qui giclait sur la mousse !...

Solange s'enfuyait ; elle allait chercher du secours, pardi ! Mais lui la rattrape à temps, il lui montre son couteau rouge ; c'est bon, ces choses-là, pour faire taire les femmes ! Il la prend par les poignets, — et marchez la belle ! — on verra à la maison ce qui arrivera.

La nuit, ils sont dans la chambre, tous les deux. Elle a couché Augustin, comme tous les soirs, et puis, debout, elle a mangé un peu de pain. Ensuite, elle s'est déshabillée tranquillement et voilà qu'elle est étendue dans son lit et il l'entend respirer derrière le rideau. Ils ne se sont pas dit un seul mot. Elle a la bouche toute blanche et ses grands sourcils noirs frémissent par moments, mais elle se tait.

Lui veille et se demande s'il va la tuer. L'amour qu'il a pour elle le brûle et le déchire. Il y a si longtemps qu'il souffre à cause d'elle !

presque depuis leur mariage... elle a toujours été moqueuse et dure avec lui ; elle ne l'a pas aimé. Mais tout de même, elle était sa femme à lui, dans sa maison, le cœur de sa vie. Il lui semble que jusqu'à présent, il ne savait pas ce que c'est que de souffrir ! Il voudrait être sûr que l'autre est mort. Il pense qu'on va venir l'arrêter, le mener en prison. Il garde la lampe allumée toute la nuit et il reste assis sur le banc, la tête dans ses mains. Il y a des taches de sang sur sa blouse, mais il ne s'en inquiète pas.

Solange dort. Lui a peur, il ne sait pas de quoi ; de ce sommeil même, où elle repose impénétrable, de son calme atroce à côté de l'horreur où il s'effondre. Qu'est-ce qu'elle va dire en se réveillant? La nuit est étouffante ; les moustiques bourdonnent, l'horloge rouillée de l'église sonne les heures. Augustin se retourne dans son petit lit, il agite les bras comme pour repousser quelque chose et il soupire. La lampe éclaire au plafond une grande araignée noire qui vibre en triturant une mouche avec ses pinces. Trois fois, Morlat distingue le roulement d'une voiture sur la route du château... Il voudrait être encore à l'endroit où le sang a noirci la mousse. Il voudrait que le temps se fût arrêté à ce râle qui avait un instant desserré l'étau sur son cœur

Solange se lève. C'est le matin. Aussitôt qu'elle a habillé le petit, elle sort. Il sait de quel côté elle va. Il ne bouge pas. Quand le soleil a glissé dans la chambre, il a pleuré à lourds sanglots de voir la lumière qui revenait et la vie qui recommençait ; de penser qu'il n'avait pas eu la force de tuer Solange et qu'elle allait le voir emmener en prison et rester libre. Maintenant, tout son corps est comme disjoint ; il peut à peine bouger ; sa tête pend, pesante comme du plomb. Il a soif. La chambre est pleine d'un soleil qui lui frappe le dos et qui l'accable. Devant la porte, Augustin, à qui Solange a dit qu'il n'avait pas besoin, ce jour-là, d'aller à l'école, fait tourner une toupie. Les heures passent dans un engourdissement de désespoir. Vers midi, la porte s'ouvre : un valet de pied du château entre et Augustin, un doigt dans la bouche, l'air perplexe, le suit et le regarde. Il apporte une lettre de M. le marquis et son regard cauteleux demande : « Est-ce toi qui as fait le coup? » Morlat lit la lettre. Comment donc était-ce mis? Il ne peut pas se rappeler des phrases qui étaient si bien écrites. Mais il y avait dedans que M. le comte était blessé et que, vu les circonstances, et sur la volonté expresse de M. le comte, Morlat ne serait pas poursuivi, à condition, — c'était M. le marquis qui posait la condition, —

de quitter le pays définitivement dans les trois jours.

— Ça va bien, dit Morlat au domestique.

— Il n'y a pas de réponse à donner?

— Dites seulement : ça va bien.

— Ah ! ça va bien, bonjour.

Alors, il n'est pas mort !

Solange rentre le soir. Où a-t-elle passé la journée?... Morlat a fait son paquet de hardes, ramassé dans ses poches ses papiers, son argent, son livret de caisse d'épargne. Il est prêt pour partir demain matin. Il est décidé : il emmènera Solange. Puisqu'il a passé le moment de la tuer, puisqu'il l'aime trop pour cela, il n'y a plus qu'une chose à faire, c'est de la prendre pour toujours avec lui. On s'installera d'abord à Bourges, tous les trois, en hôtel, et de là, on verra. Faudra quelque temps d'abord pour régler les affaires et vendre le bien.

Mais quand Solange entre dans la chambre, Morlat n'ose plus parler : rien qu'à sa figure, il comprend qu'elle ne voudra pas le suivre.

Dans son coin de cabaret, le vieil homme sent que sa tête se perd. Des mouches de feu lui dansent devant les yeux et voilà que ses pieds et ses mains le brûlent ; il se sent comme mordu et déchiré. Il voudrait courir, mais il ne peut pas ; ses genoux sont tremblants ; son

dos raide et froid lui fait mal. Il sent qu'on le regarde de travers. Il se redresse et boit une gorgée. Ils devraient pourtant savoir ce que c'est qu'un pauvre bougre qui rumine ses chagrins dans un verre de boisson !

Dieu ! comme elle avait dit ça !

Elle était là, debout, appuyée contre le mur. Entre eux, il y avait la table et le banc. Malgré qu'il fît déjà sombre, il voyait dans l'ombre ses yeux briller pendant qu'il lui disait :

— Je m'en vais d'ici. Viens-t'en avec moi, et j'oublierai le mal que tu as fait.

Elle avait dit non, d'abord, simplement.

— Non, m'en vas pas avec un homme qu donne des coups de couteau par derrière.

Et puis, comme il s'affaissait en prière, elle avait souri tout à coup, il lui était passé comme un éclair sur la figure, et elle avait dit : « Je suis enceinte. »

Dieu ! comme elle avait dit ça !

Et pourtant, il ne l'avait pas tuée !

Maintenant, s'il la voyait, il sent bien qu'il la tuerait. Mais quoi, n'était-ce pas elle qui s'approchait avec cet air doux et ce regard de côté ! Eh bien, le moment était donc venu ! Il allait montrer comme il se souciait de Marie Goll et du café-concert et de toute la sale boutique de ce monde. Il se laisserait volontiers guillo-

tiner pour le plaisir de tuer cette femme!

Le voilà qui d'un grand effort se lève, recule de deux pas, fixant ses yeux fous sur la petite servante que la patronne envoyait vers lui, pour enlever son verre vide et tâcher de le faire payer et déguerpir. Comme autrefois, dans sa poche, sa main cherche son couteau; il le tient, il le serre entre ses doigts; mais l'ouvrir, c'est dur, et ses doigts qui fourmillent d'un picotement de feu ne peuvent pas s'ajuster à la rainure de la lame. Tout à coup, pendant qu'il essaye, il se voit entouré; la figure de Solange a disparu, et voilà d'autres figures qu'il ne reconnaît pas, des figures d'hommes et de femmes, qui le menacent. Quelqu'un lui arrache son couteau; quelqu'un lui donne deux coups de poing aux épaules et il tombe à la renverse entre des bras qui le soutiennent. Il hurle et se débat. Les bras le traînent et maintenant il est étendu et il sent autour de ses jambes des anneaux, intolérables, comme de fer rouge. Sans doute qu'on l'a ligoté. Et sur la tête, on lui verse de l'eau froide. Il lui semble qu'autour de lui s'enfle une rumeur énorme; des cris la traversent et viennent se planter dans sa cervelle comme des flèches. Cette eau froide, sur sa tête qui vibre, c'est une torture! Peut-être qu'il est tombé dans l'enfer... il ne sait pas... Mais

alors Solange n'y est-elle pas aussi? Il voudrait tourner la tête, il est sûr qu'elle est là et qu'il la verrait, mais il ne peut pas; il fait un effort, il se crispe; puis brusquement tout s'efface, et il ne sent plus rien qu'un peu d'écume entre ses dents...

CHAPITRE III

LA VEILLÉE D'AUGUSTIN

Le vent était tombé ; il ne restait au ciel que des lambeaux de nuages, traînant parmi les étoiles, et le silence régnait sur la ville. A l'hôpital où on l'avait porté, le vieil effréné réparait l'épuisement de sa crise, dans un sommeil encore secoué de soubresauts. Chaque fois qu'elle passait près de lui, la religieuse qui veillait dans la salle remettait en ordre sa couverture et s'il était trop agité, elle posait la main sur son front mouillé de sueur, en chuchotant de ces mots puérils avec lesquels une femme rassure et soulage l'angoisse d'un enfant. Il se calmait aussitôt et elle s'en allait, noire, silencieuse et rapide, vers un autre lit.

Au séminaire, dans la paix nocturne de sa cellule, Augustin Morlat songeait. Il ne s'était pas dévêtu de sa soutane et quoiqu'il fût tard, il restait assis à sa table de travail, la tête dans les mains, et son ombre sur le mur blanc ne bougeait qu'aux vacillations de la chandelle.

Il n'avait parlé à personne de la visite de son père et le supérieur ne l'avait pas interrogé. Raconter la démarche du malheureux homme lui aurait causé trop de honte, et la décision qu'il devait prendre ce soir-là, il s'était résolu à la prendre seul. Cependant le calme lui manquait pour réfléchir. Le sacrifice qui se proposait lui semblait dur, le cas de conscience difficile ; car enfin ne devait-il pas craindre que son argent, s'il le donnait, ne servît à quelque entreprise impie? Mais plus profondément que tout ce trouble, il éprouvait la douleur d'avoir vu son père si dégradé. Tout ignorant qu'il fût des maladies du corps, la maigreur et le tremblement du vieux Morlat lui en révélaient la grimace, avec une évidence dont il demeurait consterné. « Il a donc tant souffert ! » se disait-il. Cette souffrance avilie éveillait en lui une commisération cuisante, mais en même temps honteuse et irritée. « Moi aussi, pensait-il, avec un amer orgueil, j'ai bien souffert. » Et dans une absorption de plus en plus intense, réfléchissant au malheur de son père qui avait été, si différemment, le sien propre, il se sentit glisser sur la pente connue et horrible des souvenirs.

Il savait qu'il ne le fallait pas, que de ces plongées dans le passé il revenait toujours plus triste, faible contre les tentations, empoisonné

d'une rancune dont il semblait que ses fibres les plus intimes se fussent gorgées. Il essaya de se retenir et n'y réussit pas. Ses yeux gris, grands ouverts, regardaient devant lui le mur blanc où était épinglé à cet endroit le portrait d'un supérieur du séminaire, défunt depuis une cinquantaine d'années et dont la sainteté avait laissé une mémoire durable. Mais ce qu'il voyait vraiment était au dedans de lui. Il voyait une maison, au toit d'ardoise moussue, qui s'allonge au bord d'un étang sombre et vert, fleuri de nénuphars. De l'autre côté de la maison s'étendent des labours ; et lui, tout petit garçon, appliqué, maladroit, il conduit le cheval et marche en avant de son père qui est triste et ne dit rien. La terre lui colle aux pieds ; le soleil le chauffe entre les deux épaules, il a envie de dormir ; le cheval sent fort et fume. Mais voilà qu'au bord du champ quelqu'un paraît qui leur fait signe et puis attend et, à mesure que le sillon s'achève, l'enfant se rapproche du visage souriant de sa mère. Vers quatre heures, elle leur apportait toujours à goûter. Toute son enfance, depuis qu'il a été privé d'elle, c'est ainsi qu'il l'évoquait le plus nettement, debout au grand soleil, son panier à la main, et sa présence était comme une source de fraîcheur, jaillie au milieu de l'après-midi

sévère et peineuse. Qu'il était heureux quand elle arrivait ! Elle lui passait la main dans les cheveux, elle le regardait de ses longs yeux doux et moqueurs dont le sourire brillait sous les grands sourcils noirs. Il levait les bras pour les lui nouer autour du cou, et trépignait quand, pour le taquiner, elle faisait mine de se redresser, d'être trop grande. Jusqu'à l'âge de dix ans, il avait épanoui son cœur à cette grâce inépuisable, à cette tendresse de sa mère. Elle avait été pour lui le ciel au-dessus de sa tête, ou plutôt elle l'avait ombragé comme un arbre en fleur, plus beau que les cieux. Mais tout ce qui la faisait chérir et admirer devait se tourner pour lui en grief et souffrance, pendant cette longue langueur qui avait suivi l'écroulement de son petit univers...

Il revécut les affres de l'enfant : la soirée d'août, si lourde et chaude où, couché à plat ventre au bord de l'étang pour pêcher des grenouilles, il avait vu son père et sa mère rentrer à la maison, avec des visages aussi farouches que ceux d'Adam et d'Ève, tels que sa maman les lui avait montrés dans une vieille histoire sainte, fuyant le Paradis terrestre. Son père tenait sa mère par les poignets. Sa blouse bleue était éclaboussée de sang. Ils étaient si pâles tous les deux et le regard de leurs yeux était

si violent et si cruel qu'ils semblaient possédés par des âmes étrangères ; ils ne se parlaient pas ; mais l'enfant, quand ils passèrent près de lui sans le voir, entendit leurs souffles haletants. Il avait couru après eux, il était entré sur leurs pas dans la maison et les voyant l'un devant l'autre, toujours aussi pâles et rivés par cet effrayant regard, il s'était jeté à genoux devant son père et avait crié d'une voix aiguë de terreur : « Ne lui fais pas de mal ! Ne lui fais pas de mal ! » Alors son père s'était détourné sans rien dire ; il s'était laissé tomber sur le banc, et sa mère s'était penchée sur lui, elle lui avait caressé les cheveux, et doucement, elle avait commencé à le déshabiller, comme elle faisait encore tous les soirs, car il était fils unique et un peu gâté. Dernier souvenir de tendresse ! Que de fois il s'y était attardé, malgré l'horreur de savoir ce qu'il avait compris depuis ! Dernière nuit dans la chambre natale ! Dernier sommeil du cœur intact, avant l'inguérissable meurtrissure ; du cœur plein de calme et d'amour comme l'est de sève et de fraîche odeur un gros bouton de pivoine ! Après que sa mère eut bordé son petit lit, comme il s'accrochait à sa manche, elle s'était assise près de lui ; il avait joué avec sa main qu'elle lui abandonnait, et sans s'inquiéter de sentir cette main brûlante,

peu à peu, n'entendant plus rien, il s'était endormi.

Le lendemain soir seulement, tout le désastre avait éclaté. Son père et sa mère de nouveau étaient l'un en face de l'autre, dans la chambre, à la nuit tombante. Elle avait dit quelque chose de terrible, il ne savait pas quoi ; — il le devinait maintenant ; — mais le père, quand il avait entendu, s'était mis à râler de douleur avec un bruit extraordinaire, puis il avait tourné vers le petit sa figure toute blême en lui criant : « Monte, monte, fais ton paquet, nous allons partir », et comme le petit pétrifié ne bougeait pas, il l'avait secoué par les épaules, de ses grosses mains qui tremblaient, et poussé devant lui dans l'escalier, jusqu'à la soupente où l'on rangeait les hardes.

Ils étaient partis à pied, portant chacun son baluchon. La mère, debout sur la porte, serrée dans son châle noir, les avait regardés s'en aller comme une statue de pierre. Ses sourcils noirs étaient rapprochés, ses lèvres pâles et serrées. Elle n'avait pas embrassé son petit et lui était si terrifié par son père qu'il n'avait pas osé s'approcher d'elle. Il s'éloignait, tout défaillant, croyant à chaque minute qu'il allait se retourner, courir vers elle et pourtant maîtrisé par cette violence de son père et le pas

furieux qui l'entraînait. Ils avaient marché ainsi jusqu'à la Loire, jusqu'à un endroit où quelques barques s'abritaient dans un creux de la rive. Ils en avaient détaché une et ils avaient ramé tous les deux pour traverser le fleuve. Il faisait très chaud. Dans la fin du crépuscule, on distinguait la pâleur des laisses de sable, des îles, avec leur végétation de saules et d'osiers, entre lesquelles sinuait le labyrinthe luisant des eaux. Le feu rouge d'une bouée faisait trembler sur l'eau un reflet de sang. L'enfant se sentait pris de fièvre, il avait envie de vomir, il était en nage. Devant lui, la grande silhouette de son père se courbait sur les rames.

Ils avaient ainsi gagné Pouilly, qui n'avait pas encore de pont dans ce temps-là. Le père y connaissait un loueur de voitures, il avait pu se faire atteler une carriole, pour continuer leur voyage. Entre les peupliers de la route et dans l'odeur de vase qui rampait le long de la rive, ils avaient roulé jusqu'à La Charité. Le clocher de l'abbaye se dressait au-dessus de la petite ville, grand à faire peur dans la nuit pâle et moite. A pied, ayant trouvé une écurie d'auberge où remiser le cheval et la carriole, ils étaient montés par la rue étroite, entre les maisons endormies, jusqu'au logis d'Ursule Morlat,

et celle-ci, tout étonnée d'entendre cogner à la porte, ayant jeté sa cape noire sur ses maigres épaules, était venue leur ouvrir. Alors, le père avait encore crié, pleuré ; puis Ursule avait couché le petit dans son propre lit et elle avait passé la fin de la nuit à parler avec son frère. Claquant des dents et baigné de sueur sous l'édredon, le petit entendait les voix. Sa tante semblait implorer ; elle avait une voix haute et grêle qui, dans l'excitation, vibrait comme un bourdonnement de moustique ; elle se taisait, puis revenait à la charge. Le père lui répondait d'une voix sourde, obstinée et par moments tombait dans un silence où s'étouffaient de lourds sanglots.

« Je ne devrais pas, je ne devrais pas ! » se dit le séminariste en crispant ses doigts sur son front rouge. Celui qui a mis la main à la charrue, qu'il ne regarde pas en arrière ! »

— Une dernière fois ! répondait en lui la tentation du passé. Tout à l'heure, tu signeras ce papier. Ce sera la fin de quelque chose dans ta vie, d'une certaine dépendance originelle. Quand tu te seras dépouillé pour ton père, tu ne seras vraiment plus qu'à Dieu. Pour t'éclairer, regarde ton histoire une dernière fois.

En réalité, lorsqu'il lui arrivait de s'abandonner ainsi aux fantômes toujours pressés

contre les portes de sa mémoire, prêts à se glisser par la moindre fissure, il n'était plus maître de les chasser. C'était une ivresse d'esprit dont il ne pouvait arrêter le cours. Il replongeait maintenant dans ce désespoir qu'il avait traversé pendant les premiers temps de la séparation. Il en retrouvait la suffocante amertume, comme un nageur roulé par une vague avale l'eau salée. Sa tante, toujours debout à sa table de repasseuse, promenait le fer sur des linges fumants. La chambre était basse et chaude, pleine d'une odeur de vapeur et de charbon. Lui, assis dans un coin, ou souvent la tête appuyée contre la fenêtre, par où l'on voyait tournoyer les colombes de l'abbaye, avec une rancune ardente, il pensait à sa mère, au piège de son chaud sourire, à l'insolente certitude d'être aimée qu'il y avait dans chacun de ses regards, à toute son inique, irrésistible puissance sur le cœur. On lui avait expliqué qu'elle ne voulait plus de lui, qu'elle avait refusé de partir avec lui et avec son papa qui aurait été mis en prison par sa faute à elle s'il n'avait pas quitté Angillon.

— Mais elle? avait-il demandé ; est-ce qu'elle va aller en prison?

— Oh ! non ! avait répondu la tante ; elle est bien tranquille maintenant ; elle s'occupe d'un

nouvel enfant. Mais vois-tu, tâche de ne plus penser à elle, parce qu'elle est menteuse et sans honneur.

Il réfléchissait à tout cela. Il se demandait quelle tromperie elle pouvait bien ourdir, cette maman, du temps qu'elle chantait si délicieusement pour son petit Augustin? Est-ce qu'elle pensait déjà à l'autre enfant? Est-ce qu'elle préparait ses chansons pour lui? Comment n'avait-elle pas d'honneur, celle qui était si belle et fière dans toute son allure? Pas de cœur, celle qui, serrant son petit dans ses bras, lui avait fait sentir à certains jours une douceur comme il ne pouvait pas y en avoir de pareille au monde? Longuement, il se meurtrissait à l'énigme de son malheur. Quelquefois, il essayait d'en comprendre un peu davantage. Sa petite voix angoissée s'élevait dans le silence, posait une question. Mais la tante, toujours active à ses repassages, n'expliquait rien ; elle parlait seulement de l'autre enfant ; puis elle fermait ses lèvres minces, et il sentait que sa tête était pleine de pensées impossibles à comprendre.

Pour le distraire et dans son austère pitié pour lui, elle récitait souvent le chapelet. Il lui répondait et suivait le déroulement des mystères en prêtant à la Vierge le visage de sa maman. Ainsi s'apaisait sa rancœur, et la tendresse, pour

un moment, refleurissait en lui. Le mystère de la Visitation surtout le faisait rêver : il se représentait alors une visite que sa maman lui ferait une nuit ; elle serait tout d'un coup dans la chambre, sans avoir ouvert la porte ; elle se pencherait en souriant sur son lit ; il appuierait la tête contre sa poitrine... Les commentaires d'Ursule ne prévalaient pas contre la bienheureuse vision.

D'autres jours, quand il rentrait de l'école, sa tante le lavait et le changeait ; puis elle couvrait de cendre ses charbons et ils descendaient ensemble l'escalier en tire-bouchon, pour aller rendre visite à leur vieille parente, Mlle Bonassieu. Plus rarement, ils allaient chez le curé. Augustin remarquait que l'un et l'autre personnage disaient volontiers en le regardant d'un certain air : « Pauvre petit ! » et qu'ils semblaient savoir tout ce que lui-même ignorait de la catastrophe qui l'avait amené là. A cause de cela, il les détestait : il se le rappelait avec honte, alors que dans la suite ce bon curé devait encourager sa vocation et lui débrouiller les rudiments du latin, tandis que sa parente le choisirait pour lui léguer une partie de son bien.

Son père qui était parti pour Bourges, aussitôt après l'avoir remis aux mains de sa tante, n'écrivait jamais de lettres, mais deux ou trois fois

par an, sans prévenir, il arrivait. Il apportait des cadeaux, de l'argent ; il parlait fort et gesticulait dans cette petite chambre de tristesse où la vieille fille et l'enfant avaient pris l'habitude des longs silences, coupés seulement de paroles à mi-voix ou de prières chuchotées. Il était content de sa nouvelle vie. « Marchand de vin, disait-il, c'est un fameux métier ! » Il était fier de décrire les beautés de la grande ville, tous ces magasins qu'on voyait, ces lumières, le soir. Il racontait que dans ce cabaret, qu'il avait acheté du produit de sa terre, venaient des gens de tous les métiers, des femmes aussi, des gens intelligents, qui en savaient long sur le commerce ou la politique et racontaient des histoires à n'en plus finir. « Ah ! disait-il, ce n'est plus cette vie de taupe ! on pense, on se fait des idées ! Ce n'est plus la même nourriture non plus ; on mange de la viande fraîche, des finesses. Enfin quoi, on s'élève ! » Quand sa sœur le contredisait sur quelque point, il se fâchait rouge, avec une promptitude dans la colère qu'on ne lui connaissait pas du temps qu'il était campagnard. Elle s'en effrayait et baissait les yeux, dominée par la crainte que, dans un éclat, le père ne décidât subitement de lui reprendre son fils. Le lendemain de la visite, elle portait à la sacristie de l'abbaye, afin de

faire dire des messes pour sa conversion, l'argent qu'il lui avait laissé. Elle excitait aussi Augustin à prier pour son père, et l'enfant l'entendait dire à Mlle Bonassieu : « J'ai peur qu'il ne vive bien mal ! Il boit ! Quel malheur tout de même qu'une mauvaise femme ! »

Ainsi l'enfant se formait, sur la vie de son père, une idée vague, grandiose et horrible. Il s'étonnait de le voir plein d'entrain, d'une gaieté brutale devant laquelle il se contractait, car, dans une étrange intuition, il la sentait proche de cette fureur du terrible soir. Son père, auparavant, n'était pas ainsi : il n'avait pas cette façon de rire, ni ces gestes excités. Autour de lui, il y avait désormais pour l'enfant comme une odeur de sang. Tout le temps de la visite, suspendu entre le désir et la crainte, il attendait un mot qui évoquât sa mère, qui lui apprît quelque chose d'elle. Mais jamais le père Morlat ne la nommait, jamais il ne faisait une allusion au passé. Et quand il s'en allait, l'enfant, plus troublé, plus malheureux, se reprenait, avec de nouvelles transes, à scruter le mystère par lequel était ainsi aboli tout ce que son cœur avait aimé.

Il le comprit peu à peu, au hasard des propos de l'école et de la rue ; il comprit quelle était cette tromperie dont sa tante lui avait parlé,

et la signification des pâles visages de son père et de sa mère, tragiquement affrontés, et l'énigme du nouvel enfant. A distance, il se rendait compte que ç'avait été là, la pire épreuve. L'humiliation la plus amère l'avait alors empoisonné. Il ne se souvenait de cette période qu'assez vaguement, comme d'une grande maladie ; il se rappelait le lancinement de la souffrance qui transperce l'esprit et la tristesse du noir sommeil où il tombait le soir, à la fin des jours obsédés. Sans bruit, dans la nuit intérieure, c'était la sève même de sa jeunesse qui s'écoulait par la plaie ouverte. Peut-être aurait-il pu à ce moment tourner au cynisme, devenir insolent et vicieux. Mais il pensait qu'avec la grâce de Dieu l'exemple de sa tante l'en avait préservé. Il n'aimait pas sa tante de la tendresse du cœur, mais il subissait la suggestion de tempérance et de piété qui émanait d'elle, de ce visage qu'elle avait, si austèrement doux, si pur, et dont l'aspect faisait penser à une hostie. Tandis que chez sa mère, tout le charmait en l'étonnant, il éprouvait avec sa tante le sentiment d'un accord profond, sans surprise possible. Il lui serait naturel de l'imiter. Il vécut de plus en plus près d'elle, plein de dégoût pour les petits camarades qui s'amusaient de propos grossiers et riaient de ces choses dont il

avait l'âme malade. Elle, du moins, lui apparaissait comme une créature sauvée du flot d'impureté qui souillait le monde. Il avait pris l'habitude de l'accompagner chaque matin à la messe, où elle communiait ; il la voyait se lever pour aller à la Sainte Table, le cou tendu, toute frêle et un peu raide, dans sa cape noire, d'où émergeaient ses mains sèches et blanches, solennellement jointes. Il la voyait revenir à sa place, le visage clos, lointain comme celui d'une morte, et il semblait qu'un suaire de lumière se fût collé sur ses narines parchemi nées, sa bouche sévère et délicate, sur les grandes paupières qui se bombaient, fascinantes et intangibles, dans l'ombre bleuâtre des orbites. A ces moments-là, par la seule force de sa présence, elle apprenait au petit garçon à lever les yeux vers la vie éternelle. Le soir, il retournait avec elle au salut. La vaste nef aux piliers romans lui devenait comme un refuge où, dans le chant des cantiques, dans le murmure des prières, dans le rayonnement hypnotique de l'ostensoir, son âme se purifiait d'un immonde tourment. Sa piété se transforma. Il se mit à prier Dieu non plus en enfant qui répète ce qu'il a appris, mais avec les plaintes passionnées, l'ardent abandon d'un jeune être bouleversé par une sacrilège révélation de la chair. Et Dieu était

venu à son secours et, peu à peu, cette grande idée de devenir prêtre avait pris possession de lui et l'avait élevé au-dessus de sa misère.

Augustin Morlat ne pouvait se rappeler sans entrer dans un religieux recueillement l'origine de sa vocation. *In tribulatione dilatasti mihi.* Ces paroles du premier verset de Complies se prononcèrent dans son âme agitée par le souvenir, elles y ramenèrent un moment le calme et l'action de grâce. Ainsi donc, il était encore enfant quand Dieu lui avait ouvert cet abîme de silence et d'amour, où s'éteignent les gémissements des destinées particulières. Que n'avait-il su y rester toujours enseveli? que n'avait-il été capable d'y renaître? Depuis son entrée au petit séminaire, à quatorze ans, sa vie lui apparaissait comme une lutte entre la grâce de sa vocation et le ferment de maladie qui subsistait dans sa nature. Il se rappela un épisode qui avait failli le rejeter hors de la voie de salut où il était entré. C'était environ six mois après le début de son internat au petit séminaire. Il avait soutenu un effort violent et prolongé pour se plier aux études, absorber la nourriture intellectuelle à laquelle sa race ne l'avait pas préparé. Ses maîtres étaient contents de lui. On appréciait la sûreté de sa mémoire, la ténacité de son attention. Il était sans turbulence. « Il

faut avouer, dit un jour devant lui un des professeurs, que ces élèves qui n'ont pas de famille travaillent remarquablement. » Sur cette froide parole, en quelques heures, toutes les muettes nostalgies de son être s'étaient condensées en un orage de passion. Il cessa de travailler ; pendant plusieurs jours, il assista aux leçons sans les entendre ; rien ne pénétrait plus dans cette cervelle où s'installait une idée fixe. Le désir de revoir sa mère le dévorait. Un matin, à l'aube, il s'enfuit. Sans argent, sans vivres, sans carte, il avait résolu d'aller à Angillon. Il lui semblait que s'il revoyait sa mère, les souffrances de quatre années s'évanouiraient comme un cauchemar. Ce serait elle ; il ne saurait plus rien que cela. En trois jours, il était arrivé au village, il avait trouvé le chemin de la maison d'autrefois : une bande de petits garçons s'ébattaient autour de l'étang ; des visages étrangers se montraient aux fenêtres, par-dessus des pots de fuchsias. L'appel de noms inconnus vibrait dans l'air. Il s'était détourné, avec la sensation que ses parents étaient morts et lui-même aussi. A un journalier revenant du travail, il avait demandé si on connaissait dans le village Mme Morlat, et si elle habitait toujours Angillon. Il avait vu l'étonnement que son aspect harassé, excité avait fait naître sur la figure

du journalier, et puis cet homme lui avait montré une petite maison, de l'autre côté de la place et de la fontaine. Il y était allé, les genoux vacillants et n'osant pas tout de suite frapper à la porte, il avait passé sa tête entre deux pots de fleurs qui garnissaient l'appui d'une fenêtre et regardé à travers la vitre. Il avait vu sa mère, assise, avec sur les genoux un gros enfant à qui elle faisait avaler cuillerée par cuillerée sa soupe. Il avait regardé jusqu'à ce que la soupe fût finie. Sa mère ensuite avait enlevé l'enfant dans ses bras vigoureux et en chantant elle avait commencé à le promener autour de la chambre. Le petit fugitif ne sentait rien d'autre qu'une douleur aiguë à l'endroit du cœur. Il n'avait plus envie d'entrer. Il ne savait pas pourquoi il était venu. C'était donc ce gros plein de soupe qui avait pris sa place? Il lui sembla que sa maman portait son péché dans ses bras et qu'il était laid, lourd, affreusement vivant, actif et volumineux. Non, il n'entrerait pas dans cette maison, il n'avait rien à dire à sa maman ; il ne l'aimait plus. Il s'était éloigné, plein d'un froid désespoir ; il avait dormi au bord d'un champ, raidi de fatigue, le cœur inerte, vide de prière. Et le lendemain, avec l'aide d'un employé de gare qui avait consenti à le caser dans un wagon à bestiaux, il était revenu à La Charité,

où il avait trouvé sa tante, avertie de sa disparition et ravagée d'inquiétude.

Au séminaire, ç'avait été une affaire terrible ; on avait failli le renvoyer. Sa tante et le curé de La Charité vinrent ensemble à Nevers, intercéder pour lui. Il avait été interrogé à fond par plusieurs de ses maîtres ; puis on lui avait amené un docteur, qui lui avait posé à son tour mille questions. C'était pourtant bien simple ce qu'il avait fait. Et il était sûr de ne plus recommencer ! Si on lui avait fermé, à ce moment, la voie du sacerdoce, il ne savait pas ce qu'il aurait pu devenir, tant il était sans goût et sans désir, hors de la grande espérance religieuse. Mais enfin, on l'avait gardé et il s'était efforcé depuis lors de détourner son esprit du passé, de dénouer le lien filial, de n'être plus qu'enfant de Dieu. Il fut plutôt consolé que guéri, car même habitué à son malheur, il en portait les stigmates. Il avait été blessé dans le sentiment le plus originel de tendresse et de vénération, celui dans lequel c'est vraiment toute la nature en sa première fleur qui s'épanouit ou qui souffre. Ni l'intérêt croissant des études, ni la ferveur de la piété n'avaient réparé le mal. A vingt ans, le jeune homme se sentait encore privé de quelque chose d'essentiel et chaque fois que l'enthousiasme religieux l'abandonnait,

chaque fois qu'il se retrouvait tout à fait seul avec lui-même, il chavirait dans une sensation de détresse et de dégoût, comme un homme qui va défaillir pour avoir perdu trop de sang.

Fatigué, Augustin Morlat rejeta en arrière sa maigre tête et respira profondément. Le silence autour de lui des vastes bâtiments l'oppressa soudain ; sa chambre étroite lui parut étouffée. Il se leva pour ouvrir la fenêtre et se pencha au dehors. Après le jour tourmenté, plein de cris et de caprices, battu de pluie et de vent, la nuit s'ouvrait, si calme, sur les feux glacés des étoiles ! Dans la cour, quelques marronniers dressaient leurs branches vers le ciel. La flamme de la chandelle éclaira toute une multitude de bourgeons blanchoyants, bercés au souffle de l'air, gonflés d'espérance aveugle et certaine et déjà, ci et là, dépliant une aile impatiente. Accoudé à l'appui, le jeune homme y plongeait son regard, quand un coup de vent éteignit la lumière et la nuit soudain apparut plus grande, plus secrète, plus sainte. Il se mit à prier ; il pria longtemps. « Le malheur m'a livré à toi, mon Dieu, fais-moi grâce ! Aie pitié de ce cœur dépouillé ! » Ainsi suppliait-il la Source de la vie et peu à peu l'assurance d'être entendu le remplit d'une grande joie. La honte qui l'oppressait depuis le milieu du jour tomba

de lui comme un vêtement. « Pourquoi m'égarer encore, pensa-t-il, parmi ces douleurs qui ne sont plus les miennes? Est-ce moi l'enfant de Pierre et de Solange Morlat? Je n'ai qu'un Père qui est dans les cieux.

« Eh bien ! et cet argent? Ne vois-je pas maintenant ce que j'en dois faire? Pourquoi le refuser ! Ma vocation à moi est de détachement. C'est dans l'abandon que j'ai trouvé mon salut, le point de fuite hors du monde. A ceux qui sont restés dans le monde, laissons les biens temporels. Mon père et moi, nous sommes séparés par un abîme. Comment remplirai-je envers lui les devoirs de fils? Je ne peux pas l'aider à sortir de la vie qu'il s'est faite. S'il emploie mon argent à de mauvais usages, c'est son affaire. Quant à moi, je ne peux pas, par avarice, le laisser saisir. Oui, cela est clair ! s'il a besoin de ce qui est à moi, qu'il le prenne, car de moi-même il n'a plus rien. »

Très calme, Augustin ralluma sa chandelle, et tira de sa poche le papier que son père lui avait apporté. Il le déplia, et vit qu'il était sale et taché. « Reçu de M. Morlat Pierre-Marie-Honoré la somme de... remboursable le 1er avril 188... » Cela lui déplut de signer ce crasseux mensonge. Il se rappela qu'il avait, depuis quelques mois, un carnet de chèques et il le

chercha parmi ses cahiers, dans son pupitre. Il l'ouvrit à la première feuille, sourit de penser qu'il s'en servait pour la première et la dernière fois. Ce qui lui resterait du petit héritage servirait à payer la fin de ses études et il entrerait dans la vie sacerdotale, selon le précepte, n'ayant ni bourse ni ceinture ! Il écrivit tranquillement le nom et la somme. Puis il s'arrêta. Un regret passa dans son cœur. .

Sa mère... il eût aimé faire cela pour elle. Mais de ce côté, après les paroles qu'il avait entendues le jour même, l'abîme était plus large encore. Elle aussi, il fallait la laisser à la vie qu'elle s'était faite.

Il signa et mit la feuille sous enveloppe au nom de son père.

Puis ayant fait le signe de la croix, il se remit à prier dans la fenêtre ouverte. De frais souffles d'air lui caressaient le front. Le braillement d'un ivrogne passa dans la rue, il ne l'entendit même pas ; il ne songea pas à la voix éraillée de son père. Heureux et libre, à la coupe du ciel étoilé, il buvait Dieu.

CHAPITRE IV

URSULE MORLAT

Au matin, Pierre Morlat sortit de l'hôpital. Le pas hésitant, les yeux vagues, la tête encore sonore des échos du délire, il se dirigea vers le séminaire. Quand il reconnut, au bout de la rue, le sévère profil de la bâtisse aux toits sombres, il sentit l'espoir lui manquer.

« Hier, pensa-t-il, j'ai cru que ça y était. Mais maintenant qu'il a eu la nuit pour réfléchir !... Et puis, quand même il serait consentant, les curés ne lui laisseront pas faire ça. »

Il jura tout haut en serrant les poings.

— Vous avez-t-y pas une lettre pour moi? demanda-t-il à Grandeau qui le dévisageait de son guichet de portier. Morlat, que je m'appelle?

— Pardi, je vous reconnais ! fit Grandeau. Des numéros comme vous, j'en vois pas tous les jours. Votre jeune homme, hier, il a été tout ébaubi quand j'y ai dit que vous le demandiez au parloir. Vous êtes donc pas bien ensemble?

— Est-ce que vous avez une lettre pour moi, espèce de cafard? rugit le père Morlat que déjà l'irritation et l'angoisse faisaient trembler.

— Oh ! mais ! Vous fâchez pas. On y va, on y va.

Et se détournant avec une lenteur par laquelle il entendait rétablir sa dignité offensée, le bonhomme alla prendre sur une console l'enveloppe qu'Augustin lui avait remise au sortir de la messe. Le père la prit, l'arracha presque de la petite main grassouillette et blême qui la lui tendait. Il l'ouvrit difficilement ; ses doigts étaient agités, raides ; tout ce qu'ils touchaient semblait hérissé d'invisibles aiguilles. Il déplia le chèque, le regarda un moment comme s'il ne comprenait pas ; puis il leva la tête vers Grandeau qui, du guichet, le considérait toujours avec un sourire de plate gouaillerie. Il voulut dire quelque chose, puis s'arrêta ; une étrange crispation paralysait le coin dévié de sa bouche ; une lueur de triomphe palpitait dans ses yeux gris. Brusquement, il tourna sur lui-même et sortit.

« Allons les toucher tout de suite ! » se dit-il. Il pensa que, malgré le détour, il pourrait gagner Bourges le même soir, au plus tard le lendemain matin, et que Marie Goll serait si contente de le voir rentrer avec l'argent qu'elle

ne lui ferait pas de scène au sujet de son retard. Ranimé, il marchait à grands pas dans la direction de la gare, où il attendit le premier train pour La Charité.

***

Les toits en pente, bruns et pointus, se pressent au bord de la lente Loire qu'à cet endroit traverse un pont. Au soleil jaune pâle d'une après-midi de mars, l'eau coule et bouillonne entre les vieilles arches, avec un jeu languissant de ses écailles de lumière. Dans la rue qui du fleuve grimpe vers le clocher de l'abbaye, les cris des enfants sortant de l'école font penser au prochain retour des hirondelles ; un chat roux les fuit, une tête de poisson entre les dents ; aux fenêtres irrégulières, çà et là, une figure patiente de femme apparaît, penchée sur un travail de couture, derrière les reflets bleus et gris des carreaux anciens.

Sur ce bord de Loire, au moyen âge, un puissant monastère avait enfoncé ses assises. La petite ville a poussé dans son squelette ; elle lui doit son nom, sa beauté, sa modeste gloire. En ce temps-là, les vilains du pays, quand la récolte avait été maigre et qu'on manquait de blé, se disaient entre eux : « Allons à la charité des moines. » Et, du monastère aux pro-

fonds greniers, ils rapportaient miches croustillantes et sacs de grain. Cela si souvent, si longtemps que les siècles ont marqué l'endroit du nom de La Charité. Il ne reste que la moitié de l'immense église qu'avaient édifiée les moines, un morceau de nef, un transept et un chœur dont les hauts chapiteaux, somptueux comme des tiares, peuplent le sanctuaire de formes monstrueuses, formes rampantes, voraces ou léthargiqnes, formes de dragons, de salamandres, de sauriens écailleux, de froides larves aveugles, comme si l'artiste à la main savante, au lieu de chercher dans la nature un ornement innocent et joyeux, avait voulu la pétrifier dans le mystère de son délire, autour du mystère plus profond de l'autel. L'espace qu'occupait autrefois la plus grande partie de la nef, entre la porte actuelle et le formidable clocher, est aujourd'hui bordé de petites maisons qui se sont accrochées aux antiques arches romanes, comme des coquillages à la carène d'un vaisseau naufragé. Rien de plus singulier que la permanence de ces nobles courbes, traversant d'un rythme solennel le désordre vieillot de leurs parasites. Le seuil primitif est encore marqué par l'ogive tout usée de l'ancien portail, qui se dresse, au sommet d'un escalier, hérissée d'herbes folles, contre le ciel nuageux.

Le clocher jaillit à sa droite. Maigre, solide, carré, il s'élance à une hauteur extraordinaire par-dessus l'humble troupeau des maisons, la Loire avec ses îles dont l'osier rougit, les longs vallonnements de la campagne humide. Vrai clocher de moines, mâle et rude, ceinturé de fleurs raides, il méprise la grâce et sa rigidité semble animée d'une fougue ascétique.

Autour de l'église, çà et là entre le hérissement des toits, on retrouve les ossements du monastère, dispersés à travers les constructions plus récentes qui ont effacé leur ordonnance primitive.

Ainsi, le long d'une rue tortueuse, deux tourelles font saillie sur le mur d'une pauvre maison. Elles sont jumelles, rondes, percées de fenêtres étroites ; sous le rebord des toits, des hirondelles en grand nombre ont étagé leurs nids de boue. Sans doute, autrefois, encadraient-elles quelque arrière-porte basse et bien fermée. Aujourd'hui, elles appartiennent au logement d'Ursule Morlat.

Par cette douce après-midi d'un naissant printemps, où la ville reposait au soleil comme dans a somnolence d'une petite fièvre, Ursule, sous les sombres poutres de la chambre qui relie les deux tourelles, seule et vigilante, vaquait à ses repassages. Dans une grande corbeille à sa

gauche s'élevait une montagne de linge, sec et fraîchement lavé, aux cassures bleues, pareilles à celles de la neige. Elle en prenait une pièce, l'aspergeait d'eau en secouant ses doigts qu'elle mouillait dans un bol, puis, après l'avoir soigneusement étalée, elle soulevait et approchait de sa joue un des fers qui chauffaient sur les charbons rouges d'un petit brasero. Alors commençait l'écrasement des cassures bleues, des rides, du moindre frisselis de la toile ou le tuyautage patient des mousselines. Et d'heure en heure, au bout de la planche, se haussait la pile du linge repassé, replié, dont la blancheur, défiant toute flétrissure, semblait écarter l'ombre.

Il y avait vingt ans que, dans cette chambre, en toutes saisons et tous les jours, sauf le dimanche, Ursule Morlat travaillait ainsi. Après la mort de ses parents, cultivateurs à Angillon dans le Berry, son frère aîné s'étant fiancé, elle avait quitté le village natal, où elle exerçait déjà le métier de repasseuse, et elle était venue rejoindre à La Charité, sur la rive nivernaise de la Loire, sa parente, Mlle Eugénie Bonassieu. Celle-ci, qui désirait sa compagnie et promettait de lui trouver de l'ouvrage, ne l'avait pas logée sous son toit. Fort âgée, rentière et de condition presque bourgeoise, elle n'était pas assez riche pour subvenir à l'entretien de sa cousine

et aurait cru déroger en installant chez elle une repasseuse. Elle avait trouvé pour Ursule le logis aux deux tourelles. Ursule venait tout juste de coiffer sainte Catherine ; elle était donc vieille fille et pouvait vivre seule sans danger, ni inconvenance. Cependant, chaque soir, lorsqu'elle avait achevé le travail du jour, elle montait chez Mlle Eugénie : les deux femmes dînaient ensemble, plus que sobrement, mais servies par une bonne, et passaient la soirée soit à lire quelque vie de saint, prêtée par M. le curé, soit à deviser en tricotant. Que de fois, dès les premiers temps, Ursule avait épanché les regrets, le chagrin qu'elle avait du mariage de son frère ! A trente-cinq ans — il y avait dix années entre le frère et la sœur — épouser cette jeunesse qui n'en avait pas vingt, trop jolie, pleine de moqueries et de caprices, connue à Saint-Bouize pour ses coquetteries avec les garçons du village ! Mieux valait quitter le pays que de la voir faire la loi dans la maison des vieux parents ! Ursule avait reporté sur son frère toute la fierté de ses sentiments de famille. Elle le voulait respecté. Elle connaissait la violence et les faiblesses de son caractère et elle s'inquiétait de le voir si amoureux d'une fille si jeune qui allait le gouverner par la passion. Avec son air de nonne, cette sœur cadette

avait, lorsqu'il s'agissait d'affaires de famille, un instinct curieusement perspicace.

— Que veux-tu, ma fille, soupirait Mlle Eugénie avec l'indifférence de la vieillesse ; puisque c'est son idée !

Ursule avait été marraine du petit garçon qui était né un an après le mariage ; c'est elle qui lui avait donné le nom d'Augustin. Ensuite, il n'en était pas venu d'autre. Quand, de loin en loin, un lundi de Pâques ou de Pentecôte, elle retournait pour une journée à Angillon, Ursule trouvait son frère taciturne et vieilli, sa belle-sœur armée d'éclats de rire dont le son n'était pas bienveillant et, inquiète entre eux deux, elle ne jouissait pas beaucoup des caresses ou des cabrioles de son filleul.

Au bout de dix ans, le malheur dont elle avait senti planer l'ombre s'était abattu sur le foyer. Pierre Morlat, coupable d'une tentative de meurtre, quittait sa femme, vendait sa terre et remettait son fils aux mains d'Ursule.

Étrange événement pour la pauvre fille qui plaignait son frère, haïssait sa belle-sœur, pleurait la tache faite à son nom, mais dont le cœur se refermait avec passion sur l'enfant qui lui était échu dans ce désastre ! Depuis lors, elle n'avait plus connu de solitude complète, car si la compagnie de l'enfant lui avait bientôt

manqué, elle le suivait avec l'âme dans la voie où elle avait rêvé qu'il entrât, et il n'y avait plus une heure dans sa vie sur laquelle ne brillât comme une lumière la vocation d'Augustin.

Mlle Eugénie vivait encore à l'époque où le petit Morlat fut remis à sa marraine et celle-ci traversa des jours d'angoisse et de tremblement, car sa vieille parente parut glisser sur son trésor nouveau un œil de convoitise.

« Ton logement est bien petit pour toi et le garçon, dit-elle plusieurs fois à Ursule ; il serait mieux ici. » Ou bien : « Tu as trop à faire pour t'occuper de lui comme il faut ; ton frère ne se rend pas compte ! » Ursule alors baissait les yeux sur son ouvrage et répondait d'une voix blanche qu'elle pouvait très bien s'arranger. Elle sentait que Mlle Eugénie pensait à prendre l'enfant, à le faire soigner par sa bonne, et quoiqu'elle eût des cousins plus proches, à l'inscrire dans son testament. Pierre Morlat payait à sa sœur la pension de l'enfant ; Mlle Eugénie n'accepterait rien. Il pouvait y avoir là un avantage bien tentant pour le père, désormais engagé dans des affaires dont il n'avait pas l'habitude et où il fallait craindre qu'il n'eût des embarras. Ces idées, la nuit, glaçaient Ursule. Elle se représentait en les exagérant toutes les supériorités de Mlle Eugénie. Il est si naturel

aux pauvres de se compter pour rien ! Elle souhaitait ardemment pour l'enfant une part dans l'héritage de la vieille cousine, mais elle ne l'eût pas achetée au prix de son humble bonheur. Dix ans de solitude avaient passé sur elle, depuis que, s'installant dans la maison aux tourelles, elle avait cru que le voisinage de l'église, et le tournoiement contre sa fenêtre des colombes du clocher suffiraient à la rendre heureuse ! Elle dépensa des trésors d'ingénieuse patience pour résister aux suggestions de sa cousine, sans l'offenser. Elle fit violence à son cœur ombrageux, amena tous les jours l'enfant chez Mlle Eugénie, qui avait un petit jardin plein de fleurs auquel il pouvait prendre goût ! Elle aurait voulu qu'il fît du bruit quelquefois, qu'il fatiguât la vieille femme ; mais comme les enfants stupéfiés par une trop dure secousse, par un déracinement trop complet, Augustin restait désespérément sage et tranquille. Alors, elle insinuait qu'il n'en était pas toujours ainsi. Elle travaillait à donner l'impression que, gardant pour elle seule les soucis de cette tutelle, — le dérangement (mot d'un effet si puissant sur les vieilles femmes !) — elle en partageait avec sa chère cousine toutes les douceurs. Elle réussit. Elle garda Augustin sans provoquer d'aigreur chez Mlle Eugénie. Elle lui fit faire sa première

communion et lorsque de la profonde tristesse de l'enfant, elle sentit se dégager une précoce vocation religieuse, elle la soutint non seulement de ses prières, mais aussi, sans le savoir, d'une muette et continuelle influence. Cette vocation fut le dernier sujet d'entretien de Mlle Eugénie avec Ursule. Toutes deux y puisaient une intime satisfaction. Mlle Eugénie considérait en premier lieu la gloire que tire l'Église d'un bon serviteur. Ursule pensait au relèvement de sa famille humiliée, mais surtout, le cœur ruisselant, elle imaginait ce couronnement céleste au sentiment où se concentrait désormais toute sa puissance d'aimer.

L'année qui suivit l'entrée d'Augustin au petit séminaire, Mlle Eugénie, arrivée à ses quatre-vingts ans, rendit l'âme entre Ursule et M. le curé. Par son testament, elle léguait à Augustin, avec la promesse de « prier Dieu en paradis pour le saint achèvement de sa vocation », la petite somme que l'on sait. Dans sa joie, Ursule ne fit même pas réflexion que sa vieille parente ne lui laissait rien. C'était son étoile que d'être oubliée.

A sa table de repassage, elle travaillait toujours, exacte et mesurée dans ses mouvements, avec sur le visage cette présence de l'âme qui

paraît dans la solitude. Il y avait des traces de fatigue à ses narines trop pâles et aux coins baissés de sa bouche austère et délicate, à peine colorée d'un faible rose. Un coup du heurtoir sur sa porte la fit sursauter, non qu'il eût rien d'insolite à cette heure de l'après-midi, mais elle était absorbée dans son ouvrage et le rêve qui s'y coulait. Quelques secondes, elle demeura en suspens, la main posée sur la poignée du fer, puis elle aventura son pas incertain dans l'obscurité abrupte et exiguë de l'escalier. Dans le cadre de la porte, elle vit se dresser la haute stature de son frère ; elle se sentit surplombée par un regard perçant et chaud où brûlait la flamme d'un premier verre d'alcool.

— C'est toi ! s'écria-t-elle avec un mouvement d'effroi. Qu'est-ce qu'il y a? Tu n'as pas vu Augustin?

— Tout juste, répondit Morlat, je l'ai vu hier. Et puis, je viens te voir aussi. Est-ce que ce n'est plus permis?

Elle eut un soupir d'angoisse.

— Mais si, dit-elle. Monte.

Elle passa devant lui et rentra la première dans la chambre où elle venait d'interrompre son travail. Il ne s'y trouvait qu'une chaise : elle l'avança pour son frère et resta debout, appuyée contre la planche à repasser.

— Ainsi, répéta-t-elle, tu as été voir Augustin?

— Comme je te le dis. Il paraît que tu ne lui avais jamais parlé de ma... proposition de l'année dernière?

— Pourquoi lui en parler? L'argent était sous ma garde, je t'avais donné ma réponse ; rien ne m'aurait fait changer. Pourquoi lui troubler l'esprit?

— Parce qu'il est plus intelligent que toi : il ne t'aurait pas permis de lui faire manquer la bonne affaire. Il l'a flairée au premier mot que je lui en ai dit.

— Mon frère ! qu'est-ce que tu as fait?

— Qu'est-ce que j'ai fait? J'ai été demander à Augustin les vingt mille francs que tu m'as refusés l'année dernière. Dieu merci, il n'a pas des idées de vieille fille, mon garçon, il a compris tout de suite. Ça me fait de la peine de le voir en soutane, vif et débrouillé comme il est. Avec l'instruction qu'il a reçue, il aurait pu faire son chemin. Dans la politique, il y a de belles positions ! Sans toi, il ne serait pas au séminaire, bien sûr ! Enfin... n'en parlons plus.

— Mais... son argent?... balbutia Ursule interdite. Qu'est-ce qu'il t'a répondu?

— Ha, ha, ha ! rit le vieux Morlat, qui se vengeait, en faisant durer le supplice, du refus essuyé l'an passé. Ça ne te plaît pas, cette his-

toire ! Eh bien ! vois un peu s'il a du coup d'œil, ce petit. Hier après-midi, je lui ai parlé de la chose pour la première fois et à l'heure qu'il est... voyons, tu n'es pas une brigande, je peux bien te dire ça? Je les ai là dans ma poche, en billets de banque, les vingt mille francs !

Il se frappa la poitrine et Ursule entendit le craquement du papier. Elle resta sans parler, les mains jointes et tombantes, fixant sur son frère un regard d'horreur.

— Eh bien ! reprit-il. Pourquoi donc que tu me regardes comme si j'avais tué père et mère? Augustin est majeur. Nous avons traité ça d'homme à homme. Qu'est-ce que tu y trouves à redire?

— Ainsi, dit enfin Ursule, non seulement tu as mangé tout le bien de famille qui aurait dû revenir plus tard à ton fils, mais encore il faut que tu lui prennes ce qu'une autre lui a laissé, en le voyant abandonné de ses parents, pour qu'il ne se sente pas tout à fait comme un enfant trouvé ! Ah ! que tu me fais honte !

— Que je lui prenne ! Croirait-on pas que je le vole? Je te dis que je l'enrichirai !

— Non, tu le voles et tu le sais bien, cria passionnément Ursule, et à ce moment c'était elle dont le regard dominait et transperçait

son frère. Lui as-tu seulement fait un reçu? Non, n'est-ce pas? Tu n'oses pas mentir puis qu'il me dira la vérité. Lui, c'est un innocent, il ne pense qu'à ses études ; il ne sait même pas que ça se demande, un reçu ! Ah ! mon frère ! tu n'as pas commis tout seul cette mauvaise action ! Il y a eu quelqu'un pour te pousser ! Ressaisis-toi, je t'en supplie !

Elle se jeta soudain à genoux :

— Mon frère, pense à ton âme ! Tu étais sous une mauvaise influence, n'est-ce pas? Mais tu vois bien que tu ne peux pas faire ça ! Tu ne voudrais pas que ton fils te méprise ! Laisse-le-moi, cet argent ! Il te brûlerait les mains. Va, tu seras plus content d'y avoir renoncé. Et puis, écoute encore : il y a des jours et des nuits de mon travail dans cet argent. Quand tu as cessé de payer les études du petit, moi, tu comprends, ça me faisait de la peine de toucher à ce qu'il avait. Alors, j'ai pris de nouveaux clients, j'ai travaillé double ; mes cheveux y ont blanchi. Regarde, je suis jeune encore pour avoir les tempes grises ! Tu ne voudrais pas que ce soit pour rien !

Elle appuyait ses mains jointes sur le genou de son frère et l'haleine de l'alcoolique en lui frôlant le visage ne la faisait pas reculer de dégoût.

Il demeura un moment la tête penchée sur sa poitrine, comme hébété.

Elle murmura :

— Pierre !

Il ne répondit pas.

— Ah ! sainte Vierge ! s'écria-t-elle, éclairez-le !

Et elle se mit à réciter l'*Ave Maria*.

— Assez, assez ! dit Morlat en se levant. Ce qui est fait est fait ! Tes patenôtres n'y changeront rien. Sans cet argent, j'étais saisi avant quinze jours. Cela aussi, je l'ai dit à Augustin. Mon fils m'a sauvé comme devait le faire un garçon qui a du cœur. Il en aura sa récompense et tu me fais tort si tu dis le contraire. Tu aimerais mieux me voir sur le fumier, dis, vieille sournoise? et marchant sur sa sœur toujours agenouillée, il la secoua par les épaules. Si tu n'avais pas fait entrer mon fils au séminaire, il travaillerait avec moi, à l'heure qu'il est, et je ne mènerais pas la vie que je mène. Tu peux me dire ce que tu voudras sur tes cheveux blancs, ce n'est pas moi qui te remercierai.

Ursule s'était relevée ; elle avait reculé jusqu'à la fenêtre où brillait le soleil couchant. Debout, appuyée contre le mur, elle prononça d'une voix qui n'était plus qu'un souffle :

— Va-t'en !

Et lui, baissant la tête, obéit aussitôt.

***

Peu de jours après cette scène, une femme en robe noire et coiffe berrichonne s'arrêtait à son tour devant la porte du logis à deux tourelles et, après un moment d'hésitation, elle en soulevait le heurtoir. Les pas dans l'escalier lui firent tellement battre le cœur qu'elle appuya contre sa poitrine sa main petite et brune. C'est ainsi qu'Ursule la vit et elle en recula d'étonnement.

— Ursule, dit la visiteuse ; voulez-vous me recevoir?

— Entrez, dit Ursule ; mais vraiment... je ne pensais pas que vous me demanderiez jamais cela.

Elles montèrent l'escalier, sans rien ajouter, et entrèrent dans la repasserie. Ursule alla chercher une chaise dans sa chambre à coucher et elles s'assirent toutes les deux. Ursule gardait ses yeux baissés. L'autre femme lui jetait en vain l'appel de ses prunelles vertes, mobiles, à la fois hardies et inquiètes sous de longs sourcils noirs.

— J'ai perdu mon enfant, commença-t-elle ; je suis toute seule à présent.

Ursule leva les paupières, mais ne répondit pas. Elle n'allait pas plaindre la mort de cet

enfant du déshonneur, ce petit intrus qui avait chassé Augustin ; ni la solitude de cette femme coupable. Elle qui de sa vie n'avait fait un péché mortel, n'était-elle pas seule aussi?

— J'ai entendu dire, continua la visiteuse, qu'Augustin était au séminaire pour devenir prêtre.

— C'est vrai, dit Ursule.

— Est-ce que vous le voyez souvent? demanda timidement la mère.

— Tous les mois, au parloir.

— Et Morlat? le voyez-vous?

— Rarement. Il est très occupé à Bourges.

— Ah ! il a un débit, n'est-ce pas?

— Oui.

— Et ça va bien, ses affaires?

— Je ne sais pas, fit Ursule que l'orgueil fraternel retenait de dévoiler la déchéance de son frère.

— Il ne vous parle pas de moi, quand vous le voyez?

— Non, jamais.

— Et mon fils?

— Non plus.

— Ursule ! je voudrais revoir mon fils.

— Il est bien tard !...

— Écoutez-moi, Ursule. J'avais la tête perdue quand je l'ai laissé partir avec son père. Vous

comprenez, j'aimais cet homme, n'est-ce pas, et je ne savais pas encore s'il n'allait pas mourir. Et puis, j'étais grosse. S'il réchappait, je voulais qu'il puisse s'occuper de son enfant. Je ne voulais pas faire croire à Morlat que ce petit était de lui. Je ne voulais pas qu'il soit élevé comme un petit de Morlat. Si on avait pu rester dans le pays, on se serait arrangé ; mais si Morlat partait, moi je ne pouvais pas le suivre, non, je ne pouvais pas. J'aurais eu trop honte de me laisser emmener comme une bête, pendant que l'autre... Je croyais qu'il m'aimait, l'autre... il me l'avait fait croire, trois fois folle que j'étais. Je pensais que s'il devait guérir, il serait content de me voir encore là, et libre, et bientôt avec un petit de lui dans les bras ; son premier ! Il m'avait bien juré qu'il n'avait jamais eu d'enfant.

Eh bien, ma pauvre Ursule, il a guéri ; mais il ne pensait plus à moi. Son père l'a envoyé voyager ; il lui a fallu des traitements, des saisons d'eaux, des hivers dans le Midi pour sa blessure qui était entrée, à ce qu'il paraît, jusqu'à son poumon. Pendant trois ans, il n'est pas revenu, il ne m'a pas écrit une ligne, il n'a pas vu son petit. Mon Dieu ! Ursule, vous dire le chagrin que je me suis fait ! Vous ne comprenez pas ça, vous qui êtes restée honnête.

C'est comme si on avait pris du poison. Qu'on travaille, qu'on se repose, il n'y a pas un moment où le chagrin vous lâche ; on le mange, on le boit, on couche avec. J'avais laissé partir mon petit Augustin presque sans le sentir, tant j'étais hors de moi. Mais ce qu'il m'a manqué pendant ces années-là ! Vous savez comment Morlat s'est vengé : six semaines après son départ, tout était vendu : la terre, la maison, les meubles. Autant dire que j'étais une mendiante à la charité de M. le comte.

Il a bien fallu que je lui écrive. Il a chargé son régisseur de me chercher un logement ; c'est là que je suis toujours. Quand j'ai accouché, il m'a envoyé de l'argent, et puis ensuite, à cause du petit, j'ai eu une pension, tous les trois mois, une enveloppe chargée, ça n'a jamais manqué. Je ne peux pas dire qu'il n'a pas fait ce qu'il devait ; mais ça m'a été dur d'avoir besoin de cet argent, quand pour tout le reste il n'avait pas l'air de savoir que le petit était le sien. Il ne lui faisait pourtant pas honte, mon Charlot. Il était beau comme pas un et leste ; et le plus éveillé de tout le village. Et maintenant, tout est fini ; je l'ai perdu il y a un mois, d'une scarlatine.

Ici, l'afflux des larmes brisa le récit qui s'arrêta sur le silence obstiné d'Ursule.

Au bout d'un instant, d'une voix qui luttait contre l'émotion, la femme reprit :

— Ah ! je me croyais le cœur plus durci qu'il n'était ; je n'aurais pas cru que je pourrais encore avoir tant de chagrin... Vous voyez, Ursule, il ne me reste plus rien. Depuis dix ans, je vivais pour mon pauvre petit ; maintenant, je suis comme une hirondelle perdue, je ne sais pas où tourner la tête. Je travaille par-ci, par-là, selon l'occasion ; mais gagner vraiment ma vie, je n'en suis pas capable. Toute jeune, Morlat m'avait gâtée ; il ne me laissait pas prendre de la fatigue. Et puis, chez nous, vous savez comment c'est ; des travailleuses à la journée, on n'en demande guère que l'été. Le reste du temps, avec sa famille chacun suffit à sa terre. Enfin M. le comte me continue la pension qu'il me faisait pour Charlot. Il ne m'a pas chipotée là-dessus : il voit bien que c'est juste, et puis la mort du petit, je crois que ça lui a tout de même fait quelque chose. Il est marié maintenant, mais il n'a pas d'enfants. Seulement, vous comprenez, s'il venait à mourir, il ne me mettrait pas sur son testament, et je me trouverais sans rien. Dites-moi, Ursule, Augustin a fait un héritage, n'est-ce pas?

— Comment le savez-vous?

— Les choses se racontent, vous comprenez.

Quand un fermier de chez nous vient acheter une bête à Cosne ou à La Charité, des fois il entend raconter des histoires qui m'intéressent et ensuite ça me revient. C'est comme ça que j'ai su qu'Augustin était pour se faire prêtre. Mon pauvre petiot, si j'aurais imaginé ça tout de même ! Et on m'a dit aussi que la cousine Bonassieu était morte en lui laissant de l'argent.

— Et quand ce serait vrai, je ne vois pas en quoi ça vous regarde?

Solange Morlat leva sur sa belle-sœur l'intense regard d'un être qui hésite à risquer sa plus profonde pensée. Puis elle dit :

— Si Augustin savait la position de sa mère et s'il pouvait la changer, il la changerait peut-être. Est-ce que vous croyez, Ursule, qu'il voudrait me revoir?

— Pourquoi donc est-ce à moi que vous venez le demander? prononça lentement Ursule. Je ne suis pas votre amie.

— Pourquoi? parce que je ne veux pas que mon fils me repousse. J'ai eu peur du séminaire, des prêtres. Qu'est-ce qu'ils lui auront fait penser de sa mère? Comment est-ce qu'il me regarderait, mon petit Augustin? Je suis venue chez vous, Ursule, pour que vous me disiez cela. Ne soyez pas méchante pour moi, j'ai assez

souffert. Si vous savez qu'il ne me repousserait pas, j'irai le voir.

— De ce qu'il fera si vous allez le voir, je n'en sais rien, dit Ursule, d'une voix frêle et méprisante. Mais pour l'argent, vous venez trop tard. Son père le lui a déjà pris. Il ne pourra rien pour vous. Si vous lui voulez du bien, vous le laisserez tranquille.

— Morlat lui a pris son argent? C'est pour ses affaires de Bourges?

— Je ne connais pas les affaires de mon frère. Ce que je vois, c'est qu'à peine Augustin devenu majeur, vous serez venus l'un après l'autre pour tâcher de mettre le grappin sur cet argent que j'avais gardé pour lui comme la prunelle de mes yeux. Mais, je vous répète, Solange, votre mari vous a devancée, il n'y a plus rien à faire.

Et quant à voir Augustin, reprit Ursule après un silence, je vous conseille d'y renoncer. Quand un garçon ne peut plus respecter sa mère, il ne faut pas qu'il la revoie. Ce ne sont pas de ces choses qu'on supporte ; surtout pas lui ! Vous l'avez abandonné, parce que vous aviez d'autres idées en tête, à l'âge où un enfant a le plus besoin de sa mère. Vous l'avez laissé tout seul, dans la plus grande souffrance qu'un enfant puisse connaître. Moi je l'ai eu ici, triste

et languissant à croire qu'il ne pourrait pas vivre. Je me serais jetée au feu pour lui ; mais je l'ai toujours su, que je ne lui remplaçais pas sa mère ! C'est la grâce de Dieu qui le guérit. A présent, il aime ses études, il se prépare à être un bon prêtre. S'il a trouvé la paix, ne le troublez plus. Il voit de loin en loin mon frère ; il comprend bien que le malheureux vit mal, qu'il se perd... il se dit que vous en êtes la première cause et c'est vrai. Ah ! Solange, s'il ne vous déteste pas, c'est qu'il a le bon Dieu dans le cœur ! Mais ce serait trop pour lui que de vous revoir. Du reste, quand vous essaieriez, ses supérieurs ne le permettraient pas. Ils me l'ont bien dit en le prenant : « Sa mère... enfin, qu'ils disaient, les liens sont rompus. » D'habitude, vous savez, le fils d'une femme qui s'est conduite comme vous avez fait, on ne l'accepte pas dans les ordres.

La mère éleva la main, et, dans un geste de résignation, la laissa retomber sur ses genoux. Elle détourna un peu la tête et de ses yeux que voilaient les larmes elle se mit à regarder autour d'elle la chambre où son petit Augustin avait vécu, sous les yeux de cette femme sans miséricorde. C'était donc tout ce qui lui serait rendu de son enfant, le lointain souvenir qui reposait là !

— Il va bien, demanda-t-elle. Il est en bonne santé? Sa bouche tremblait un peu.

— Oui, répondit Ursule; mais toujours maigre.

— Et il est grand?

— Moins que son père.

— Il ressemblait à Morlat autrefois. Est-ce que c'est resté?

— On dit plutôt maintenant que c'est à moi, répondit Ursule en rougissant tout à coup. Enfin, c'est toujours le même côté.

— Vous n'êtes guère bonne pour moi, Ursule; mais je crois que vous avez dû l'être pour mon fils. Allons, adieu. Je vous ai fait ces questions parce que, vous comprenez, je n'irai pas le voir.

Les deux femmes s'étaient levées.

— Vous êtes seule, dit Ursule apaisée; vous voyez, je le suis aussi. Depuis l'année de votre mariage, — j'avais vingt-cinq ans, — je vis seule ici, seule, sauf les quatre années où j'ai eu Augustin avec moi. Il faut prier Dieu. Le faites-vous?

— J'ai prié pendant la maladie de mon Charlot et il est mort tout de même.

— Quand Dieu n'exauce pas, reprit Ursule, il accepte du moins le sacrifice. Vous avez beaucoup à réparer, Solange; le mal que vous avez fait dure toujours : il durera peut-être éternellement.

Solange éleva les deux mains dans un geste d'impuissance :

— Que voulez-vous, dit-elle, j'étais jolie encore et je n'avais point d'amitié pour Morlat. Je ne suis qu'une pauvre femme, je ne pensais pas si loin...

— Adieu, répondit sévèrement Ursule, et sans prendre la main de sa belle-sœur, elle ouvrit la porte.

Solange salua de la tête.

— Dites-lui quelque chose pour moi, fit-elle en passant le seuil, et, de son pas resté gracieux et rapide, elle descendit l'abrupt escalier.

Le soir tombé, Ursule ayant couvert d'une serviette blanche la pile de linge qui représentait son travail du jour, passa dans sa chambre à coucher. Elle y prit, dans un placard, un encrier, une plume et un cahier de papier quadrillé qu'elle posa sur une petite table de bois. Puis elle alluma sa lampe, regarda un moment le crucifix pendu au mur dont l'ivoire s'éclairait à la flamme naissante et qui rentra dans l'ombre quand elle eut posé l'abat-jour. Alors, elle commença une lettre pour son neveu :

« Mon cher Augustin, écrivit-elle, ton père est monté chez moi, en sortant du Crédit Nivernais où tu sais ce qu'il était allé faire. Il me l'a

dit à moi-même et tu devines mon affliction. Je ne veux pas te faire de reproches, mon cher enfant ; mais il me semble que la pensée de notre défunte parente aurait dû te retenir d'accomplir une pareille action. Elle t'avait laissé cet argent comme à un futur prêtre ; elle l'avait consacré, par ton entremise, au service de Dieu et tu l'abandonnes à ton malheureux père qui ne te le rendra jamais, quoi qu'il en dise, quoi qu'il en pense, et me paraît en danger de l'employer aux pires usages. Sa visite a augmenté les inquiétudes que me donnait, depuis longtemps, son silence. Il est probable, hélas ! qu'il vit très mal. Prie pour lui et rappelle-toi que dans toutes ses fautes la responsabilité la plus grande n'est pas la sienne. »

A ce moment, Ursule entendit comme un écho de la dernière parole de Solange : « Dites-lui quelque chose pour moi ! » Elle releva la tête et resta un long moment comme absorbée dans ses pensées. Puis elle reprit :

« J'ai mis bien du zèle, cher Augustin, à défendre ton intérêt, aussi longtemps que j'en ai eu la charge. Mais il était écrit que ce serait en vain. J'unis ce sacrifice de mes peines perdues à celui que tu as cru devoir faire du seul

bien que tu possédais. Et, dans le chagrin que j'ai, tant de ton dépouillement que du misérable état de ton pauvre père, il y a une chose qui me console : c'est de reconnaître, dans ce que tu as fait, un esprit qui n'est pas de la terre.

« Tu sais combien je t'aime, mon Augustin. Pourquoi le redire? Mais il y a de la douceur à cela. Je penserais n'avoir pas perdu ma vie en ce monde si je t'avais servi. Pourtant, si Dieu me veut inutile, qu'il en soit fait selon sa volonté.

« J'irai te voir à Pâques ; mais je suis toujours près de toi avec mon âme.

« Ta tante dévouée,

« Ursule Morlat. »

CHAPITRE V

LA PREMIÈRE MESSE

Trois ans ont passé. Ursule Morlat est arrivée au plus beau jour de sa vie. La veille, dans la cathédrale de Nevers, son neveu a été ordonné prêtre et il va maintenant célébrer sa première messe. C'est le dimanche de la Trinité. Les nouveaux prêtres, qui ne peuvent tous officier dans la chapelle du séminaire, se partagent les couvents de la ville où, depuis une semaine, des religieuses qu'ils ne connaîtront jamais prient pour eux jour et nuit. Augustin Morlat a été désigné pour célébrer chez les Bénédictines.

Assise au premier rang de l'assistance, en cape noire, la tête à l'ombre de son chapeau rond, les mains jointes sur ses genoux, Ursule qui est arrivée de bonne heure attend sans que le temps lui paraisse long. Ses grands yeux sont fermés sur la vision de cette merveilleuse cérémonie de la veille, dont les évolutions continuent à se dérouler sous son regard intérieur, avec une splendeur confuse, dans une atmos-

phère d'or, de pourpre et de fumée. Non vraiment, elle n'aurait pas cru qu'on pût voir quelque chose d'aussi magnifique ! Et qu'Augustin fût là, parmi les ordinands ; qu'elle pût le perdre et à tout instant le retrouver, dans leur mystérieux va-et-vient, entendre sa voix dans la solennité du latin, la reconnaître dans le faisceau serré des voix qui proféraient les prières de la messe, c'était un bonheur qui comblait en elle, avec un bouillonnement de jubilation, le vide creusé par toute une vie de solitude. Depuis la veille, intarissablement, elle rêve de ce qu'elle a vu et entendu. Une cinquantaine de séminaristes figuraient dans la cérémonie, avec des insignes divers, selon leur élévation dans la hiérarchie des Sept Ordres. L'évêque violet, la mitre sur le front, était assis sur un trône, devant l'autel. Aux plus jeunes, il avait conféré d'abord les pouvoirs des Portiers, des Lecteurs, des Exorcistes et des Acolytes. Puis s'étaient avancés, sous ses mains étendues, les sous-diacres, pour consacrer l'engagement sans retour de leur célibat ; ensuite les diacres qui furent revêtus un à un de la dalmatique et s'en retournèrent à leur place, blancs et brillants, parmi les tonsurés en surplis, pareils à de beaux insectes qui brisent leur chrysalide et déploient leurs ailes neuves,

un jour de printemps. Dans son cœur de vieille fille, Ursule s'émerveillait de ces incarnations de jeune et virile vertu. Elle admirait les cheveux épais, si drus autour du trou de la tonsure, les fronts lisses, lumineux, les joues rouges de ferveur, et lorsqu'ils montaient ou descendaient les degrés, cette fermeté soumise de leur démarche, comme de soldats revêtant leurs armes. Et dans ce long déroulement des rites, cette longue vêture des ordinands, ornement par ornement, chacun signifiant une vertu, un sacrifice, une victoire et préparant la perfection de l'homme nouveau, s'était exaltée son attente du moment où commencerait l'ordination des prêtres et où Augustin rayonnerait parmi ses frères, dans la gloire accomplie du sacerdoce. Ils étaient enfin descendus dans le chœur, les quinze qui arrivés au terme de la préparation et de la métamorphose devaient ce jour-là recevoir le Sacrement. Ils étaient vêtus de l'aube, blanche jusqu'aux pieds, et portaient l'étole. C'étaient les camarades d'Augustin, ses amis ; Ursule en connaissait quelques-uns par leurs noms. Mais elle n'avait d'yeux que pour son neveu ; elle le sentait bouger, respirer. Les autres lui semblaient des ombres glorieuses, des anges, venus pour participer à l'ordination d'Augustin. Rangés au pied de

l'autel, tous s'étaient prosternés d'un seul mouvement, la face contre terre, demeurant ainsi rigides comme des morts, tandis que le chœur chantait les litanies des saints. « Morts pour le monde et cachés en Dieu ! » avait pensé Ursule. Lorsqu'ils s'étaient relevés, l'évêque, descendant vers eux, avait à chacun imposé les mains. Derrière l'évêque, venaient en procession un grand nombre de prêtres qui tous, à sa suite, renouvelaient aux ordinands l'imposition des mains : c'étaient les chanoines de la cathédrale, en camail, les professeurs du séminaire, les curés et les vicaires des paroisses de la ville, des prêtres de tous les âges, quelques-uns très vieux, ordonnés depuis cinquante ans peut-être qui marchaient l'air vague et vacillant, tout tassés, la tête branlante ; mais comme ils se redressaient devant les ordinands, et comme ils étendaient avec ferveur et respect leurs bras raidis sur ces jeunes fronts ! Quand tous les prêtres eurent défilé, l'évêque s'étant rassis sur son trône, les ordinands un par un s'étaient agenouillés devant lui et à chacun il avait fait une onction d'huile, en croix, à travers la largeur des paumes étendues ; et ils s'étaient relevés et un prêtre assistant avait lié ensemble leurs deux mains jointes et les avait suspendues à leur cou par un linge blanc, comme

à des enfants mystérieusement blessés. Ursule avait souffert pendant l'onction d'une transe soudaine. Dieu prenait possession de ces mains ouvertes, ces fortes mains d'un enfant de laboureur. Dieu leur ôtait l'usage varié de ce monde ; sans plus aucun marchandage, il les prenait à son service, il les consacrait au pain de sa table et à son calice. Dans son extatique bonheur, Ursule avait senti la révulsion en elle de quelque chose de maternel ; elle avait défailli, comme défaille peut-être une mère juive, quand elle voit circoncire son petit et couler le sang qui est encore tout entier le sien. Des larmes avaient brûlé ses paupières. Elle ne savait pas ce que c'était que cet émoi. Elle n'aurait pas cru qu'elle pût sentir cela, lorsque de tout son cœur elle était pourtant si heureuse ! Et juste au plus beau moment, lorsqu'il importait le plus de ne rien perdre ! Mais voilà que les larmes roulaient en pluie chaude et rapide dans le pâle sillon des joues, vers les lèvres entr'ouvertes, et Ursule n'avait plus rien vu, ni senti pendant un temps que cette eau salée par où s'épanchait tout l'inconnu de son âme. Elle s'étonne encore, tandis qu'elle y pense avec un petit frémissement, dans la sombre chapelle ! Elle était revenue à la réalité quand les nouveaux prêtres, serrés en demi-cercle autour de l'évêque, les chasubles

blanches ruisselant de leurs épaules, avaient commencé à réciter avec lui les prières du canon, ces prières toujours abîmées de silence autour du centre de la messe et qui, en cette unique occasion, éclatent sourdement sur les lèvres des consacrés. La force et la solennité des saintes prières, la magnifique ordonnance des nouveaux prêtres, avaient rendu à Ursule le calme fervent et l'attention pleine d'amour qu'elle avait apportés d'abord à la cérémonie et qui ne lui manquèrent plus. La messe s'était achevée dans les chants. Les nouveaux prêtres avaient communié de la main de l'évêque, tandis que les choristes entonnaient à voix triomphante le verset : *Spiritus ubi vult spirat...* Ursule en avait suivi la traduction dans son livre : « l'esprit souffle où il veut et nul ne sait d'où il vient ni où il va... *Alleluia.* »

Le son de l'*Alleluia* était resté en elle tout le jour, planant sur l'éblouissant souvenir. Il lui semblait que l'ordination s'était passée dans son cœur ; que son cœur même avait été la cathédrale, la voûte et le parvis ; que les cierges y avaient brûlé ; que l'encens sur les charbons rouges s'y était balancé, rythmant l'extase. Chaque pulsation du vivant sanctuaire y ébranlait de bienheureux échos.

Dans l'après-midi, Augustin était venu la

voir, à l'auberge où elle était descendue. Il l'avait embrassée en entrant, très simplement (elle s'était demandé s'il le ferait encore). Il avait apporté un grand livre pour lui lire des passages de ce qui avait été dit ou chanté le matin ; il lui avait traduit les exhortations de l'évêque, les formules qui accompagnent l'imposition des mains et cette onction d'huile sur les paumes au sujet de laquelle la pauvre fille n'avait pas confessé ses larmes. Il était resté longtemps, toute la fin de la douce journée, près d'une petite fenêtre, par où on voyait un entassement de toits de vieille tuile que le soleil chauffait et dorait, sous un ciel sans tache. Il avait beaucoup parlé, avec une gravité simple, un calme viril, lisant texte sur texte et commentant, docte, sagace, affermi dans la foi, et l'accent d'une paix profonde était sur ses lèvres. Ursule regardait ses mains, grandes et très propres, consacrées depuis le matin, mais qui n'avaient pas encore touché le corps du Seigneur. Elle eût voulu les baiser, mais elle n'osait pas et elle savait qu'elle n'oserait pas. Pendant qu'elle pensait à cela et qu'un silence s'était fait, Augustin, avec une inflexion soudain plus douce dans la voix lui avait dit : « Te rappelles-tu notre dernière après-midi à La Charité? avant mon départ pour le petit sémi-

naire? » Elle avait relevé sur lui ses grands yeux, inquiète de comprendre le sens de ce souvenir ; mais Augustin avait seulement ajouté : « Que de grâces depuis ! »

Il était reparti un peu avant le coucher du soleil, pour dîner une dernière fois au séminaire avec ses camarades, et Ursule avait dîné seule et passé la soirée à tricoter dans sa chambre, aussi longtemps que le crépuscule s'était attardé sur les toits ; et quand la laine et les aiguilles avaient fini par se brouiller dans l'ombre, elle était restée encore assise à la fenêtre et les mains jointes, jusqu'à la percée des étoiles, immobile dans le silence où son âme vibrait comme une coupe de cristal. Ensuite, elle avait dormi longtemps, de ce sommeil sans rêve, léger, transparent où le regard intérieur reste ouvert sur sa lumière.

La deuxième journée de sa félicité allait commencer. Une sœur converse allumait les cierges des deux grands candélabres, au pied desquels s'élevaient deux plants de lis. Les moniales venaient d'entrer dans leur chœur, séparé de la chapelle par une large grille quadrillée, doublée d'un voile de mousseline noire. Elles chantaient Tierce. Ursule, de temps en temps, levait de leur côté des yeux timides, pleins de vénération. Elle distinguait alors, à

travers la grille et le voile, les formes noires et les guimpes blanches des moniales, assises dans leurs stalles, sur deux rangs, et les bréviaires à tranche rouge qu'elles portaient ouverts dans leurs mains. Les visages restaient indiscernables ; chaque forme ne gardait de l'individualité que ce qui ne s'en peut pas dépouiller, révélant tout juste si la nature l'avait faite grande ou petite et si, au fond de sa clôture, l'âge avait commencé de raidir ses agenouillements. Comme des oiseaux sur un rocher, modulant à voix froide et douce les chants immortels de leur espèce, elles s'interrompaient, se répondaient, se joignaient toutes à la mélodie entonnée par une seule. Bientôt, elles sortirent en procession et on entendit les voix s'éloigner, s'éteindre presque dans de lointains corridors ; il y eut un moment de vide, pendant lequel Ursule remarqua le bruit des chaises et s'aperçut que la chapelle se remplissait ; puis les voix se rapprochèrent, les moniales rentrèrent en chantant et cette fois leur cantique était joyeux et orné. Elles se déployèrent le long des murs, musique vivante ; leurs pas étaient parfaitement silencieux et tous leurs mouvements comme fondus à la mélodie qu'elles chantaient. A peine furent-elles rangées, debout dans leurs stalles, le livre à tranche rouge ouvert au-dessous des

guimpes blanches, qu'en face de la grille une porte s'ouvrit : trois enfants de chœur en sortirent, vêtus de longues tuniques de fine toile (si bien repassées !) et de curieuses petites pèlerines de satin blanc ; ils portaient des encensoirs. Après eux, deux prêtres en surplis, tenant leur bréviaire. Ursule reconnut le second à sa haute taille voûtée, au creux de sa joue terreuse, à la triste douceur de ses yeux enfoncés ; son neveu le lui avait montré un jour dans le parloir du séminaire : c'était l'abbé Desaulnoyes. Et derrière lui, mains jointes, venaient les trois officiants, en ornements d'or. Les deux premiers, moines bénédictins, avaient la tête couverte d'un capuchon de lin. Augustin marchait le dernier. Il était plus grand et plus large que les deux moines ; il avait la tête nue, le visage pâle, scellé sur un infini de crainte et d'adoration. Comme ils entraient, une voix solitaire s'élança dans le chœur des moniales, avec une extraordinaire jubilation ; une voix qui créait de l'espace et d'où s'irradiaient des nappes de lumière, une voix qui semblait sourdre du fond de l'azur, comme celle des alouettes. Cette voix exprimait si parfaitement le cœur muet d'Ursule que l'ignorante fille en tressaillit ; elle eut l'impression que son âme était transparente et qu'un rayon la traversait tout entière comme

une eau pure... Elle s'est mise à genoux ; la messe a commencé : Augustin a dit le psaume et le *Confiteor* qu'ont répété à sa droite et à sa gauche le diacre et le sous-diacre, inclinés vers lui. Il monte les marches de l'autel. Ursule essaye de suivre avec lui l'*Introït* et les oraisons ; mais de nouveau des larmes brouillent sa vue, non plus troubles comme hier. Ce sont des larmes par lesquelles on accueille, quand on n'est plus jeune et qu'on a longuement pris l'habitude d'être solitaire, muet et privé, un bonheur tardif et qui semble trop grand. Elle ne peut pas lire ; le chant des moniales et l'odeur mouvante des lis oblitère, autant que les larmes, les lignes du livre. Elle est comme devant une lettre qu'on a trop attendue et qui vous tremble entre les doigts : on voudrait qu'elle vous entrât d'un seul trait dans le cœur ; on ne peut pas appliquer ses yeux tranquillement sur les mots ; ou comme devant un être bien-aimé qui est revenu et qu'on serre entre ses bras et qu'on baise au visage sans pouvoir se reculer pour le regarder... La tête appuyée dans les mains, elle s'épanche en prière : « O mon Dieu, vous m'avez donné cela ! vous m'avez donné cela ! » Puis elle se dit qu'Augustin à l'autel doit contenir toute émotion, accomplir strictement les gestes prescrits, réciter les prières sans se tromper d'un mot.

Elle rouvre son paroissien, en admirant la force des hommes.

Le diacre est à genoux devant Augustin qui le bénit. Il baise la main qu'Augustin a posée sur l'Évangéliaire ; puis il descend dans le chœur, entre les servants qui portent des cierges. Il donne le livre au sous-diacre qui le soutient de ses mains et l'appuie contre son front incliné ; le diacre ouvre la page qu'il faut : il chante l'Évangile de la Trinité, vaste comme l'orbe de la terre : *allez baptisez toutes les nations*... Augustin, à droite de l'autel et tourné vers les fidèles, écoute, les mains jointes. Dans le rayonnement de l'or, il semble très pâle. Le diacre, son chant achevé, revient vers lui avec un encensoir, il l'encense et la blanche fumée monte et se déroule tout autour de lui, mêlant son odeur à celle des lis. Ursule, de nouveau, ferme les yeux. « O mon enfant ! songe-t-elle, toi qui as eu une mauvaise mère et dont le père est ivrogne et voleur, la sainte Église te recueille et te glorifie ! » et ses narines s'ouvrent pour respirer le parfum qui brûle devant son neveu. Elle a une pensée rapide pour le passé, sa solitude avec Augustin dans la chambre basse de ses repassages ; les longs silences de l'enfant qu'elle était impuissante à distraire et leur morne tristesse quelquefois, et leurs regards qui se fuyaient, quand le petit s'était obstiné à

poser des questions sur sa mère et à demander quand il la reverrait. Elle l'avait couvé dans son muet amour et la pieuse ferveur de ses espérances. Mais tout ce qu'elle a donné lui semble peu de chose, au prix de cette fumée d'encens par laquelle l'Église honore son nouveau prêtre. Maintenant, elle sent bien qu'elle ne comptera plus beaucoup pour Augustin ; il est monté dans une autre sphère que la sienne, et qu'est-elle, pour le disputer à Dieu, qu'une pauvre fille sans intelligence et sans gaieté? Mais lui, plus que jamais, sera tout pour elle. Et elle se sent honorée, elle aussi, dans son humilité, jusqu'au plus intime et au plus obscur d'elle-même, en voyant la splendeur catholique envelopper cet enfant, autour de qui s'est tissée jour à jour, depuis quatorze ans, l'étoffe de sa propre vie.

Il est debout, au milieu de l'autel, les mains levées, et il chante la Préface. Le diacre se tient derrière lui, sur la seconde marche, et le sous-diacre sur la première ; les trois têtes s'étagent dans le ruissellement de l'or.

« O cher enfant, pense Ursule, l'or pur de ta foi et de ta chasteté sans altération aucune ! »

Il chante, est-ce bien sa voix? Comme elle est large et dilatée, comme elle vibre dans le silence ! Comme elle évoque en les nommant la majesté des Trois Personnes !

Et puis monte et s'épand la vague transparente du chant des nonnes et ensuite c'est le grand silence, autour des mots sacrés qui sont, depuis hier, pour Augustin, la quotidienne raison de vivre. Ursule baissse la tête. Quand a-t-elle plus ardemment adoré? Jamais auparavant, elle n'a connu ce plein bonheur, où la chair même participe à l'action de grâces. La clochette sonne, marquant les phases du mystère. La pieuse femme ose alors penser à ce qu'elle croit et, sous ses mains pâles, ses joues ont rougi de foi vive et de brûlante confusion. Elle relève la tête au bout d'un long temps ; elle ne sait plus où en est le sacrifice ; personne ne chante, l'harmonium se tait, les servants de messe, dans leurs pèlerines de satin blanc, sont agenouillés sur les marches et ne bougent pas ; le diacre et le sous-diacre, toujours debout derrière Augustin, sont immobiles aussi, et aussi les noires moniales dans le chœur où descend un rayon de soleil... C'est comme un instant de repos et d'enchantement, où, dans chaque âme, la source de lumière s'étale en nappe tranquille. Ursule exhale un faible soupir. Mais voici que s'élève encore la voix d'Augustin ; il va chanter le *Pater*. Plus encore que tout à l'heure, sa voix révèle la plénitude intérieure, la pureté de l'âme, le confiant amour qui ouvre ses ailes et s'aventure vers

l'infini. Ursule commente en esprit chaque demande et c'est entre eux deux comme un hymne alterné. *Pater noster qui es in cœlis*, dans le ciel que vous avez ouvert pour nous ! *sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum* — que votre règne arrive sur tous les hommes comme sur mon neveu Augustin — *fiat voluntas tua* — votre volonté si bonne, si généreuse, si délicieuse qui a comblé l'espérance de votre servante ! *panem nostrum quotidianum da nobis hodie*, notre pain qui est de vous servir et de vous aimer tous les jours de notre vie — *et ne nos inducas in tentationem*. Gardez-le, mon Dieu, pur et agréable à vos yeux comme il l'est en cet instant ! *Sed libera nos a malo* (terminait à voix haute le chœur des moniales). Délivrez-le non seulement de la tentation, mais de tout mal passé. Qu'il n'ait plus à expier la faute de sa mère, ni les vices de son père, qu'il n'en souffre pas ; qu'il ne s'en souvienne pas, mon Dieu, dans votre bienheureuse demeure !

Augustin aussi a commenté l'Oraison en la chantant et le flot de ses sentiments a bouillonné autour des paroles. Pourtant, il ne s'est pas aperçu qu'en prononçant la cinquième demande, il a eu comme une distraction ; du moins son attention s'est obscurcie et il n'a rien pensé en chantant : *dimitte nobis debita nostra,*

sicut et nos dimittimus... Ursule non plus n'a pas arrêté cette parole-là dans son cœur ; sa méditation a passé par-dessus. Elle ne s'en est pas aperçue ; elle n'a conscience d'aucune résistance à Dieu, d'aucun reste d'aigre levain.

La messe terminée, les servants apportent un siège au bas des marches de l'autel, et Augustin s'y assied. Alors s'agenouillent, un à un devant lui, les moines qui ont officié, puis l'abbé Desaulnoyes, suivi de l'autre prêtre ; puis les servants. Augustin les bénit l'un après l'autre. Il semble épuisé ; sa main a tremblé lorsqu'elle a fait le signe de la croix sur la tête inclinée de son maître. Un des servants se penche par-dessus la table de communion et appelle à mi-voix : la famille. Ursule se lève, toute seule, joint ses mains nues dans l'ouverture de sa cape ; elle s'avance d'un pas timide et hâtif vers le centre du chœur, où elle tombe sur ses genoux devant Augustin.

CHAPITRE VI

« DOMINUS CUSTODIAT INTROITUM TUUM »

Le lendemain, Ursule et Augustin se rendirent ensemble à la gare, au commencement de l'après-midi, et montèrent dans le même train. Augustin avait été nommé vicaire à Saint-Andelain, une petite paroisse du bord de la Loire, à quatre lieues environ en aval de La Charité. Il quittait Nevers pour gagner son poste. Sur les banquettes de bois d'un compartiment de troisième classe, la tante et le neveu s'assirent l'un en face de l'autre. Il se plongea dans son bréviaire ; elle prit son chapelet. Ses yeux grands ouverts, si purs dans son visage résigné, semblaient abolir la cloison d'en face, maculée de taches et d'inscriptions, et planer sur un horizon lointain. Avec sa bouche aux coins abaissés suivant le pli habituel, ses narines translucides et pincées, son air de mélancolie, elle était en train de penser qu'elle n'avait jamais été si heureuse. La grande chose était accomplie. « Son enfant », son petit Augustin, devenu si grave et si fort,

était près d'elle, revêtu de la plus haute dignité que puisse recevoir un homme ; il était prêtre ; il porterait des âmes dans son âme, toute une moisson, toute une belle vendange à élever à la messe, avec l'hostie et le calice. Il lui donnerait à elle-même la communion ; il se tiendrait devant elle, comme un ange, en vêtements précieux, portant le corps du Sauveur, et il dirait : *Custodiat animam tuam*... Et maintenant c'était bien fini, tout ce qui avait été affreux, honteux, tout ce qui avait tant fait souffrir le pauvre enfant ! avec l'ordination d'avant-hier, une vie nouvelle commençait, pour ne plus jamais changer. Ursule entrevoyait que jusqu'à sa mort, elle aurait pour appui ce grand neveu ; et que tout de même, si peu qu'elle comptât, elle était pourtant toute sa famille et toute son amitié en ce monde, comme il était toute la sienne. Elle le considérait d'un regard timide et attentif. Elle l'admirait. Il avait les pommettes saillantes, les joues maigres, une expression stricte et réfléchie ; ses grandes paupières abaissées sur ses yeux répandaient sur tout son visage un air de calme. Elle n'avait pas encore aussi nettement aperçu le caractère viril qu'avait pris sa physionomie. Lui, ayant dit ses petites Heures, venait de fermer son livre : il ne bougeait pas ; il se recueillait dans la possession de la

paix, et il lui semblait qu'il eût dans sa poitrine tout un ciel de lumière, où son âme planait immobile, comme un grand oiseau.

On arrivait à La Charité.

— Adieu, mon Augustin, dit Ursule, j'irai te voir dimanche. Et elle descendit.

Vingt minutes plus tard, Augustin, à son tour, descendait à la station de Pouilly-sur-Loire. Il s'entendit avec un commissionnaire au sujet de son bagage : le boulanger le lui monterait la première fois qu'il irait porter le pain là-haut. Saint-Andelain, à trois kilomètres de Pouilly, sur le sommet d'une colline, dominait tout le pays. Du chemin de fer, Augustin avait bien vu la flèche de l'église. Il se mit en route, à pied, ne portant que son bréviaire. La gare se trouvait à une extrémité du bourg qu'il fallait traverser tout entier pour prendre le chemin de Saint-Andelain. A peine engagé dans la grand'rue, le jeune prêtre se sentit regardé curieusement, et tout à coup, il eut un regret puéril que sa tante ne fût plus avec lui. L'après-midi était douce et parfumée. Les femmes, en robes claires, s'étaient assises par petits groupes devant les portes des maisons, et tiraient l'aiguille et bavardaient, et dévisageaient les passants. Des petites filles se taisaient et se poussaient du coude, au passage du nouveau prêtre.

D'une fenêtre, les yeux clairs, les yeux acides sous les sourcils noueux d'une matrone de cinquante ans le scrutaient avec rudesse. « Et voilà donc encore un petit saint, disait le regard, pour vivre de messes et de patenôtres. »

Le froid de la timidité se coulait dans les moelles d'Augustin. Lui, qui depuis dix ans n'avait guère vu que ses maîtres et ses condisciples, comme il se sentait étranger parmi les séculiers ! Il s'était représenté le monde sous quelques termes abstraits et déjà la complexe et réelle figure de ce gros bourg, vaquant tranquillement à ses quotidiennes besognes, le déconcertait. Au séminaire, on disait souvent « les âmes ». Elles étaient donc là, tout autour de lui, les âmes, dans cette rue de Pouilly : c'étaient cette grande femme aux yeux décapés, aux mains pleines de crevasses ; ces petites filles moqueuses, avec leurs bouches roses et leurs cheveux nattés ; ces gamins qui jouaient aux billes devant l'école ; ces deux boulangers blancs et demi-nus qui enfournaient la pâte ; ce cordonnier dont on voyait, derrière une petite fenêtre à barreaux, la tête chauve et penchée ; ce marchand de vin et cette servante qui se querellaient, tout rouges, dans le cabaret, d'où sortait une odeur d'alcool et de café... Les âmes... les grouillants poissons du Seigneur

parmi lesquels il fallait jeter le filet ! Un autre mot servait encore au séminaire à résumer certains aspects du vaste monde inconnu : on disait souvent : le démon. Vers le bout de la rue, Augustin vit une jeune fille, assise à un balcon tout enguirlandé de glycines. L'ayant regardé, elle baissa les yeux et parut sourire en dedans. Son fade et perfide visage exprimait la langueur satisfaite, l'ironie sûre, toute une âme placide, sensuelle et close. Ce demi-sourire ressemblait beaucoup à l'image que le jeune prêtre se faisait de certain démon féminin ; mais il ne s'était pas attendu à ce que ce démon, en un clin d'œil, le toisât de cette façon. Il continua son chemin, se hâtant. L'ample bonheur de la solitude se déchiquetait en lui, sous les regards étrangers, et faisait place à une sensation perçante d'ignorance et de ridicule.

Un instant après, il eut honte de ce désarroi. Voilà bien ce qu'on lui avait prédit de la vie dans le monde ! Au séminaire, tout était réglé, ordonné selon la foi, en vue du service de Dieu ; pas un détail de la vie qui ne portât la marque d'une dépendance surnaturelle. Dans le monde, Dieu était oublié ; on se passait de lui, sauf le dimanche à la grand'messe ; chacun, va comme je te pousse, allait à ses affaires, sans regarder au delà, et c'était souvent difficile pour le prêtre

de maintenir fixe en lui l'invisible étalon de la foi que tout lui suggérait d'oublier. Augustin, s'engageant dans l'ombre des platanes qui, au delà de Pouilly, bordent la route montante pria ainsi : « O mon Dieu, faut-il que ce soit fini d'être avec vous toujours, sans aucun interstice entre votre parole et mon âme ! Voilà le monde ouvert devant votre prêtre, ô mon Dieu, et je vais être tenté. Assez longtemps vous m'avez tenu à l'abri, éclairé de votre science, nourri de votre grâce. A moi maintenant de vous servir. Et je ne vous donnerai plus, mon Dieu, qu'un cœur vacillant, un cœur maintes fois oublieux, maintes fois troublé ; car je sais que je suis resté faible... » Comme il priait et songeait ainsi, il fut saisi d'un vif sentiment de la miséricorde de Dieu. Toute la félicité de sa première messe lui revint d'un seul flot. « O mon Dieu ! » s'écriait-il intérieurement, soulevé par la vague de l'enthousiasme. Il se hâtait, entre les blés bleutés, parsemés de coquelicots, et la vigne en fleur qui répandait son frais parfum. Le ciel était pâle et à demi couvert d'une fine toison de nuages. A mesure qu'il montait, le jeune prêtre voyait autour de lui s'élargir, s'abaisser l'horizon et se révéler, du côté du couchant, de nouvelles zones de forêts, presque effacées sous des voiles de moite lumière.

C'étaient les forêts du Berry. Il voyait la Loire venir du sud, en bleus méandres, lente et radieuse comme est lente une mélodie que le chantre achève à regret. Les îles, avec leurs bouquets de saules, semblaient trembler dans l'embrassement de l'eau. L'amplitude du paysage satisfaisait Augustin. Il sentait son âme pareille à cette terre vêtue de clarté, heureuse, forte et innocente comme ces prairies en fleur, comme ces tilleuls des jardins qui agitaient, par myriades, leurs bouquets de miel. Pas un recoin d'ombre en lui, pas un regret, pas un souvenir impur, rien qui pût résister à l'irruption de l'allégresse divine ; pas une fibre que le péché eût raidie, altérée de telle sorte que sous l'archet de Dieu, elle rendît un son moins sûr. Comme il arrivait en haut de la pente que couronne un bois de chênes, il s'arrêta un instant pour respirer. Il entendit dans le bois le roucoulement des tourterelles. Il ouvrit son bréviaire à l'office du jour de sa première messe. Quel bonheur il avait d'aborder le service de Dieu à ce moment de l'année, où tous les mystères, l'un après l'autre, étant éclos, la gloire de Dieu atteint dans l'âme son solstice ! La Pentecôte, huit jours auparavant ! Commémoration du jour où commença cette moisson qui doit durer jusqu'à la fin du monde et où son tour était

venu d'entrer ! Glorieux avènement de l'été spirituel, de la saison indéfectible du Paraclet ! Puis, hier, célébration de la Trinité ; l'Église levant enfin ses yeux vers le mystère de l'absolu, de l'immuable, de la vie avant toute vie, de l'éternité pleine, dont chaque être, au moment suprême de sa vie, dans l'épanouissement toujours imprévu, toujours beau comme un miracle de son été, donne un fuyant reflet...

L'horizon était immense ; des parfums de chèvrefeuille et de troëne volaient dans le vent. Saturé de lumière, il reprit sa marche, vif et robuste, le sang battant à ses tempes. Il goûta cette allègre pensée qu'il n'avait vraiment en ce monde nulle possession, nulle attache et que tout son trésor était en haut. Ni champ, ni argent, ni maison, ni femme, ni regret, ni espérance en ce monde ! Les mains vraiment libres et les pieds assurés, pour travailler à la moisson de Dieu, l'âme entièrement ouverte, sans jalousie ou avarice aucune, comme un sac d'où le blé ruisselle... *Tu es pars mea!* se dit-il encore.

Il arrivait au village. Une vieille tour en poivrière en marquait le commencement. Puis, à droite et à gauche de la route, s'élevaient quelques maisons : une école, une mairie, un cabaret. On voyait tout de suite que la paroisse devait être dispersée, composée surtout de

fermes ou de hameaux semés sur les pentes. L'église en effet était plus grande que ne le comportait à première vue ce médiocre village. Augustin y entra pour une courte prière. Puis il devina le presbytère au linteau de sa porte, sur lequel était gravée une croix. Du mur, débordait la feuillée ronde et embaumée d'un grand tilleul. Il sonna.

Au bout d'un long moment, une femme âgée, informe vint lui ouvrir. Elle tenait sur la hanche une écuelle ronde, pleine de grain, dont elle avait commencé la distribution à des poules qui picoraient pans le jardin.

« Ah ! c'est donc vous le monsieur l'abbé? » dit-elle.

Elle était fort décrépite, Augustin remarqua ses dents d'en bas qui avançaient et qui n'étaient pas tranchantes, mais arrondies comme des baguettes, avec une tache brune au sommet. « M. le curé vous attend, » ajouta-t-elle. Les yeux sans cils étaient pleins de malveillance. Augustin la suivit à travers le jardin.

La maison était vieille et de pierre ocrée, avec un toit de tuiles d'un rose grisâtre et des taches de lichen doré. Trois marches de pierre, tout usées, précédaient la porte de bois gris, luisante, cintrée, ornée de rinceaux. Un gros chat rôdait derrière, sur le palier aux dalles disjointes,

où l'on respirait une odeur de cave et de pommes douces. La servante monta la première dans l'escalier tournant. Elle s'arrêta au premier étage, devant une porte qu'elle ouvrit sans frapper. « C'est le monsieur l'abbé, » dit-elle d'un ton de mauvaise humeur, et elle s'en alla en secouant sa vieille tête dans son fichu de cotonnade.

Au fond de la pièce qui était assez grande, près d'une fenêtre à petits carreaux, l'abbé Paccard était assis dans un fauteuil de velours vert, devant une table de bois noir, chargée de livres et de papiers. Il faisait effort pour se lever, et retirer ses pieds d'une profonde chancelière ; ses mouvements semblaient difficiles. Il avait tourné la tête vers l'arrivant qu'il regardait sans mot dire, avec une bizarre fixité et comme une expression de stupeur.

— Monsieur le curé, je vous présente mes respects, dit Morlat.

Puis il s'arrêta, décontenancé, son chapeau entre les mains. Enfin le curé avait réussi à se lever, il avait saisi une grosse canne, posée contre son fauteuil, et ainsi dressé, il dit :

— Approchez, monsieur l'abbé.

La voix était lente et rauque. Le jeune prêtre s'avança vers le curé qui, lâchant sa canne, lui saisit les deux mains et les pressa chaudement à plusieurs reprises. Touché, l'abbé comprit

qu'il se trouvait devant un malade. Il voyait de près maintenant la grosse face violacée ; les yeux d'un gris vert, saillants et hagards, les lèvres épaisses qui semblaient convulsives.

— Êtes-vous incommodé, monsieur le curé? demanda-t-il. Est-ce que je vous dérange? Dois-je appeler votre servante?

Le curé secoua la tête et désigna au jeune prêtre un fauteuil à côté de son bureau. Lui-même se rassit. Puis il regarda Augustin et dit deux fois :

— Mon cher enfant ! mon cher enfant ! et des larmes lui montèrent aux yeux. Vous voilà chez un infirme ! continua-t-il. On ne vous a rien dit, non?

— Nos nominations n'ont été proclamées qu'avant-hier soir, monsieur le curé. M. le supérieur n'a pas eu le temps, depuis, de parler en particulier à chacun de nous.

— Tant pis, mon fils, tant pis ! Vous aurez donc la mauvaise surprise. L'hiver a été dur, et je suis vieux. J'ai pris une attaque. C'était le jour de Noël, en rentrant de la messe de minuit. Au petit matin, le pharmacien de Pouilly est arrivé pour me mettre les sangsues. Elles m'ont laissé comme je suis, à moitié en bois. Enfin, le bon Dieu l'a voulu ainsi. J'en aurai encore une, mon fils, encore une et pas davantage. Je

l'attends tous les jours. Quand on est un vieux serviteur comme moi on ne doit pas regretter de s'en aller prendre sa retraite. Mais tout de même, à force d'y penser et d'attendre, on finit quelquefois par avoir peur. Ah ! mon fils, que cela va m'aider de vous avoir avec moi ! Vous me donnerez le bon exemple ! Quand on est vieux, tout est plus difficile !

— C'est vous, monsieur le curé qui déjà me le donnez.

— Ah ! faut pas dire ça ! Alors on ne vous a pas parlé de moi là-bas? Eh bien ! à moi on m'a parlé de vous. Sans doute parce qu'il y avait un peu plus de bien à en dire ! J'ai là une lettre de votre supérieur. On vous aimait beaucoup au séminaire.

Il remua quelques papiers de ses doigts aussi gourds qu'en hiver. Il cherchait la lettre, puis ne la trouvant pas, il y renonça. Il se tut un moment et son regard s'arrêta sur la fenêtre, pleine de ciel et de fleurs, de larges fleurs de sureau, crémeuses, qui tremblaient au choc des abeilles. Il reprit : « Le commencement est dur, mon fils, quelquefois, quand on sort du séminaire, pour commencer le vicariat d'une paroisse de campagne. La compagnie vous manquera ; la supériorité de vos maîtres, la présence et la conversation de gens savants dont l'esprit voit loin.

Il ne vient pas d'étrangers par ici. Tel que vous voilà, dites-vous que vous ne fréquenterez peut-être plus jamais quelqu'un qui soit plus intelligent ou plus instruit que vous. Peu à peu, on s'habitue, vous verrez. Le mieux est d'avoir beaucoup de travail et vous n'en manquerez pas, puisque je vais être obligé de vous abandonner presque tout le service de la paroisse. Les catéchismes d'abord. Je les ai continués jusqu'ici, mais je ne suis plus assez vif pour tenir les enfants ; ils font ce qu'ils veulent maintenant avec moi ; c'est des sacs à malices. Tant pis ! Ces petits-là m'ont connu trop vieux : je leur fais effet du mannequin ridicule qu'on voudrait voir planté au milieu du potager. Je ne suis plus guère capable que de deux choses : dire la messe et confesser. Quand on a un peu de patience avec moi, la parole ne me fait pas défaut. Je tiens à mes vieilles âmes. Pour le prône du dimanche, mon cher fils, je m'en remettrai à vous ; mais je peux encore chanter la grand'messe, et tant que je le pourrai, je le ferai. Ce jour-là, mes âmes sont toutes autour de moi, juste comme je voudrais les avoir au Paradis. C'est encore bien bon, mon fils ; ça me fait sentir comme j'ai aimé mon état.

— Êtes-vous content de la paroisse, monsieur le curé.

— Hélas ! mon fils, hélas ! vous verrez des choses bien affligeantes. Les bonnes mœurs s'en vont depuis que les paysans mettent toute la terre en vigne. Ils gagnent trop d'argent avec le vin. Et c'est un gain irrégulier, qui leur fait des années de caprices et des années de soucis ; comme s'ils jouaient tous à la loterie, quasiment. Ils en oublient le bon Dieu. A Pouilly, il y a une ou deux mauvaises filles qui ont fait du mal jusque par ici. Ces deux jeunesses et les hottes pleines de grappes à la vendange, quand je rencontre ça sur les routes je me dis : voilà la damnation de mes enfants qui passe.

Augustin revit tout à coup le visage blanc qui souriait avec langueur et dédain par-dessus les glycines, à la dernière fenêtre du bourg. Il éprouva un mouvement de répulsion, et quand il entendit de nouveau le curé, il s'aperçut qu'il avait eu une distraction.

— On ne vit plus chez soi, continuait celui-ci, les femmes ont à peine un foyer, pas de cuisine, pas de raccommodages. On aime mieux gagner de l'argent et remplacer les hardes que de les faire durer. Quant au manger, la soupe au vin le matin, à dîner du pain, du laitage, un bout de saucisson, et voilà tout. C'est vite préparé, vite avalé, et puis chacun s en retourne à la vigne, tailler, accoler, sulfater, ah ! vous verrez

comme ils la dorlotent leur petite vigne ! Jamais assez soignée, assez attifée... Enfin, vous jugerez par vous-même, mon cher fils, et vous travaillerez à combattre ce qui n'est pas bon. Maintenant, il faut vous installer. Ma vieille servante Anaïs va vous mener à votre chambre. Vous ne serez guère servi. Elle est si vieille qu'elle ne vaut pas beaucoup mieux que moi. Que voulez-vous? Il y a trente ans bientôt qu'elle tient mon ménage ! Il faudra bien que ça dure jusqu'à la fin d'un des deux !

Le curé secoua une petite sonnette posée sur son bureau, et en attendant l'arrivée de la servante, Morlat regarda la pièce dans laquelle il se trouvait. C'était une assez grande pièce d'angle, éclairée par deux fenêtres inégales, la plus petite, au-dessus de la table à travail, donnant sur le jardin ; l'autre, sur le vaste paysage qui s'étendait à l'ouest, au pied de la colline : la vallée de la Loire et au delà, de plus en plus pâles, les forêts du Berry. Aux murs, tendus d'un papier rouille, à fleurs et très défraîchi, deux lithographies représentant l'une la Résurrection du Christ, l'autre son Ascension ; un portrait en couleur de S. S. Léon XIII ; un crucifix en bois noir, sous lequel était passée une branche de buis. Dans un coin de la chambre, un harmonium et au-

dessus, deux planches supportant quelques livres.

Anaïs apparut et comme l'abbé se préparait à la suivre, le curé lui prit la main dans ses deux mains, et levant vers lui son visage douloureux et lourd de sang, il balbutia :

— Je suis bien content, bien content.

Un petit lit de fer, une table à toilette, une table de bois blanc, un placard dans le mur et deux chaises de bois, voilà le mobilier dont la vieille Anaïs fit rapidement les honneurs à M. l'abbé. Elle se retira et le jeune homme s'assit sur le lit. Il éprouva cette sorte d'angoisse qui vous étreint la première fois qu'on pénètre dans un lieu où l'on devra vivre. Les murs prennent possession de vous. Ils sont indifférents et réels comme le destin. « Ici, tu souffriras », semblent-ils dire avec une froide certitude. « Ici », prononça Augustin, et il se prosterna sur le sol qu'il baisa. La conversation du curé le laissait triste. C'était comme s'il avait compris, pour la première fois, la solitude ecclésiastique. Dans sa ferveur, il avait toujours pensé à son ordination, comme les jeunes filles passionnées pensent à l'amour, en y voyant une fin, pareille à la chute d'une étoile filante, une consommation au delà de laquelle il n'y a plus rien. La surprise n'est-elle pas toujours amère, toujours effrayante,

pour ces âmes immodérées, de se découvrir tout à coup non pas à la fin, mais au commencement d'une longue vie pleine d'exigences minutieuses, une vie concrète, détaillée, ironique, sans rien de commun avec le noir repos dans l'absolu dont elles avaient rêvé? Ainsi Augustin, descendant d'un sommet de bonheur, frémissait une seconde fois à l'aspect de sa nouvelle vie. Ces petits enfants indociles, ces vignerons rapaces, comment arriverait-il à les toucher? Et que serait le tête-à-tête avec ce curé qui semblait si bon, mais tout à fait infirme? Cela donnait froid de se figurer ces yeux saillants dans cette face violette, pendant les veillées que l'immobile vieillard devait passer à méditer la prochaine venue de la mort... Une frayeur se glissait dans le cœur d'Augustin. Comme il regretterait l'abbé Desaulnoyes ! L'ardeur divine qu'il avait éprouvée en montant à Saint-Andelain s'en était allée comme un rayon de soleil. Les âmes religieuses souffrent perpétuellement de ces absences, ces ennuis. La présence dont elles vivent les fuit souvent, et ne laisse pas derrière elle un souvenir sensible. La mémoire de l'ouïe, de la vue dans ses efforts les plus subtils n'en peut rien évoquer. Il ne reste à l'âme que le vide. De là, chez tant de prêtres, cette expression d'aride ennui. Ils ont abandonné les

joies de la terre et ne possèdent pas celles du ciel. Secs et glacés, ils distribuent les sacrements qui seront pour d'autres la flamme de l'aurore ou la rosée de la nuit. Augustin, un instant, pressentit cette destinée. Il éprouvait au dedans de lui un grand évanouissement de tout, quelque chose de comparable à cette lividité d'un pluvieux crépuscule qui voile, dissout et absorbe la face de la terre. Il alla vers la fenêtre et s'étant assis, il ouvrit son bréviaire, pour réciter Vêpres et Complies. Puis trouvant sur sa table un cahier de papier quadrillé, une plume et de l'encre, il écrivit une courte lettre à l'abbé Desaulnoyes.

Il dîna avec le curé. Anaïs servait à table. Elle apporta une omelette et un plat de fèves. Le chat tournait autour des chaises « Mon fils, dit le curé, vous nous cueillerez des cerises. Il n'en manque pas dans le jardin, mais ni Anaïs ni moi ne pouvons grimper à l'échelle. » Après dîner, il engagea son nouveau vicaire à faire le tour du jardin qui s'étendait derrière la maison et qu'il n'avait pas encore vu. C'était une petite jungle d'herbes folles, dans laquelle on reconnaissait à peine l'ancienne disposition des allées rectilignes. La carotte sauvage avait tout envahi, haute, impétueuse, échevelée, avec ses impalpables fleurs. Cependant des groseil-

liers, alternant avec des lis, dessinaient encore les carrés des plates-bandes et de jolis poiriers arrondis, qui se ressouvenaient d'avoir été taillés, formaient une couronne, autour d'un bassin endormi sous les lentilles d'eau. Le jardin s'étendait en avant jusqu'à un bois de chênes, semblable à celui qu'Augustin avait remarqué en abordant le plateau. Il était clos par un mur bas et moussu, çà et là vêtu de chèvrefeuille et par-dessus lequel se découvrait, à droite et à gauche, l'immensité de l'horizon. A l'orient, la pleine lune montait, toute rose.

Quand Augustin revint de son exploration, le curé lui dit :

— Vous avez vu? ça fait pitié, n'est-ce pas? Et dire que je l'ai cultivé vingt ans ! Mais voilà, quand on est vieux, faut s'humilier, mon fils, faut subir ce qui ne plaît pas !

— En tout cas, monsieur le curé, vous serez encore jardinier, dit le vicaire, je vous servirai de bras, voilà tout. Mais j'ai tout à apprendre et ne ferais rien de bon sans vous !

Ils se séparèrent à la nuit tombante. Augustin, dans sa chambre, alluma sa bougie, mais l'air était si calme qu'il ne ferma pas sa fenêtre. En s'y penchant, il distingua des lis, au pied du mur. Il se rappela aussitôt ceux qui, des deux côtés de l'autel, avaient fleuri pour sa première

messe. Sa paix lui était revenue, et la divine possession intérieure. Il s'assit et se mit à dire Matines. Après Matines, Laudes. Sa prière se prolongea longtemps. Il n'aurait pu dormir. Les bêtes, dans la campagne vivaient et criaient sous la lune épanouie. Il entendait, à de grandes distances, hurler les chiens ; des grenouilles coassaient, sans doute dans le bassin aux lentilles d'eau ; le cri clair et triste du hibou qui chasse, s'approchait et s'éloignait tour à tour, sondant la nuit. Dans la chambre aux murs blancs, de grosses phalènes se cognaient au plafond, des moustiques bourdonnaient leurs notes aiguës de frénésie autour de la flamme. Augustin récitait psaume sur psaume, les fondant au psaume des créatures.

« *Tu aperis manum tuam et impletur omne animal benedictione.* »

La lune, procédant d'orient en occident, au-dessus des sombres feuillages et de cette trame de cris qui vibrait sur toute la campagne, semblait célébrer une extatique liturgie. Augustin goûtait le bonheur d'un accord absolu avec le monde. Il sentait que le déroulement de son office s'inscrivait dans l'univers, comme la trajectoire de cette lune de juin. Il ne contemplait pas seulement l'harmonie de la création, il y ajoutait quelque chose, sa voix s'y insérait,

son encens fumait avec l'odeur des lis et des tilleuls ; son chant exhalait l'âme obscure de désir et de louange qui tenait cette nuit les bêtes éveillées. Il pensait au premier chapitre de la Genèse, tel qu'il est lu solennellement à l'église, dans l'office du Samedi saint : *Et fecit Deus bestias terræ, secundum species suas.* Et il songea que, selon la mode et la puissance de son espèce, il glorifiait par sa prière le Père universel. Selon l'intelligence de son espèce, il recevait et méditait la parole de Dieu ; selon le cœur, il aimait ; selon le corps, il servait. O pur bonheur dont l'humaine capacité déborde ! pareil à une eau limpide, à de l'argent qui ruisselle et resplendit ! Nuit d'harmonie, avant l'aube et la messe où le Seigneur se donne à son serviteur ! Nuit qui mène de l'odorante plénitude de la terre au festin de Dieu !...

Vers une heure, Augustin s'étendit et s'endormit. A quatre heures, il se leva. Le soleil rouge montait, éclaboussant de vermeil le mur de sa chambre. Il regarda autour de lui : ce gîte où il avait longuement prié ne lui semblait plus étranger. Il se dressa sur son lit, le cœur agité d'un long frémissement de bonheur. L'*Introït* du jour de Pâques lui jaillit aux lèvres : *Surrexi et adhuc tecum sum!* Dans la lumière de cette parole, l'avenir lui paraissait aussi joyeux que

l'espace étendu devant lui. Il s'était mis à la fenêtre. Le soleil traversait d'un rayon horizontal la vapeur qui flottait sur la plaine ; et cette vapeur se roulait comme une vague et fuyait, découvrant les prairies de fleurs, brillantes et mouillées, les feuilles neuves et transparentes de la vigne. Un ruban de brouillard bleu dessinait dans le fond de la vallée le cours de la Loire. Les coqs faisaient entendre, de ferme en ferme, leurs voix de cuivre. Et là-bas, au plus loin que pût atteindre le regard du côté de l'orient, Augustin remarqua une ligne de collines d'un gris diaphane, uni et qui eût été presque invisible avec un contour moins incisif. Ces collines le firent penser à une file de nonnes en coule grise, agenouillées dans la gloire du matin, pour l'office de Prime. Il ouvrit son bréviaire et jusqu'à ce que vînt l'heure de dire sa messe, il se plongea dans l'office de ce jour nouveau.

CHAPITRE VII

VISION DE LA MORT

L'abbé Morlat avait fait ses débuts à Saint-Andelain et sentait déjà qu'il n'avait pas réussi. On le trouvait froid et timide, raide et distrait. Le dimanche, il faisait de sa voix sèche un sermon difficile et ennuyeux. Quelquefois, brisant le débit monotone, il avait un élan de ferveur qui le faisait rougir et lui arrachait quelques paroles plus chaudes ; mais nul ne répondait dans son cœur à cette sorte d'appel qui faisait écarquiller les yeux et semblait le fait d'un tempérament mal équilibré. On n'aimait pas son regard qui était sans sourire et sans ombre, avec cette nuance d'étonnement qui dénote une âme profondément étrangère à ce qui l'entoure et d'une pureté, d'une honnêteté que le commun des hommes ne supporte pas facilement. Au confessionnal, il parlait peu ; il semblait perplexe, plein d'objections refoulées ; le spectacle des fautes le laissait grave, froid, désolé ; il avait l'air de ne donner l'absolution

qu'à regret. « Ben vrai ! J'aimons mieux not' curé ! » se disaient les bonnes femmes en sortant. « C'est-y assez revêche, cette jeunesse-là ! » Au catéchisme, où il apportait le plus vif de son zèle, il avait de l'autorité sur les enfants ; mais quoiqu'il les aimât presque anxieusement, il ne s'en faisait pas aimer. Bref, tout en lui révélait cette gêne, au milieu des hommes, d'un être qui a souffert trop jeune la solitude et la honte. Le vieux curé croyait bien deviner chez son nouveau compagnon l'effet d'une peine ancienne qui a laissé au plus secret, au plus vivant de la nature un stigmate. Morlat observait, vis-à-vis de lui, l'attitude d'un homme que le respect enchaîne ; et quoiqu'il lui fît chaque semaine sa confession, il ne lui avait donné sur sa vie intérieure et sur son passé que les indications les plus brèves.

Il lui avait cependant présenté sa tante Ursule, qui maintenant venait chaque dimanche déjeuner au presbytère. Elle arrivait pour la grand'messe, apportant un panier de fruits ou de légumes ou quelque savoureuse galette de sa façon. Elle aidait Anaïs à préparer le repas, qui était ce jour-là moins rudimentaire que d'habitude, puis elle s'asseyait à table avec le curé et son neveu. Elle eût préféré les servir, mais le vieux curé ne l'avait pas permis ; elle man-

geait peu, parlait peu et tenait presque constamment ses yeux baissés, tout intimidée de l'honneur de manger avec des prêtres. Le curé la regardait de ses yeux saillants et vitreux derrière lesquels on ne devinait pas quelles pensées s'accumulaient ; des yeux dont les mouvements semblaient aussi difficiles que ceux de ces membres appesantis et de cette langue trébuchante. Quand ils s'étaient emparés d'un objet, ils ne le lâchaient pas aisément ; ils le considéraient et le scrutaient avec une sorte d'attention qui évoquait des analogies animales : c'était comme le regard indéchiffrable de quelque gros insecte, lourd et prudent.

Après le déjeuner, l'abbé Paccard s'installait dans son fauteuil de velours vert où il s'endormait. La tante et le neveu descendaient au jardin et marchaient côte à côte dans les allées qu'Augustin avait commencé de défricher. Chose étrange, Augustin qui souffrait de la tiédeur de la paroisse, et de l'absence de tout écho à sa propre vie religieuse, ne trouvait aucun réconfort dans la compagnie et les propos surnaturels de la fervente vieille fille. Auprès d'elle, il éprouvait un ennui auquel la crainte d'être ingrat ajoutait une gêne. Facilement, il montrait de l'impatience. Ursule lui racontait des histoires de miracles qui l'agaçaient. Il craignait

le moment où elle-même aurait des visions. Sans s'expliquer pourquoi, il sentait qu'il n'y aurait pas cru et que la confidence l'en aurait mis au supplice. Cependant le dévouement et l'amour de la pieuse fille étaient manifestes. Augustin pouvait les sentir dans chaque inflexion de sa voix. Il s'en voulait de ne puiser aucune joie au trésor de ce cœur fidèle et qui lui était voué tout entier.

Au lendemain d'une de ces visites, un lundi d'octobre, il remontait assez tristement la colline de Saint-Andelain. Le soir tombait. Il avait fermé son bréviaire à l'entrée d'un bois déjà trop sombre pour qu'il pût y continuer de lire et il poursuivait sa route en songeant. Il venait d'aller voir un malade, dans un hameau de la paroisse qui avait nom : les Chétives-Maisons. Il avait été reçu poliment, sans embarras, sans respect non plus. On lui avait offert à boire. Le malade n'avait pas demandé à le voir seul ; la famille n'avait pas pensé à se retirer. Il avait dit quelques mots des secours que l'Église réserve aux malades ; ces quelques mots étaient tombés dans le silence et avaient fait de lui, en un instant, l'étranger dont la présence est à charge. Le malade était un garçon de dix-huit ans qui languissait depuis qu'il était entré en adolescence. « Ayez donc des enfants !

avait dit la mère en raccompagnant le jeune prêtre. Voilà ma fille qui est mariée depuis quatre ans et qui n'en ont encore point fait. C'est une fine mouche. Elle n'aura pas tout le souci que j'ai eu. Elle est tranquille avec son mari ; c'est un bon garçon, il travaille ; ils mettent déjà un peu de côté ! Mais voyez plutôt, monsieur l'abbé, moi qui en ons eu cinq ! Deux sont morts en faisant leurs dents : ceux-là déjà, peine et argent perdus ! Ensuite, j'ai eu ma fille que j'ai dotée et qui ne m'aiderait pas d'un liard pour soigner son frère ; mon cadet au régiment, et puis ce petit-là qui se traîne et nous mange gros en docteurs et médicaments, vous pouvez y croire ! Qu'est-ce vous en dites, monsieur l'abbé? C'est-y une vie de peiner comme ça pour rien, jusqu'au jour qu'on vous portera en terre? C'est-y une vie pour mon vieux de pousser toujours la même charrue, quand on a des rhumatismes et qu'en fin de compte on n'a personne avec soi pour partager la besogne?

— Il y a le bon Dieu, pour récompenser ceux qui auront fait leur devoir tout de même ; n'oublions pas ça ! avait répondu le jeune prêtre, mais froidement ; et la gaucherie, la platitude de ce propos lui pesait sur le cœur. Dans combien de maisons de la paroisse n'enten-

drait-il pas le même ignoble et raisonnable discours? Et que répondre qui ne fût vain et qui ne jetât la dérision de l'impuissance sur le nom de Dieu? Il lui répugnait d'entendre les propos d'une femme qui vieillit dans l'avarice et l'amertume. Mais comment faire pousser l'amour dans des cœurs où la nature ni la grâce ne l'ont planté? Que servent l'eau et l'engrais, où manque la semence? Et, tout de même, il est juste de compter sa peine, juste d'attendre, dès ce monde, une récompense des lourds travaux de père et de mère! Qu'y trouvait-il à redire? Il lui répugnait de recevoir l'âcre exhalaison d'un cœur sans amour; mais lui-même, avec un peu de charité fraternelle, n'aurait-il pas senti et parlé autrement? N'aurait-il pas trouvé quelque réponse qui touchât cette mère découragée? Le monde péchait par manque d'amour; mais lui, à chaque expérience nouvelle, vérifiait dans son cœur la même indigence. Il aimait Dieu? Oui. En était-il si sûr?

Cette interrogation oscilla un moment dans le silence effrayé de son esprit.

« Mais si je n'ai pas l'amour de Dieu, pensa-t-il, que fais-je ici, vêtu de cette soutane, voué pour toute ma vie à la prière, à la solitude, à l'obéissance, et à des efforts peut-être inutiles que

je n'aurai jamais le droit d'abandonner? Pourquoi suis-je prêtre? »

Cependant une voix, comme celle d'un esprit malin, répondait du dedans :

« Pourquoi tu es prêtre? Parce que tu as été bouleversé dans ton enfance, au point de perdre le goût de la terre, et que tu t'es cherché une vie dans le ciel ; parce que tu as subi l'influence de ta tante qui t'a vénéré comme un saint, du jour où tu as commencé à lui parler de vocation ; parce qu'ayant commencé tes études, tu étais assez intelligent pour y prendre goût ; parce que les ayant menées jusqu'aux examens que passent les fils de bourgeois, tu ne pouvais plus penser à prendre un métier manuel et que tu n'étais cependant pas mûr pour une carrière libérale... »

Augustin leva la tête comme un homme qui jette un cri et appelle au secours. Le ciel sans couleur, à travers les feuilles brunes, semblait infiniment doux, indifférent, lointain... Il reprit sa marche sans oser penser davantage. Autour de lui, le bois humide ramassait son ombre et sa senteur ; de temps en temps, un bruit d'ailes, brusque et secret, remuait le silence...

Lorsqu'il arriva au presbytère, la servante, qui accrochait un lumignon dans l'escalier, lui dit :

— Il y a une dépêche pour vous, monsieur l'abbé. Je l'ai mise dans vôt' chambre.

De sa vie, Augustin n'avait reçu une dépêche. Il pensa qu'il était arrivé un accident à Ursule. Il se hâta vers sa chambre, avec un peu d'émotion, alluma sa bougie et déplia le papier bleu qui l'attendait sur sa table. Le télégramme était signé : Albin, aumônier ; il annonçait à l'abbé Morlat que son père, mourant à la Pitié de Bourges, demandait à le revoir.

Depuis la scène du séminaire, Pierre Morlat n'avait plus donné de ses nouvelles ni à sa sœur, ni à son fils. Les premières lettres de ceux-ci étaient restées sans réponse ; les dernières avaient fait retour aux expéditeurs, avec la mention « inconnu ». Augustin avait perdu toute trace de son père. Plus d'une fois, il s'était promis d'aller à Bourges et de faire une enquête pour savoir ce qu'était devenu le malheureux homme ; mais une sourde crainte de ce qu'il allait trouver lui avait fait remettre de mois en mois ses recherches. Par moments, il s'était dit qu'après tout il avait rempli, et au delà, son devoir filial et qu'il était convenable de ne pas se rappeler à un obligé qui vous fuit. Maintenant que le terme irrévocable était arrivé, il éprouvait une grande honte d'avoir pensé ainsi.

Quand il arriva le matin à l'hôpital, après

une longue nuit dans des trains omnibus et des salles d'attente, son père était mort. Il fut reçu par l'aumônier, cet abbé Albin qui lui avait télégraphié. Le visage de celui-ci exprimait une compassion digne et sévère qui humilia Augustin. Il apprit que son père avait été trouvé râlant, sous une haie, à la sortie de la ville et apporté à l'hôpital par un charretier qui l'avait chargé sur sa voiture. Une fois couché, le malade avait repris connaissance et demandé son fils, vicaire à Saint-Andelain. « Il savait donc où j'étais, se dit Augustin ; s'était-il informé au séminaire depuis mon départ? »

L'aumônier continuait :

— Dans l'après-midi, une femme était venue ; les chères sœurs n'avaient pas cru devoir l'écarter ; mais le moribond n'avait pas voulu la voir. Dois-je tout vous dire?

— Oui, tout.

— Le malheureux semblait l'avoir prise en horreur. Il ne cessait de balbutier en la repoussant (il était très agité) : « C'est pour toi que j'ai volé mon garçon. » Vous n'avez pas de frère?

— Non.

— Eh bien ! mon cher confrère, si votre malheureux père vous a fait tort en effet, vous trouverez une consolation à savoir quels regrets il en a eus. Devant l'attitude du ma-

lade, la chère sœur persuada cette femme de se retirer. Votre pauvre père a reçu les sacrements vers cinq heures du soir. Il est mort dans la nuit. Voulez-vous venir faire une prière près de lui?

En sortant du cabinet de l'aumônier, ils rencontrèrent dans le corridor le médecin en blouse blanche, suivi d'un interne. L'aumônier présenta Augustin :

— Ah ! parfaitement ! dit le médecin, et il fit signe à l'interne d'aller l'attendre dans la chambre suivante. Les deux prêtres et le médecin rentrèrent dans le cabinet de l'aumônier.

— Malheureusement vous arrivez trop tard, monsieur l'abbé, dit le docteur. Est-ce que vous étiez au courant de l'état de votre père?

— Je l'avais vu pour la dernière fois il y a trois ans et demi. Depuis, ni sa sœur ni moi nous n'avions pu obtenir de ses nouvelles.

— Il était alcoolique au dernier degré ; — sûrement depuis plus de trois ans ! — buveur d'absinthe, probablement? Nous ne l'avons eu que quelques heures, mais les symptômes ne laissent guère de doute. Une hyperesthésie invraisemblable ! Il a dû beaucoup souffrir les derniers temps. C'est triste ! Dire qu'il faut voir ça tous les jours ! Que voulez-vous qu'on fasse,

avec les gens qui nous gouvernent? Tout effort antialcoolique est mort-né !

Le médecin en parlant tortillait sa courte moustache grise. Il s'adressait au jeune prêtre sur un ton d'égalité qui signifiait : « Vous êtes un homme éclairé ; nous pouvons considérer ensemble ce triste événement d'un point de vue supérieur ». En même temps, ses petits yeux bleu clair scrutaient la physionomie d'Augustin ; soit qu'il s'étonnât de l'énigme sociale que lui représentait l'honorable apparence du prêtre dont le père venait de mourir en ivrogne et en vagabond ; soit qu'il cherchât sur cette figure honnête et tourmentée quelque trace d'une hérédité alcoolique.

— Votre père n'a pas toujours eu l'habitude de l'absinthe? demanda-t-il?

— Jusqu'à quarante-cinq ans au moins, mon père était resté parfaitement sobre.

— Ah ! et il n'avait pas d'idées noires, pas de désordres nerveux?

— Il a eu de grands chagrins, dit brièvement Augustin.

« Neurasthénique, fils de neurasthénique, pensa le médecin ; l'un s'est jeté dans l'alcool, l'autre dans la religion. C'est curieux ! »

Il serra la main moite du jeune prêtre, dans sa main froide et propre, rougie par les constants savonnages.

— Il a bien demandé après vous, dit-il. J'ai fait tout le possible pour le prolonger, mais il n'y a pas eu moyen... Il m'a filé entre les doigts... Cette nuit dans le fossé, avec le froid que nous venons d'avoir, lui avait donné le coup de grâce.

Le médecin étant sorti, l'aumônier reprit avec Augustin la direction de la chambre des morts. Ils suivirent de longs couloirs, sur lesquels s'ouvraient les salles de malades, avec leurs files de lits et leur odeur oppressante. Dans l'escalier, ils croisèrent un brancard porté par deux hommes, sur lequel gémissait un paquet humain enveloppé de couvertures. C'était un opéré qu'on rapportait à sa place. Les sœurs en cornette, sur le passage de l'abbé Albin, le saluaient avec un paisible sourire. Celui-ci s'arrêta enfin, au rez-de-chaussée, devant une porte en bois plein, — les autres étaient toutes vitrées ; il l'ouvrit et faisant signe à Augustin que c'était là, il s'effaça pour le laisser passer. Augustin franchit le seuil et s'arrêta.

Il était dans une grande pièce, avec de hautes fenêtres aux vitres dépolies, par où coulait une lumière égale et froide. Devant lui s'alignaient six couchettes blanches, dont deux étaient vides et quatre portaient des corps voilés. Il voyait la saillie des pieds sous les linceuls. Au bout de

l'alignement, agenouillée sur un prie-Dieu et sous un crucifix de bois noir fixé au mur, une sœur de charité récitait son rosaire. Au pied d'un des lits, se tenait un homme jeune encore, en blouse d'ouvrier ; au pied du lit voisin, une femme grande et forte, tête nue, vêtue d'une pèlerine beige qui avait dû être élégante, mais qui portait les traces sordides de plusieurs années de misère. L'aumônier se dirigea vivement vers cette femme et lui dit quelques mots à voix basse. Elle se retourna, dévisagea rapidement Augustin de son regard encore aigu, sous les paupières rougies par les larmes. Augustin croisa ce regard : il vit le visage gonflé, les joues tombantes, les épais cheveux noirs frisés et lustrés. Était-ce cette femme qu'hier son père avait repoussée? Elle sortit et l'aumônier fit signe à Augustin d'approcher.

Lentement, il reconnut son père, dans ce cadavre maigre et gris, dont la face, péniblement asymétrique, semblait immobilisée dans une grimace de stupeur. La moustache en désordre, rude et incolore, découvrait la bouche tordue qu'avait si cruellement agitée le tremblement des absinthiques. Matière glacée, forme inerte, indifférente, qui n'a retenu de la vie qu'une sournoise ignominie ! aspect affreux et

honteux ! Augustin n'avait jamais vu de la mort autre chose que le drap noir de l'église, jeté sur le cercueil, les cierges cravatés de crêpe, la fosse ouverte, où le baume des prières descend avec le corps. Il n'en connaissait pas le silence absorbant. Et il se tenait plein d'épouvante, devant cette face inaccessible et cynique de l'homme qui lui avait donné la vie. Ses yeux cherchèrent les mains ; elles étaient jointes sur le drap ; seules, elles gardaient quelque chose de la naïve noblesse paysanne, maigres, douloureuses, avec de grosses crevasses. Il les reconnaissait, les mains autrefois laborieuses, qui avaient lié la gerbe et enfoncé le soc. Il y attacha son regard en faisant cette prière : « Mon Dieu, souvenez-vous du travail de ces pauvres mains sur votre terre ! » Puis il leva les yeux vers le lit voisin, se demandant si les morts ressemblaient tous à celui-là. Il vit un visage de jeune femme, encadré de lourds cheveux châtains, un profil levé, blanc et fragile qui exprimait une faiblesse sans aucun espoir, et la morne douceur du repos où s'abîment les grandes souffrances. Les sourcils épais, les longs cils abattus sur la joue émaciée révélaient que la vie avait eu, dans ce jeune être, sa chaude poussée ; mais les coins abaissés de la petite bouche mauve et si bien close disaient l'amer-

tume et le découragement qui sont au delà de toute plainte. L'ouvrier en blouse se tenait près de cette morte et la regardait sans un mouvement. Tandis qu'il la regardait aussi, Augustin sentit s'émouvoir en lui la pitié, comme une masse énorme au dedans de lui qui bougeait pour la première fois. Il fit un effort pour porter son regard plus loin, vers le troisième lit ; mais ses yeux se brouillaient, il ne distinguait plus rien ; le sol lui manquait sous les pieds. Alors il sentit une main qui prenait la sienne et une autre main qui se posait sur son épaule et, ainsi guidé par l'aumônier, pareil à un aveugle et à un sourd, il sortit de la chambre, et quand il fut sorti, il pleura.

Le lendemain, après avoir suivi tout seul le corbillard des pauvres qui emportait son père vers la fosse commune, il rentrait à la nuit au presbytère de Saint-Andelain.

***

Une quinzaine de jours plus tard, au son des cloches de la Toussaint, Augustin Morlat, assis dans sa chambre, lisait l'office des morts. Une lourde tristesse l'oppressait. Dans la lividité du brouillard qui assiégeait sa fenêtre nue, il voyait à tout moment se reformer les images des

deux morts de l'hôpital de Bourges ; son père, avec l'ignoble grimace figée sur son vieux visage, et près de lui cette jeune femme inconnue qui semblait reposer dans le vide de tout espoir. Les narines pincées, la couleur des lèvres, l'aspect bizarre des cheveux encore vivants, plantés dans ces tempes de cire, flottaient entre lui et le livre, offrant à sa tristesse la tentation de la rêverie. Indéfiniment, depuis quinze jours, il regardait ces morts : il ne priait pas pour eux. A ses meilleurs amis du séminaire, il avait écrit pour demander des messes à l'intention de son père ; lui-même n'en avait pas célébré. Pourquoi? il n'aurait pas su le dire. Sa résistance à l'œuvre de miséséricorde était profonde et muette. La mort de son père l'avait rempli d'un trouble que la prière ne soulageait pas. Tel qu'il était formé par le séminaire, par son intense vie religieuse à l'abri du monde, Morlat ne savait pas encore accepter la dureté des choses réelles. Là où elles le blessaient, il tendait de toutes ses forces à les nier, à les fuir Au fond de sa piété, il n'y avait pas un esprit de soumission, mais au contraire une ardente révolte contre le malheur qui pesait toujours sur lui. Depuis son enfance, il avait cherché violemment le refuge, la consolation, l'oubli. Le sacrifice qu'il avait fait à son père de son petit héritage

avait accentué sa tendance à se croire délié de tout lien terrestre. Abandonné, puis dépouillé, que devait-il encore? Il se rejetait uniquement et tout entier vers son Dieu et peu à peu, il avait cessé de prier pour ceux qui vivaient loin de lui, dans le péché peut-être, et la misère, oh! très loin de lui, dans le monde obscur des apparences, des passions, des luttes vaines, dans le monde charnel et l'oubli de la foi! Il avait même cessé de penser à eux, sauf de loin en loin pour se redire, avec une complaisante amertume, qu'il était seul au monde.

Et voilà que sous le coup brusquement frappé, dans l'éclair de la mort, il avait été changé. Un remords perçait du fond de lui-même et cheminait lentement, comme une pousse obstinée, vers la lumière.

« Qu'est-ce qu'il m'aurait dit, songeait-il, si j'avais pu arriver au moment où il m'appelait? » Et il pensait que peut-être la crispation de ces lèvres mortes n'eût pas été la même, si elles avaient pu se détendre, à la dernière heure, dans une parole d'affection. « Pourquoi, pensait-il encore, mon père est-il allé mourir hors de la ville, dans ce fossé? » Et il se demandait si le vieux paysan n'avait pas été pris, à sa dernière heure, du dégoût de ses péchés, s'il n'avait pas voulu les fuir, se livrer à la miséri-

corde de Dieu comme un vagabond couché sur la terre, mais non comme un impie sur le lit de sa débauche? Étaient-ce l'instinct, le délire, l'ivresse qui l'avaient poussé? Qui le saurait jamais?

« L'homme né de la femme vit peu de jours, et il est rassasié de misères, » disait l'office, tandis que le glas des morts voyageait dans le brouillard. « Rassasié de misères... » Augustin voyait toujours ces deux bouches de cadavres qui en avaient tant savouré !

Sans le savoir, il luttait contre le remords et c'est pour cela qu'il restait figé sur l'horreur du premier moment, et qu'il ne pouvait se résoudre à célébrer le sacrifice de la messe pour l'âme de son père déshonoré. Il n'acceptait ni que cet ivrogne fût vraiment son père, ni que lui, Augustin, eût manqué peut-être à la piété filiale, à la charité... Il se raidissait contre le blâme intérieur prêt à se prononcer. Mais la tristesse de l'office satisfaisait son cœur, et il berçait sa peine inerte et son effroi à l'accent de cette compassion : *Homo natus de muliere.*

Et plus loin il trouvait : « J'ai dit à la pourriture : tu es mon père ; aux vers du tombeau : vous êtes ma mère et mes sœurs. » Il fallait donc en venir là : son office le lui disait avec autant de force que l'obsédant souvenir de la chambre

des morts ! Il n'y a pas dans la créature humaine que cette radieuse filiation divine dont Augustin avait fait sa force et son bonheur. Il y a cette chair, née de la douleur d'une femme et vouée à la corruption, vouée à cet aspect effrayant de la mort qui le hantait ; il y a cette étrange histoire du corps humain, depuis la nuit des entrailles, jusqu'à la nuit de la tombe. « Tu m'as caillé comme le lait, coagulé comme le fromage ; tu m'as revêtu de peau. » Il pensa à un bébé de deux jours qu'il avait récemment baptisé. Il se rappela comme il l'avait trouvé laid, presque troublant à voir, le petit être mou et désarmé comme un ver, avec son expression de souffrance, son air plus vieux que les vieux, l'obstination pathétique de ses mains ridées à repousser quelque chose d'invisible ; petite larve sur lequel l'esprit humain ne semble pas encore greffé ! *Homo natus de muliere...* l'idée lui vint qu'il avait été semblable à cela.

L'office était fini ; ayant fermé son livre, Augustin levait la tête et son regard se perdait, par delà les dernières feuilles mouillées qui pendaient aux poiriers du jardin, vers la profondeur du pays submergé de brouillard. De l'autre côté de la Loire, là-bas, sous le même suaire humide, la maison d'enfance allongeait son reflet sur l'étang. Était-elle encore là-bas,

à Angillon, la femme par qui était arrivé tant de mal? C'était bien près ! Il pensait à elle aussi, souvent, depuis son voyage de Bourges ; surtout à l'heure où le soleil, se couchant derrière les forêts du Berry, détache l'une contre l'autre, et de plus en plus pâles, les longues vagues de la plaine. Certes, il n'eût pas voulu la revoir ; il avait contre elle un grief qui lui empourprait encore le front. Mais à présent il lui arrivait parfois, avec une amère et secrète tendresse, d'offrir à Dieu pour elle ses pénitences, sa solitude, les aridités de sa vie sacerdotale.

Il le fit encore, presque sans réflexion, presque d'instinct, en cette vigile des morts, où se prolongeait dans tout son être l'accent de la plainte : *Homo natus de muliere.* Une douceur comme de larmes se glissait en lui avec ces paroles du sombre office. Il entendait l'appel venu du fond de nous-même où notre temps a pris sa source, ce fond qui est dans un autre être. Il entendait la sirène qui chante encore sur les eaux obscures où nous avons navigué, avant d'atteindre à la vie personnelle, à la rive où se dessine la différence de nous et de ce qui n'est pas nous. Rapide affleurement de l'inconscient, pulsation de notre vie inconnue, minute d'un autre temps, si précieuse, si vite évanouie...

Il lui sembla sortir d'un rêve, un de ces rêves

impossibles à se rappeler et dont il ne reste qu'une traînée d'émotion, quand il entendit le pas lourd et saccadé du pauvre curé dans le corridor. Le curé se dirigeait vers la chambre du vicaire. Il cogna contre la porte avec le bout caoutchouté de sa canne, puis il entra sans attendre de réponse. Comme toujours, il se tint un moment sans rien dire : il semblait qu'il vécût dans une continuelle stupeur, d'où il lui fallait le temps de sortir avant d'exprimer quoi que ce soit. Cet état était au même instant celui de Morlat lui-même. Les deux prêtres se regardèrent à travers l'ombre et la brume. Morlat s'était levé : sa maigre silhouette se détachait contre la fenêtre et le crépuscule finissant.

— Vous avez froid, dit le curé, il ne fait plus assez clair pour lire. Au salon, Anaïs vient d'allumer le feu. Faut venir te chauffer, mon fieu, acheva-t-il en patois, d'une voix qui s'embrouillait.

Morlat suivit son curé vers la pièce où il l'avait trouvé la première fois et qu'on appelait « le salon ». Le chat gris se chauffait déjà le flanc et s'étirait devant un feu de hêtre. La lampe à huile, sous son abat-jour vert, repoussait de sa lumière tranquille l'inondation funèbre du brouillard. Les cloches de l'église,

ayant fini le glas, sonnaient l'angelus. Morlat ouvrit sur la table les *Annales de la Propagation de la Foi*, la seule revue qui eût depuis vingt ans pénétré dans le presbytère, y amenant à dates fixes ses histoires de nègres et de Chinois. Mais le curé avait été chercher Morlat dans sa chambre poussé par une étrange détresse qui envahissait sa solitude : il n'allait pas le laisser lire.

— A la Toussaint prochaine, dit-il, vous me nommerez dans les prières des morts.

— Que la volonté de Dieu soit faite, répondit assez durement Morlat.

— Certes ! mon fi, reprit le curé ; la volonté de Dieu soit faite ! J'ai dit ça toute ma vie !

— C'est ce qui doit vous donner paix et confiance, monsieur, fit l'abbé plus doucement.

— Dire qu'elle soit faite, continua le curé, c'est bon, c'est bon ; sûrement qu'il doit en tenir compte. Mais ce n'est pas assez ; il faut la faire soi-même. Voilà le vent qui arrache le toit de ma maison, ou la grêle qui gâte mes vignes en la fleur, je dis : que la volonté de Dieu soit faite ! c'est bien ! Mais si je ne pardonne pas à mon prochain, c'est comme si j'avais dit : que le vent ou la grêle fassent la volonté du bon Dieu, mettons que je le veux bien, puisque

je ne peux pas l'empêcher ; mais moi, je ne la ferai pas.

L'abbé Paccard, assis dans son fauteuil de velours vert, laissa retomber son menton sur sa poitrine et parut entrer dans une méditation inquiète et profonde.

— Mon père, dit soudain Morlat d'une voix changée, quand on regarde sa vie derrière soi, comme vous avez le courage de le faire, en se disant qu'elle est finie, quel est le précepte auquel on voudrait le plus n'avoir jamais manqué?

— Le précepte de la charité, mon fi.

Le curé laissa de nouveau retomber sa tête, et garda un moment le silence. Puis il continua :

« Et dans le précepte de la charité, celui du pardon. On ne peut pas exercer la charité envers tout le monde. Un vieux prêtre qui n'a ni famille, ni amis pourrait quelquefois demander comme le pharisien : « Maître, qui est mon prochain? » Il est tout seul dans son coin, on ne lui demande pas grand'chose ; on n'attend pas grand'chose de lui. Il peut se figurer qu'il a la charité, ou qu'il ne l'a pas ; les occasions lui manquent pour y regarder de près. Mais chacun a le devoir de pardonner à ceux-là qui lui ont fait du mal. Ceux-là, ce n'est pas tout le monde ; il y en a un, deux, quelques-uns. Le pardon, c'est le

seul signe certain de la charité. Quand on n'y parvient pas, on n'a pas la charité. »

Au bout d'un moment, Augustin demanda :

— Mais pour le pardon, est-ce qu'il ne faut pas un signe aussi? Comment être sûr qu'on a pardonné?

— Il y a deux signes, mon fils : le premier c'est le bien qu'on fait à celui qui nous avait fait du mal ; l'autre, qui est le plus important, c'est de consentir à ne plus se rappeler son offense.

Morlat regarda un instant son vieux curé : dans la face obscure comme un charbon qui s'éteint, les yeux exorbités semblaient considérer, avec une attention hypnotique, quelque objet invisible pour d'autres yeux. Ce regard était étrange comme celui d'un animal : il rappelait la sagesse pesante et profonde du crapaud. Morlat baissa la tête sur les *Annales de la Propagation*, tourna une page, et ne dit plus rien.

CHAPITRE VIII

LE PÉCHÉ D'URSULE

Les paroles du vieux curé étaient tombées sur une âme assez sincère, assez troublée pour faire germer une semence de vie. Pendant toute la semaine qui suivit la Toussaint, Augustin, montant ou descendant les pentes de la colline pour les besoins de son ministère, méditait cet enseignement qui lui était donné à l'heure de son désarroi par un homme qui du bord de la tombe semblait s'être retourné vers lui. Il se disait qu'au séminaire on ne lui avait jamais parlé ainsi, ou si on lui avait parlé ainsi, il n'avait pas entendu. Son âme, sans doute, était alors comme cette pierre de la parabole, où le grain ne peut pousser de racines. Pourtant il avait été un séminariste docile et fervent. Que lui avait-il manqué? Est-ce que dans l'ardeur de ses études, de ses mortifications, de ses prières, il avait oublié quelque chose d'essentiel? Il se le demandait, et sa vie passée lui apparaissait résumée tout entière en une souf-

france tenace, profonde et la recherche impétueuse d'une consolation. Il s'était guéri en aimant Dieu, d'un sentiment solitaire, brûlant, affamé, voilé. Quels transports il avait connus parfois dans la sévère chapelle, au cœur silencieux d'une journée de travail et d'été !

Mais, lorsqu'il avait été « envoyé au milieu du monde », il s'était trouvé tellement étranger au monde qu'il ne pouvait en aucune façon le comprendre, ni rien en changer. Un livre de théologie lui offrait un aspect familier, vivant et clair ; une figure humaine lui était une énigme, devant laquelle il éprouvait une timidité douloureuse et, en même temps, presque du mépris.

Maintenant qu'il avait vu son père mort, et la jeune femme morte sur le lit voisin, quelque chose lui avait été révélé, dont peu à peu s'approfondissait en lui la possession. Il avait acquis le sentiment de l'immense misère du monde ; et ce n'était plus avec dégoût qu'il y pensait. Il pressentait ce que c'est que d'être écrasé, gâché par ses propres péchés ou par les péchés des autres ; il commençait à avoir pitié de ceux qui sont sous la roue. Et, parce que la charité naissait en lui, il s'apercevait qu'il en avait été jusqu'alors dépourvu et il s'examinait. Il s'étonnait que ses pensées sur le pardon fussent

restées si vagues, alors que le grand problème spirituel posé pour lui par les circonstances fondamentales de sa vie était celui du pardon. Ce problème, il ne l'avait jamais vraiment affronté. Aux grands moments de sa vie religieuse, lorsqu'il renouvelait la consécration et le sacrifice de tout son être à son Dieu, considérant rapidement les torts qu'il avait subis, il s'était bien appris à prononcer, rapidement aussi, qu'il pardonnait à ceux qui les avaient causés. En vérité, il entrait peu de son âme dans cette espèce de formalité mentale. Et le léger effort, presque annulé par l'habitude, n'avait rien transformé dans le fond de son âme. Il ne lui avait pas ôté le goût de penser à son grief ; le goût secret de la plainte et du ressentiment. Et le séminariste, lorsqu'il pensait avoir fait mille fois le sacrifice de ces voluptés amères, s'était étonné de les sentir renaître en lui, toujours chaudes, toujours puissantes, à la moindre provocation ; lorsqu'une visite d'Ursule ravivait pour lui le passé ; lorsque, entendant des camarades parler de leurs parents, il sentait une interrogation autour de son propre silence ; lorsqu'un mouvement secret de son cœur le détournait un moment de Dieu et chassait sa faim vers la nourriture des tendresses humaines. Alors il lui était arrivé

de se demander : Qu'est-ce donc que de pardonner vraiment les offenses? Combien de fois faut-il essayer avant d'y parvenir? combien de fois sommes-nous capables de nous abuser sur notre propre cœur? Mais sa pensée ne se fixait pas sur ce problème ; il cherchait l'apaisement dans la prière, l'emploi de ses forces dans l'étude et, de bonne foi, il oubliait qu'il n'avait pas encore trouvé le moyen de conformer son cœur à l'Évangile et de devenir parfait chrétien.

Maintenant qu'il faisait avec une lucidité nouvelle son examen de conscience, tout cela lui apparaissait très clairement ; et il se demandait comment il avait pu vivre jusque-là dans une si grave négligence, une si complaisante illusion. Mais, de même qu'une plaie s'avive et saigne sous les doigts du médecin qui en ôte le pansement, de même le mal qu'Augustin découvrait en lui s'irritait, depuis que les paroles du vieux curé l'avaient éclairé d'une pleine lumière. Mieux il voyait qu'il n'avait pas en lui le principe de la charité, plus il lui semblait impossible de l'acquérir. Son cœur s'agitait, comme devant une tâche qu'on ne peut pas remplir ; il avait peur de ce qui allait encore se manifester à lui ; peur du jugement qu'il aurait peut-être à porter sur

lui-même, des troubles nouveaux que sa conscience allait lui infliger, des renoncements, des humiliations qu'elle exigerait.

« Je n'ai rien fait pour le salut de mon père, se disait-il ; je n'ai même pas prié pour lui. Je lui ai donné mon argent ; mais c'était peut-être par orgueil. Et le voilà parti pour toujours, sans qu'il lui reste aucune possibilité d'accroître ses mérites, et de réparer ses fautes. Le voilà, ôté de la terre et hors d'atteinte, sauf pour nos prières. Et je n'ai pas assez de cœur pour offrir moi-même à son intention le Saint-Sacrifice ! » Il songeait ainsi et, ramassant ses maigres économies, il les envoyait à d'anciens condisciples qu'il priait de célébrer la messe pour le soulagement de son défunt père. Il ne se décidait pas à le faire lui-même. Le souvenir de son père remuait en lui des sentiments trop amers, trop troublés : il ne pouvait se résoudre à le porter à l'autel. « Dite par l'un ou par l'autre, c'est toujours la messe ; il n'y a que cela qui compte », se répétait-il pour se calmer. Mais il restait oppressé. Et de plus en plus, l'inquiétude du souvenir de sa mère venait se mêler à son trouble. De plus en plus, ses yeux s'attardaient le soir, par delà le fleuve, sur la plaine occidentale où il savait que son village reposait, entre deux plis de forêt — tandis que plein de faim, de soif

et de crainte à la fois, il cherchait ce que deviendrait pour lui le sens du précepte : « Soyez miséricordieux. »

Vers le milieu de novembre, il était presque arrivé à une résolution, lorsque, par un dimanche froid et venteux, Ursule vint déjeuner au presbytère. Elle apportait, dans un panier d'osier, avec des pommes, avec du linge d'église qu'elle tenait à honneur de repasser chaque semaine dans la dernière perfection, une aube savamment ajourée, à laquelle, depuis cinq mois, elle travaillait en secret pour Augustin. Elle déjeuna sans faire aucune allusion à son présent. Augustin ne remarqua même pas son air particulièrement contenu, émotif, mystérieux. Après le repas, il lui dit :

— Allons ranger le linge.

Elle ouvrit son panier qu'elle avait posé dans un coin du salon, et en tira les pommes odorantes qu'elle aligna sur la table. Puis, emportant le panier, elle suivit son neveu dans le sonore passage, dallé de pierre, qui faisait communiquer le presbytère avec la sacristie. Dans la sacristie, il se mit à remonter une vieille pendule à balancier, tandis qu'elle faisait ses rangements. Elle était heureuse au milieu des armoires ouvertes, parmi les meubles massifs et sombres, les vieux chandeliers de bois doré

les missels. Ses mains couchaient dans l'ombre des tiroirs le linge pur qu'elle avait imprégné de respect : amicts en toile serrée, ferme, éblouissante, aubes bordées de haute dentelle, nappes d'autel, nappes de communion, surplis de fine mousseline. Au fond du panier, enfin, elle prit cette aube neuve qu'elle avait faite et la déploya devant Augustin.

— C'est pour toi, dit-elle. J'y travaille depuis ton ordination.

Augustin rougit. Il éprouvait une impression pénible à l'idée du temps et de la peine que sa tante avait consacrés à cet ouvrage. Cette idée d'ailleurs restait bien en dessous de la réalité. Depuis la grande émotion de la première messe, Ursule avait passé plusieurs heures, chaque soir, à broder et ajourer cette aube. Elle y avait attaché le souvenir du jour le plus heureux, le plus parfait de sa vie : il lui avait semblé, en quelque façon, le prolonger par ce dévot et amoureux travail, après la besogne quotidienne du gagne-pain ; elle en avait rempli sa solitude, embaumé tout son été. Maintenant, elle était presque triste que ce fût fini, et elle levait ses grands yeux pâles sur son neveu en lui disant :

— Je l'ai faite pour toi.

— Est-ce raisonnable, tante? murmura Au-

gustin, quand tu as déjà trop de travail ! Tu as dû prendre sur tes nuits !

Ils restèrent gênés un instant, devant le bel ouvrage raide et immaculé, étalé sur une commode.

— C'est trop beau pour un pauvre prêtre comme moi ! dit encore Augustin.

Les fines lèvres d'Ursule tremblaient imperceptiblement :

— Ça m'a fait tant de plaisir de le faire, dit-elle comme pour s'excuser. Je l'ai fait en priant pour toi.

Il prit une de ses mains dans les deux siennes, et leurs yeux qui se ressemblaient, leurs grands yeux gris se pénétrèrent en un long regard. Alors, tandis qu'il penchait gravement la tête vers le visage timide et secret qui se livrait à lui, il sentit soudain d'une façon nouvelle qu'il était un homme, dans la plénitude de son intelligence et de sa volonté ; que ses paroles et ses actions pouvaient avoir de la force pour le bien ou le mal d'autrui. La main froide et maigre qu'il tenait frémissait un peu dans les siennes. Depuis qu'il était prêtre, il avait toujours éprouvé l'insuccès. Et voilà que, près de lui, une âme en tremblant s'ouvrait jusqu'au fond, et il percevait qu'avec un peu de bonté seulement, il était en son pouvoir de la combler de bonheur.

Il sentit sa poitrine se dilater, et son cœur, un instant, battre plus vite ; mais aussitôt la vague de joie s'écroula en amertume. Toute cette force virile, à quoi était-elle employée? dans quel vide allait-elle se perdre : voix pour les sourds, lumière pour les aveugles, amour pour des cœurs fermés (car les enfants au moins, il les aimait véritablement), inquiétude et appel d'en haut pour des âmes indifférentes !... Mais sa mère — s'il était possible qu'un jour, comme Ursule aujourd'hui, elle lui abandonnât sa main, ses yeux, son cœur? S'il était peut-être possible d'effacer la honte, le grief, les années de silence hostile dans l'instant de charité où la vie se renouvelle?...

Ayant éprouvé tout cela, Augustin eut un élan qui lui fit baiser le front de sa tante et il lui dit chaudement :

— Viens chez moi ; il faut que nous causions.

Un moment plus tard, dans la chambre d'Augustin, ils étaient assis, l'un en face de l'autre, sur deux chaises de bois, près de la fenêtre où roulaient les longues larmes de la pluie. Ursule était gênée pour parler, parce qu'elle venait de laisser échapper dans un regard trop de son cœur : elle avait donné l'indicible vérité auprès de laquelle il semble que tous les mots sonneront

faux. Elle ne savait plus que dire ; rien ne lui venait à l'esprit. Soumise, elle fixait sur son neveu ses yeux pâles et toute son attitude tendre, expectante exprimait ceci : « Cette chambre où je suis près de toi est le lieu de ton bonheur avec Dieu ! » Cependant que l'attitude d'Augustin avouait une anxieuse tristesse et de l'ennui.

— Tu n'as pas trop froid, sans feu? demanda-t-il.

— Oh ! non ! dit Ursule, cela me change de ma repasserie.

— Si tu as froid, nous retournerons au salon.

— Comme tu voudras.

— Mais qu'est-ce que tu aimes mieux?

— J'aime mieux être ici.

Un silence. Une bourrasque tordit les branches d'arbres dans le jardin et siffla contre les murs de la maison. Toute la campagne, sous la fureur du vent, était grise et blême.

— Tu pries tous les jours pour mon père? demanda Augustin.

— Oui. Et j'ai fait dire trois messes. Quand tu diras pour lui la messe, préviens-moi. Je coucherai à Pouilly et je viendrai.

— Non, dit brièvement Augustin ; je ne veux pas que tu fasses de frais.

Pendant un nouveau silence, il se décida à s'ouvrir des pensées qui l'occupaient.

— Il faut que je te parle, dit-il soudain, d'un grand souci que j'ai.

— Toi? dit Ursule, dont les yeux inquiets parurent s'éclairer de deux lumières blanches.

— Depuis la mort de mon père, reprit Augustin, je n'ai plus retrouvé la paix. Cette fin misérable, et l'idée qu'il savait où j'étais — qu'il m'a appelé à sa dernière heure, vois-tu, ça m'a bouleversé. Je me rends compte que je n'ai pas fait mon devoir vis-à-vis de mon père; j'aurais dû le chercher, le trouver, essayer que ça lui soit bon à quelque chose d'avoir un fils prêtre. Au lieu de ça, je remettais de mois en mois les recherches que j'avais pourtant résolu de faire, depuis mon arrivée ici. Ça m'humiliait de penser à lui : je me rappelais toujours notre dernière entrevue au séminaire, le jour où je lui ai abandonné mon héritage. Je pensais à ce qu'il était ce jour-là : l'odeur d'alcool, le regard en dessous... Maintenant, je pense à ce que moi j'étais. Comme je l'ai méprisé, ce jour-là! Devant Dieu, j'aimerais mieux lui avoir refusé mon argent, qui ne lui a peut-être servi que pour le mal, et ne pas l'avoir méprisé comme ça!

Je te dis toutes ces choses : je ne m'en rends compte que depuis peu de jours. J'ai beaucoup pensé. On découvre tant de choses dès qu'on a vraiment du chagrin et qu'on réfléchit! Le

curé m'a dit des mots qui m'ont aidé aussi à voir clair. Enfin, vois-tu, je comprends maintenant que ce n'est pas tout de faire ses prières et d'être fidèle à ses devoirs, au jour le jour. On a des devoirs qui ne sont pas de la journée ou de la semaine, qui sont de toute la vie pour ainsi dire. Et, ce que je n'ai pas fait pour mon père, je voudrais le faire pour ma mère. Je voudrais la revoir...

Ursule, qui avait écouté jusque-là avec un air de sympathie dévote et respectueuse, à ces mots inattendus rougit violemment. Avec la vivacité d'un être que la solitude et la simplicité de sa vie n'ont pas habitué à feindre, elle accusait le coup. L'onde rose était montée d'un seul flot jusqu'au bord de ses yeux, jusqu'à son front. Ses lèvres s'entr'ouvrirent.

— Comment? balbutia-t-elle.

— Tu n'es pas du même avis? demanda l'abbé.

— Je... je ne comprends pas, reprit Ursule qui s'exprimait avec peine. Tout ce que tu viens encore de rappeler, toute cette souffrance, cette perdition de mon pauvre frère, c'est elle qui en est coupable. Il me semble qu'à cause du souvenir de ton père, tu ne devrais pas penser à cela.

— Mon père est mort, dit Augustin; ma

mère mourra aussi. Maintenant que j'ai vu la figure de mon père mort, j'ai compris des tristesses, des misères dont je ne me doutais pas. C'est effrayant d'avoir abandonné à ça un être qu'on aurait peut-être pu secourir. Je ne voudrais pas avoir deux fois le même remords. Quand tout est fini, c'est trop terrible de comprendre ce qu'on aurait dû faire.

— Je ne te reconnais pas, Augustin, dit Ursule ; tu parles comme si tu n'avais pas de foi. Tu dis : « quand tout est fini » ; mais qu'y a-t-il de fini, tant qu'on peut prier encore? Ton père est une victime et tu n'as pas achevé de remplir tes devoirs envers lui. Sa femme l'a perdu ; il faut que toi, tu le rachètes. Pense qu'à cette heure, il souffre dans le purgatoire. Pense à tous les péchés où il est tombé par suite d'avoir eu une mauvaise femme ! Il lui aurait mieux valu de mourir au commencement de son chagrin ! Penses-tu que s'il n'avait pas vécu avec des gueuses, il nous aurait abandonnés comme ça, toi et moi? Penses-tu qu'il aurait eu l'idée de te dérober ton héritage? prendre comme ça pour le diable le bien qui était pour le bon Dieu ! Et à qui la faute, dis-le-moi?

Comme Augustin, baissant la tête, se taisait, elle reprit avec passion :

— Est-ce que tu aurais l'idée d'aller voir un

prêtre défroqué, dis? Mais celle-là qui se marie, est-ce qu'elle n'a pas aussi reçu un sacrement? est-ce qu'elle n'a pas aussi fait une promesse? est-ce qu'elle n'a pas aussi pris charge d'âme? Autant et plus que vous autres, à ce qu'il me semble ; car, à la place d'un méchant prêtre, la Sainte Église a bientôt remis un bon, et le mauvais berger ne fait pas long feu. Mais à la place d'une femme qui souille son mariage, un homme ne peut pas en mettre une autre. Et pourtant, — à moins que par grâce spéciale et sacrement, il ne soit comme toi, tout à Dieu — un homme n'est pas fait pour rester seul. Toi, tu es innocent comme une jeune fille ; mais tout de même, quand on est prêtre, on connaît les choses. Tu dois savoir déjà ce que c'est, ce poison dans le cœur d'un homme à qui sa femme a manqué ! Si elle en a fait un chien enragé, tout le mal qu'il fera retombe sur elle, tout ! Pour ton pauvre père, ç'a été une folie de chagrin. Est-ce que tu ne te rappelles donc pas? Tu étais trop petit pour comprendre ; mais tout de même, tu dois avoir ça encore dans l'oreille, comme il sanglotait, la nuit que vous êtes arrivés chez moi ! Il n'y avait pas à le raisonner ! J'ai fait ce que j'ai pu. J'aurais voulu qu'il vienne vivre près de nous, à La Charité : de voir grandir son fils, ça l'aurait gardé dans le droit chemin.

Mais non ! il ne voulait pas de nous ; rien qui lui rappelle ce coup qu'il avait reçu. Il lui fallait une autre vie, qu'il disait. Au fond, il voulait se détruire, le pauvre, au moins l'âme, le cœur, les souvenirs, et puis prendre une revanche en faisant des belles affaires. Il s'était mis en tête de devenir riche ! Ah ! vois-tu, s'il avait réussi, j'aurais peur qu'il ne se soit vendu au diable. Qu'il soit mort dans cette misère, c'est une chose qui me rassure. Mais il en a lourd tout de même à expier, — et pendant qu'il brûle, au lieu de lui montrer compassion...

Elle acheva sa phrase par un petit mouvement de tête, plein de passion et de mépris, qui signifiait :

« Qu'est-ce que tu vas chercher? Est-ce de cœur ou de jugement que tu manques? »

Morlat, les coudes appuyés sur les genoux et le menton dans les mains, réfléchissait profondément.

— Il y a le mal passé, dit-il, bas et avec lenteur ; et le mal qu'on peut guérir encore. Pourquoi laisser la somme s'augmenter, quand nous disons, vingt fois par jour, après le Seigneur : « Délivrez-nous du mal ! »

Ursule s'était recueillie ; elle baissait ses grandes paupières, et la rougeur de son visage refluait peu à peu.

— Je ne voudrais pas, dit-elle d'une voix plus contenue, enseigner un prêtre ; mais je pense que si le Seigneur nous a appris à lui faire cette demande, c'est qu'il était seul à pouvoir l'exaucer. Certes, c'est naturel, c'est convenable que tu t'inquiètes du salut de ta mère ; donne-lui donc des secours surnaturels. Ceux-là ne peuvent pas se perdre, ni rester inutiles ; le bon Dieu reçoit tout, emploie tout. Et les morts ne s'y opposent pas, pourvu qu'on ne retranche rien sur leur part.

— Tu as une foi plus grande que la mienne, dit humblement Augustin. En même temps, levant ses yeux sur l'ovale étroit et pur du visage d'Ursule, il s'étonnait de la subtilité précise de cette réponse qu'elle venait de lui faire. L'idée lui traversa l'esprit que sa tante était une personne vraiment singulière.

Celle-ci cependant, gardant ses yeux baissés, semblait débattre intérieurement quelque chose ; un imperceptible mouvement trahissait une hésitation sur ses lèvres. Sentant qu'elle n'avait pas changé le courant profond des pensées d'Augustin, elle se décida :

— Puisque tu as eu cette idée, il vaut mieux que tu saches exactement la situation de ta mère — et tu jugeras par toi-même si tu peux entrer chez elle. Ta mère reçoit une pension

de ce mauvais homme qui les a déshonorés, elle et ton père. C'est de ça qu'elle vit. Quand elle avait son petit garçon, on pouvait dire que le père payait pour l'entretien de sa mauvaise graine ; mais le petit est mort il y a trois ans et l'argent continue à venir. Si tu entres dans sa maison, tu t'assiéras sur une chaise, tu t'appuieras à une table qui sont de cet argent-là. Et celui-là qui le lui donne, sois sûr qu'il le saura. Il se dira que ce petit prêtre est sans doute bien aise que sa mère ait des rentes et que la religion ne l'a pas rendu délicat.

— Est-ce que mon père ne lui avait rien laissé pour vivre? Est-ce qu'il ne lui a pas rendu sa dot? demanda Augustin qui avait pâli subitement. Il se rappelait qu'il avait fait à son père lui-même cette question, la dernière fois qu'il l'avait vu dans le parloir du séminaire, au moment de lui consentir l'abandon de son héritage, et l'insinuation par laquelle son père lui avait imposé silence.

— Sa dot? dit Ursule. Elle n'en avait jamais eu. C'était une famille qui tirait le diable par la queue. Ton père lui avait offert de l'emmener avec lui ; ils auraient encore vécu honnêtement ; ils t'auraient gardé. Jamais tu ne sauras comme ton pauvre père l'aimait. Elle, elle se souciait de lui et de toi comme de rien du tout, elle a

refusé pour rester avec son amant ; elle lui a marché sur le cœur, elle l'a humilié comme un chien. Alors fallait-il qu'il lui donne encore de quoi faire la fière et mener gaiement les amours? Non, il ne lui a rien laissé.

— Tu es sûre de ce que tu me dis sur cette pension?

— Veux-tu la preuve? veux-tu que je te le fasse répéter par le facteur ou la buraliste qui voient passer la lettre chargée tous les trois mois?

Augustin ne répondit que par un geste des mains qui signifiait : « Non, non, c'est assez... »

Il s'était levé : très pâle, il appuyait son dos et sa tête renversée contre le chambranle de la fenêtre. Le jour blême, dans la violence infatigable du vent, éclairait en plein ses paupières fermées, son menton qui tremblait.

— Mon pauvre petit ! dit Ursule, dont les doigts secs et froids s'aventurèrent à toucher une main qu'Augustin retira aussitôt.

— Il faut que j'aille prier, dit Augustin. Va chez M. le curé. Tu te réchaufferas. Attends près de lui l'heure de ton train.

Une demi-heure plus tard, Ursule, qui ne pensait pas avoir mal agi, descendait toute seule, par la route déserte, la pente de la colline. Elle ne faisait pas attention au vent qui

l'empêchait d'ouvrir son parapluie, malmenait son chapeau de paille, faisait claquer sa jupe et les pans de sa cape. Elle pensait à la joie passionnée qu'elle avait renfermée dans son cœur, en montant cette route, le matin même, avec ce même panier au bras, plein de pommes odorantes et de linges purs, entassés sur sa précieuse offrande, l'aube qu'elle avait brodée! Frémissante de tendresse et chargée de présents, comme elle s'était hâtée vers cette blessure! Et maintenant, la pluie qui la frappait au visage se mêlait à de grosses gouttes d'eau salée qui roulaient sur ses joues de parchemin.

CHAPITRE IX

JACOB CONTRE L'ANGE

Ursule pleurait, mais elle avait réussi. Augustin renonçait à son projet. Il lui sembla qu'il s'était trompé, qu'il avait eu tort de se laisser aller à ces inquiétudes, à ces rêveries. Peut-être n'étaient-ce que des tentations du démon, pour le détacher de son devoir présent? Oui, sa mère avait été trop cruelle, trop cynique. Était-il vraisemblable qu'elle désirât revoir l'enfant qu'elle avait laissé partir, le fils de l'homme qu'elle avait si délibérément rejeté dans le désespoir? Il n'y avait qu'à la laisser tranquille. Elle-même s'était engagée dans une voie où un fils ne peut plus aller chercher sa mère. Elle y restait, tant qu'elle recevait encore cet argent du péché. Ursule avait raison : ce fait coupait court à tout espoir de la retrouver : il n'y avait vraiment qu'à prier pour elle.

Augustin arrive à cette conclusion, le cœur aussi lourd que le condamné qui entend lire sa sentence d'emprisonnement perpétuel. Du

moins prie-t-il en effet, avec ardeur. Quelque chose est changé en lui depuis ce soir de trouble et de désarroi où son curé lui a indiqué la voie de la charité. Il se sent un devoir particulier vis-à-vis de cette mère, la vivante racine de tout ce qu'il a souffert. Il ne doute pas que, de loin ou de près, il ne soit chargé de son salut. Il médite sa nouvelle certitude, et, dans le lent crépuscule de l'année qui l'a fait prêtre, il s'en nourrit.

Triste crépuscule ! Est-ce vraiment la même année où la plénitude des floraisons terrestres ne semblait que le signe béni de l'abondance spirituelle? Dans ce temps-là, Morlat montait à l'autel, éclairé, jusqu'au fond de l'âme, par le bonheur de célébrer les mystères, indifférent à tout ce qui n'était pas cette hostie et ce calice dont il allait renouveler l'offrande. Aujourd'hui, un soupir s'échappe de sa poitrine avec le *Dominus vobiscum*, lorsque, se retournant vers la nef, il la voit complètement vide.

Cependant il se garde exact, sévère à lui-même. Chaque jour, il descend à l'église une heure avant sa messe : en novembre, c'est la nuit noire. Un rat de cave à la main, il pénètre dans la nef où bat, avec un sourd bruit rauque, le balancier de l'horloge ; il allume la lampe à huile, sur une petite console rivée au pilier à côté

de son prie-Dieu. Il s'agenouille, récite un psaume, ouvre son Nouveau Testament et il essaye de méditer. Cette heure-là est dure à passer. Il arrive que la vigueur de l'effort qui l'amène à l'heure marquée — et avant que l'aube n'ait pâli les étoiles — dans ces glaciales ténèbres, soit favorable au jeune prêtre. Mais d'autres fois, l'engourdissement de la nuit est impossible à secouer. Et déjà, Morlat ne médite plus comme au séminaire ; son esprit n'improvise plus de développements logiques. Lentement, il essaie de s'imbiber de son texte ; mais des images l'assiègent, l'envahissent, souvent maussades ou railleuses ; quelquefois dangereusement douces, agaçantes, pénétrantes comme un parfum. Il essaie de se défendre, il n'y réussit pas. Il revoit la figure stupide et obstinée de l'enfant qui ne veut pas répondre au catéchisme ; la carrure hostile, le regard fermé de la femme qu'il est allé voir hier, sur la demande de la maîtresse d'école, et qui l'a reçu sans le faire asseoir, sans s'arrêter de laver sa vaisselle ; les cheveux couleur de carotte de Mélanie la servante d'auberge et son rire aigre, quand elle taquine, debout dans la porte, les garçons qui passent. Il voit une fenêtre éclairée, un chaud et brillant tableau dans la nuit noire où souffle le vent : des figures d'hommes ardentes et avinées autour

d'une table : une femme debout leur sert à manger. Et puis, dans une maison où il est entré pour faire un message de la part du curé, une petite fille, assise sur un billot, devant un grand feu, levant vers lui ses yeux sérieux, frangés de longs cils courbes, petite figure fixe, énigmatique, douce, froide, profonde, la plus jolie figure qu'il eût jamais vue... Il la voit comme une flamme qu'on lui mettrait devant les yeux : impossible de ne pas la voir... et puis tout d'un coup, c'est M. le curé qui est là, avec son regard lent comme un mouvement tentaculaire, sa parole trébuchante ; et l'autre ruine de vieillesse, Anaïs, hargneuse, roulant sur ses larges hanches écroulées. Honteux d'être si faible et si distrait, Morlat se lève ; il se met à circuler dans l'église sonore ; il découvre l'autel, prépare les flambeaux, ouvre le missel au propre du jour ; puis il monte dans le clocher pour annoncer sa messe en sonnant trente-trois coups, — le nombre des années de Jésus. Peut-être une ou deux femmes vont se mettre en route au tintement de la cloche? Mais l'abbé croit plutôt annoncer la messe aux nuées qui commencent à blanchir ! Puis il revient à son prie-Dieu et se courbe dans l'effusion de l'humilité ; il reprend son livre ouvert ; il veut de toutes ses forces faire entrer les divines paroles dans sa

tête qui s'endurcit. Et, soit qu'il prie, soit qu'il rêve, parfois une brusque pensée surgit au milieu des autres, avec une force que les autres n'ont pas, comme la lune quand elle passe rapide entre deux nuages. « Si mon père ne m'avait pas menti, j'aurais gardé le moyen de lui venir en aide ! » ou encore : « Elle a perdu son enfant, elle est toute seule. » Il semble alors à Augustin qu'au fond de lui-même, quand il ne le sait pas, il pense toujours à sa mère.

***

Quand Augustin avait célébré sa messe, il descendait au jardin, dans la rougeur de la froide aurore, avec le jeune garçon qui la lui avait servie. Un tablier bleu était noué sur sa soutane ; il portait une bêche et une pioche. Il était content de la matinée de travail qu'il avait devant lui ; content de son jeune compagnon : un garçon de seize ans, nommé Antoine Sourde. Celui-ci, vigoureux et timide, avait une charmante figure, brune, lisse, avec des yeux d'un bleu clair, des dents blanches qui se découvraient souvent dans un rapide sourire affectueux et confus. Augustin, de jour en jour, s'attachait à lui. Il avait tellement besoin de compagnie et d'amitié que le moindre mot

de l'adolescent, pendant ces heures qu'ils passaient courbés l'un près de l'autre — et parfois rien que de voir fumer son haleine dans le froid du matin — lui causait un mouvement de plaisir. L'horizon était immense et bas tout autour d'eux. La colline semblait exhaussée au-dessus de la campagne pour en contempler la paix, cette profonde paix d'après la chute des feuilles, pareille à celle d'un vieux visage, simple et à jamais calmé. La présence d'Antoine diminuait pour l'abbé l'étrange magnétisme qui depuis quelques semaines ramenait perpétuellement ses yeux vers ces forêts de l'ouest, sur l'autre rive de la Loire, dans la direction où il savait qu'était Angillon.

A la fin de la matinée, ils allumaient un grand feu des herbes qu'ils avaient arrachées ; ils y vidaient souvent un panier de limaces, réputées très mauvaises bêtes et nuisibles à la future récolte. Ni Augustin, ni le curé, ne pouvaient payer le jeune homme ; mais il devait être de moitié dans la jouissance des fruits et des légumes du jardin. Ainsi travaillait-il comme il eût fait chez lui, pour lui-même et pour les siens : Morlat espérait qu'il s'attacherait au petit clos. En outre, l'abbé s'appliquait à former en lui un bon servant de messe. Si proche encore du séminaire, il avait là-dessus des exigences ; il voulait que son

servant prononçât bien le latin. Il avait appris à Antoine le sens et l'accentuation des répons et l'habitude de le sentir associé à l'action mystique, dans laquelle il s'abîmait chaque matin, donnait à son affection pour lui un caractère plus intime.

Cependant, la paix qu'il avait cru recouvrer lorsque après sa conversation avec Ursule il avait pris son parti, restait bien fragile. Ni le travail manuel en lequel il avait espéré, ni l'amitié du jeune Antoine ne réussissaient à l'affermir. Vingt fois le jour, quand Augustin récitait son *Pater*, sa pensée se fixait avec une anxieuse attention sur les paroles qu'autrefois il oubliait de remarquer : *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos*... Il doutait qu'elles fussent vraies sur ses lèvres.

Un peu avant Noël, l'évêque de Nevers vint à Pouilly en tournée pastorale. Il était accompagné par le supérieur du grand séminaire, l'abbé Rodoland, qui profitait de l'occasion pour visiter dans leurs paroisses de campagne un certain nombre de ses anciens ou récents élèves. Monseigneur et sa suite descendirent au presbytère de Pouilly, où un dîner fut donné en leur honneur. Le vieux curé de Saint-Andelain, trop perclus pour s'y rendre, fit un devoir à son vicaire de n'y pas manquer. Le curé de Pouilly

avait invité une dizaine de prêtres, et, seul laïque, un châtelain du voisinage, soutien de l'école libre, qu'il mit à table en face de Monseigneur. Ce gentilhomme, personnage d'un naturel bouillant, réputé dans le pays pour la façon violente qu'il avait de monter à cheval, était incapable de supporter la contrainte du parler ecclésiastique. Il s'empara de la conversation et la conduisit avec une verve rude et joyeuse dont l'évêque parut agacé, mais qui enchantait visiblement les curés, mis pour un soir en congé de leurs solitudes. On mangea solidement. Trois ou quatre vins arrosèrent le repas. Pour l'abbé Morlat, c'était comme une entrée dans le monde. Il n'avait jamais dîné en compagnie. A son bout de table, il se taisait, timide, un peu choqué dans ses habitudes d'austérité, par la chère abondante et les rires épanouis qui accueillaient des propos assez vifs. L'abbé Rodoland, placé dans son voisinage, le regardait fréquemment. Un observateur averti eût compris qu'une préoccupation en quelque sorte professionnelle ramenait ses yeux discrets mais perspicaces vers le maigre et gauche convive qui mangeait peu et ne disait rien. Le supérieur n'était pas trop content de la mine qu'il trouvait à son élève de l'an dernier.

Dans la soirée, il fut convenu qu'il viendrait

déjeuner le lendemain, qui était un dimanche, au presbytère de Saint-Andelain. Ursule n'y était pas attendue. Depuis la conversation que l'on sait, Augustin, arguant de la mauvaise saison, l'avait persuadée de ne plus venir aussi souvent. En réalité, quoiqu'il ne lui en voulût pas, il supportait difficilement de la voir.

Il remonta tout seul, dans la nuit bleuâtre où tournoyait un peu de neige, les longues pentes de la colline. Il avait bu plus de vin qu'il n'en avait l'habitude ; sa tête était lourde ; le son des voix, des rires s'y prolongeait, contrastant péniblement avec le silence infini de la campagne, et plus encore avec les fervents souvenirs du séminaire, qu'avait ravivés l'abbé Rodoland.

Celui-ci arriva le lendemain à Saint-Andelain, un peu avant le déjeuner, et causa d'abord en particulier avec l'abbé Paccard.

— Êtes-vous satisfait de votre jeune vicaire, monsieur le curé?

— C'est une âme bien droite, répondit le curé. Mais j'ai grand'peur qu'il ne s'habitue pas. Je le trouve triste.

— Ah ! Ah ! triste ! nous n'aimons pas ça !

— Il ne le serait peut-être pas s'il n'avait à vivre avec un vieil infirme. Tout est bien maussade ici. Il aimait beaucoup ses études, n'est-ce pas?

— Oui, c'était un excellent séminariste, un élève très studieux, très réfléchi. Et le ministère?

Le bon curé fit un geste de la main qui signifiait : que voulez-vous? ces jeunes gens n'y connaissent rien ! Il dit seulement :

— Leur faut le temps d'apprendre ! Ils savent tout, excepté ça.

— Je vois, je vois, fit le supérieur, en hochant sa tête couronnée de boucles blanches. Mais enfin, en six mois, a-t-il appris quelque chose?

— Pas à ce que j'ai pu voir. Il est trop absorbé en dedans. Le monde le scandalise et le rebute.

— Terribles, ces rêveurs ! murmura l'abbé Rodoland.

A ce moment, Anaïs vint annoncer le déjeuner et Augustin entra. Il salua profondément les deux prêtres. Après le café, le supérieur le regarda d'un air gracieux et lui dit :

— Mon cher abbé, M. le curé me dit que vous avez de ce plateau de forts beaux points de vue. J'ai pu du reste m'en rendre compte en montant la côte. Avons-nous le temps de faire une petite promenade avant les vêpres?

— Je suis à vous, monsieur le supérieur, répondit Augustin.

Ils sortirent ensemble, enveloppés de leurs

grands manteaux noirs. Il y avait de la neige durcie sur le sol.

— Vous êtes-vous attaché à votre poste? demanda le supérieur.

— Je n'y ai guère senti le bonheur de faire du bien, répondit Augustin. Je pense que je ne sais pas m'y prendre.

— La grande affaire est d'être humble, mon cher abbé. Vous sortez d'un milieu où abondent toutes les grâces ; une paroisse de campagne, par contraste, doit vous paraître une terre bien inculte. Remerciez Dieu de ce que vous avez reçu ; mais soyez plein d'indulgence pour ceux qui n'ont pas joui des mêmes privilèges. Quel est notre mérite, mon cher abbé, à être plus instruits, plus préservés que d'autres? Nul, n'est-ce pas ! Et par contre, quelle dette n'avons-nous pas contractée envers Dieu, pendant ces années d'étude et de retraite où, à proprement parler, sa grâce nous faisait crédit?

Sur cette réflexion, ils firent quelques pas en silence. Puis Augustin :

— Monsieur le supérieur, je suis tourmenté, depuis deux mois, par une inquiétude que je n'arrive pas à dominer. Il me semble quelquefois que si Dieu ne me permet pas de toucher les âmes, c'est qu'il exige de moi d'abord un acte d'humilité, de charité, envers une âme en particulier,

celle de ma mère. J'ai entretenu longtemps, vis-à-vis de mes parents, des sentiments d'amertume et de mépris. Mon père est mort, en octobre dernier, après avoir demandé à me revoir. Je suis arrivé trop tard. Ç'a a été pour moi, je ne dirai pas un chagrin, mais une grande secousse. J'ai eu pitié de lui. Il vivait mal, il buvait ; il m'avait extorqué, vous l'avez su, un petit capital que je possédais en propre — un legs d'une vieille parente. J'ai regretté la façon dont je l'avais jugé. J'ai pensé beaucoup à ma mère qui vit encore ; il m'a semblé que je n'étais pas sans devoirs vis-à-vis d'elle. Tant que j'étais au séminaire, je ne m'occupais que de mes études, de ma vocation — je ne me sentais responsable que de moi-même. Maintenant que je suis prêtre, je vois les choses différemment. Je comprends, comme vous disiez, que Dieu m'a fait longtemps crédit, mais que le temps de le servir dans les âmes est arrivé. Vous savez ma situation de famille. Ma mère a eu un enfant en dehors de son mariage. L'enfant, depuis, est mort, mais ma pauvre mère reçoit toujours une pension du père de cet enfant. Mon père en la quittant l'avait laissée sans ressources. J'étais décidé à tenter un rapprochement, quand j'ai appris cette circonstance — et j'ai renoncé à mon idée. Je suis trop pauvre pour libérer ma

mère de cette dépendance et la faire vivre. Alors, aller à elle ne me paraît plus possible. Je croyais en avoir pris mon parti — et pourtant, je me demande encore tous les jours si je ne refuse pas quelque chose à Dieu, si là n'est pas la raison véritable de mes échecs, de mon inutilité. Car je me sens inutile, monsieur le supérieur ; cela me rend très malheureux.

Il regardait le supérieur qui baissait les yeux et semblait contenir sa pensée précautionneuse et attentive. Morlat ne l'avait jamais aimé de cœur, mais il espérait un conseil fermement motivé qui trancherait ses doutes.

Le supérieur hésita un instant, probablement sur la forme plutôt que sur le fond de sa réponse ; puis il dit de sa voix sereine et distinguée :

— Laissez cela, mon cher abbé. Priez pour elle. L'esprit de Dieu n'est pas ami du trouble.

— Vous pensez que je n'ai pas de devoirs envers ma mère? insista Morlat.

— Dans l'ordre matériel, mon cher enfant, certainement pas. Vous avez reçu du ciel une vocation qui ne vous permet pas d'être soutien de famille. Dans l'ordre spirituel, vous vous acquittez de tout en priant : que cela vous suffise !

— J'ai quelquefois le sentiment qu'on n'est

pas sûr d'être sincère, quand on se contente de prier tandis qu'on pourrait faire plus.

— Plus? qu'appelez-vous plus? dit l'abbé Rodoland qui s'arrêta et regarda Augustin avec un sourire professoral, bienveillant, mais très supérieur. Permettez-moi, mon cher abbé, puisque vous m'avez mis sur ce sujet délicat, de vous communiquer toute ma pensée. Vous savez qu'il est fort exceptionnel que nos évêques admettent aux études ecclésiastiques des jeunes gens dont la famille n'a pas donné l'exemple d'une conduite irréprochable. Il faut bien que vous vous rappeliez, mon cher enfant, que vous avez bénéficié sous ce rapport d'un privilège personnel, motivé par votre intelligence, votre zèle, tout un ensemble de belles qualités. Vous devez comprendre qu'à présent votre dignité de prêtre ne vous permet plus de renouer des rapports filiaux avec une mère qui, hélas! a perdu l'honneur et vit encore dans les conditions pécuniaires que vous venez de m'indiquer.

Augustin rougit et sentit dans son cœur un cuisant regret d'avoir parlé.

— Je vous remercie, monsieur le supérieur, dit-il simplement.

Le supérieur lui mit une main sur l'épaule :

— Prenez courage, mon cher enfant, — vous

me permettez, n'est-ce pas? vous savez que mon affection pour vous est restée toute paternelle. Les commencements sont souvent durs. La solitude porte aux ruminations et aux scrupules. Il faut apprendre à se passer de consolation. Mais tôt ou tard, vous verrez, la vie d'un prêtre fidèle porte ses fruits.

— Je fais de mon mieux, monsieur le supérieur. Je ne vois pas le résultat, mais je suis résigné à l'attendre aussi longtemps que ce sera la volonté de Dieu.

Augustin avait parlé d'un ton si morne que l'abbé Rodoland en éprouva une inquiétude. Il glissa un regard de côté sur son jeune compagnon et comprit qu'il ne fallait pas prolonger cet entretien. Comme ils arrivaient à certaine croix, d'où se découvrait à perte de vue la plaine de l'est, avec ses villages dispersés sur la neige qui bleuissait dans les lointains, contre un horizon presque rose, l'abbé Rodoland remarqua :

— Vous exercez le ministère dans un bien beau pays.

A quoi Augustin répondit :

— Oui, très beau. Je crois que pour être exacts aux vêpres, monsieur le supérieur, il nous faut rebrousser chemin.

***

Loin de trancher la question, cette conversation la posait dans une lumière nouvelle. Si Augustin avait connu le monde, il aurait pensé peut-être que son ancien supérieur était mondain. Un instinct lui disait que cette façon de résoudre le problème n'était pas la bonne. Il avait encore dans l'oreille ce ton d'autorité sans courage, cette fade condescendance : « Vous sentez bien que votre dignité de prêtre... » L'Église pour le consacrer ne l'avait-elle donc pas pris tel qu'il était, relié à sa race, le fils de Pierre et de Solange Morlat? En vérité, avant sa dignité de prêtre, il s'inquiétait de son devoir de chrétien. « Voilà ce qui importe », se disait-il avec âpreté. Mais si ce devoir exige quelque chose de lui, qu'est-ce? que peut-il faire? et pourquoi ne le fait-il pas?

***

L'hiver est long... si long... Ne faut-il qu'une saison pour accabler une âme? Quand il regarde par-dessus le mur du jardin l'immense pays couleur de terre, sous le ciel bas, et la Loire jaune qui se traîne et se tord au travers, Augustin

se sent faiblir de tristesse. Quand la tempête crie et court, on pense à ce qui suivra son passage ; mais dans ce repos mortuaire du milieu de janvier, il semble que rien ne changera plus. Tout effort, tout mouvement est aboli. Et au-dedans de l'âme, ce n'est pas le repos : le ver du scrupule fore et ronge.

***

Augustin contemple la glèbe avec mélancolie. Travailler, ne pas penser, récolter le blé qu'on a semé, gagner le pain de quelqu'un qu'on aime... Cette idée s'est implantée dans sa tête d'aller chercher sa mère et lui dire : « Mère, viens avec moi ; nous effacerons tout le passé. Tu ne recevras plus du superflu des riches, parce que moi, je donnerai toute la force de mon corps pour te faire vivre. Mère, je t'aime, je n'ai jamais pu t'oublier ! » Quand il se réveille, dans la profondeur de la nuit, il s'aperçoit qu'il était en train de rêver cela. Le froid regard des étoiles, à travers la vitre, lui montre un infini de solitude autour de son désir et de sa peine.

***

Le soir du 1er février, il est à genoux dans l'église. Le curé, trop souffrant, n'a pas pu

quitter son feu et l'abbé s'est trouvé seul pour les confessions. C'est demain la Chandeleur : les enfants de l'école libre, avec des cierges allumés, feront une procession, à l'heure où l'aube blafarde s'appuie à la grisaille des vitraux. Les enfants sont venus se confesser. Il faut que l'âme soit pure, pareille au beau cierge, pour accompagner la Vierge et Jésus au temple, où le vieillard Siméon les ayant vus s'écrie : « Congédie maintenant ton serviteur, ô Dieu ! » L'abbé a expliqué cela patiemment, doucement, à ces petits garçons et à ces petites filles qui apportaient au confessionnal leurs aveux baroques et craintifs.

Lui-même, à cette heure de trouble, il souhaiterait d'être congédié ; mais il sait qu'il ne s'en irait pas, comme le vieillard, « dans la paix ». S'il lui fallait partir dès maintenant, s'il devait, comme son curé, attendre, de jour en jour, le coup de sang qui assomme et le spasme soudain de la mort, quelle parole préparerait-il en son cœur, pour se défendre, dans l'effroyable éblouissement de la Face qui juge?

« Où est l'accroissement de ton talent? Pour quelle âme a fructifié l'amour que je t'avais donné? Que m'apportes-tu dans tes mains consacrées?

— O maître des hommes, je n'ai désiré aucune autre chose que de vous servir. Si je n'apporte

rien, c'est que vous ne l'avez pas voulu : que mon malheur ne me soit pas imputé à faute ! »

Le balancier de l'horloge bat ses coups longs et grinçants, pareils à des coups de faux. La nuit tombe. Les enfants se sont égaillés déjà par les chemins gelés, vers les veilleuses jaunes que font, dans la campagne, les vitres éclairées des maisons. Les femmes confessées s'en vont une à une, leurs sabots d'hiver heurtant bruyamment le dallage inégal. Il y en a, parmi elles, à qui l'abbé parlait tout à l'heure du pardon des offenses, de la patience et de l'humilité du cœur. Il en parlait bien. Depuis qu'il est triste et troublé, il a pris plus de douceur, et, du reste, même quand il déplaît, on sent bien que c'est un homme instruit qui sait dire les choses, un homme qui sort de l'ordinaire. A cette heure, les belles paroles qu'il a dites lui retombent lourdement sur le cœur, étouffant son plaidoyer.

— « S'il ne me manquait que d'avoir secouru une âme — une seule — la seule par qui j'ai souffert, pour pouvoir espérer d'être congédié dans la paix? »

***

Depuis quelques jours, Antoine n'est plus revenu travailler au jardin, parce que la terre est gelée. Il s'en va si vite, le matin, après

avoir servi la messe, que l'abbé n'a pas le temps de lui parler. Mais voilà qu'au milieu de février survient un vent plus doux ; le ciel s'attendrit ; il arrive du sud une longue flotte de petits nuages blancs et rosés dont les ombres violettes glissent sur les lointaines forêts. En une matinée, la terre a pris l'aspect brun et visqueux du dégel. Après déjeuner, Augustin, sans manteau, court à la maison des Sourde. Un enfant de six ans est assis sur le seuil, mordant une tartine de confiture ; un léger soleil illumine ses boucles, son front blanc, ses lèvres poisseuses.

— Où est Antoine? demande l'abbé.

— Sais pas, dit l'enfant.

— Et ta mère, elle est là?

— Oui.

Il entre ; la femme est seule, penchée sur de vieilles hardes qu'elle ravaude.

— Je venais chercher Antoine, dit l'abbé. Nous avons encore un bon carré de terre à bêcher avant de planter. Reviendra-t-il pas ce tantôt?

— Antoine? j'savons pas ce qu'il fait. Toujours dehors, feignant et cachottier. Je peux pas dire qu'il est menteur, il ne parle pas, mais pour un cachottier, c'est un cachottier. Ça serait-il pas votre affaire, monsieur l'abbé, de connaître à

quoi il passe son temps? J'ai dans l'idée que c'est à rien de bon.

Augustin est rentré, déçu. Pendant deux heures, il bêche tout seul, arrachant la tignasse humide et jaune des herbes mortes. Le travail lui fait du bien ; l'air est plein de tendresse ; les présages du printemps émeuvent tout le ciel. Mais son compagnon lui manque ; il en est inquiet, avec un peu de jalousie. Antoine doit bien le savoir qu'il aura pris sa pioche cette après-midi. Comment ne lui a-t-il rien fait dire? avec qui est-il? Serait-il tombé dans quelque mauvaise fréquentation? Sa mère avait l'air de le croire. Augustin y pense avec horreur : il ne peut imaginer cela de ce cher compagnon qui, ce matin encore, lui servait la messe. Et tout en bêchant, il voit intérieurement les yeux bleus d'Antoine, avec leur lumière d'adolescence.

Vers trois heures, comme le soleil décline déjà sur les coteaux du Berry, il va changer de soutane et se laver les mains pour descendre à Pouilly. Il faut qu'il y achète des grains, et il a aussi des instruments à porter chez le taillandier. Au retour, il passera de nouveau chez les Sourde ; il veut revoir Antoine.

Il le revoit en effet, et avant d'avoir été le chercher. C'est en sortant de Pouilly par la grand'rue, comme la première fois qu'il tra-

versa le bourg, en arrivant de Nevers. Il approche de cette maison où il avait remarqué, à un balcon de glycine, une fille jolie et languissante. Depuis, il avait su que cette fille vivait mal et troublait et tentait bien des garçons dans le pays. Elle était coquette et dépravée, plus nuisible que les filles perdues des grandes villes, à cause de ses caprices et du long désir qu'elle savait faire durer dans les cœurs. Ses parents, gardes-barrières sur la ligne de Nevers à Cosne, l'avaient chassée, après une première faute. Elle gagnait sa vie en brodant de fins ouvrages de lingerie que les dames de Pouilly se disputaient « aux Élégantes ». On savait quelle main perverse, derrière le balcon de glycine et le tulle de la fenêtre, avait tracé ces guirlandes, ajouré ces fleurs, inscrit l'initiale tortueuse au coin du mouchoir. L'engouement des clientes n'en perdait rien pour cela.

Augustin, tout à coup, reconnaît cette fille sur la route, marchant avec Antoine. Elle l'emmène vers sa maison. Il voit que tous deux l'ont reconnu. Le pas d'Antoine hésite et la fille, soudain, se tourne vers lui et le dévisage avec sa nonchalante insolence. Augustin se hâte vers eux et les croise à deux pas de la maison aux glycines. Il se découvre, salue poliment la fille et dit :

— Je t'ai cherché Antoine, tu m'as manqué ;

remonte avec moi travailler pendant qu'il fait encore jour. J'ai besoin de toi.

Le jeune garçon n'entend pas la tendresse et l'angoisse qui l'appellent. Il baisse les yeux, car il brûle de honte ; il balbutie quelque chose, puis se détourne et passe le seuil de la maison. La fille le suit, mais tandis qu'il est entré vite, en courbant la nuque, elle s'arrête un instant dans la porte et, balançant sa petite tête, regarde le maigre vicaire que le chagrin a cloué dans la rue.

***

Le lendemain, Augustin ne parvint pas à concentrer son esprit sur son sujet de méditation. Il était tout entier possédé par cette question : Antoine va-t-il venir pour la messe?

Antoine ne vint pas ; mais à l'heure habituelle son cadet, un solide petit rougeaud de onze ans, se présenta à la sacristie.

— Où est ton frère? demanda l'abbé.

— Il a dit qu'il ne pouvait plus venir. Il m'a commandé de venir à sa place. Je voulais pas, mais il m'a tapé. Puis il a dit que je devais vous dire que c'était trois sous.

— Comment trois sous?

— Oui, trois sous pour le servant. A Pouilly on les donne toujours.

— Hum ! nous verrons cela, dit l'abbé.

— Il a dit aussi, reprit l'enfant, qu'il ne pourrait plus venir pour le jardin. Il veut se placer qu'il a dit, avant le temps de sortir les bêtes. Il ira jeudi à la louée de Cosne.

— Et toi, fit Morlat, ça te va-t-il de me servir la messe? Pour les trois sous, on en reparlera ; mais je ne voudrais pas que tu viennes pour ça ; ni que tu te fasses taper pour venir. Il faut que tu saches si tu veux promettre d'être ici tous les matins à sept heures et de bien t'appliquer. Moi, je serais content de t'avoir. Qu'est-ce que tu penses, dis?

L'enfant mordait son index. Il avait le dos à la fenêtre et les rayons du soleil levant traversaient ses oreilles écartées, faisant à son visage perplexe deux petites ailes rubicondes.

— Qu'est-ce que tu penses? répéta l'abbé.

— Faudrait que ce soye trois sous, dit le petit. Morlat n'en put rien tirer d'autre. Impatienté, il le renvoya. L'institutrice de l'école libre, fidèle à sa messe, lui lirait les répons.

***

Il est assis à la table du dîner, en face de M. le curé. M. le curé a enfoncé dans son col le coin d'une grosse serviette, couverte de

aches ; il est maladroit ; il mange lentement, salement. Le menu se compose d'une soupe aux poireaux et de pommes de terre cuites avec du lard, Morlat mange peu et vite. Il est plein d'inquiétude, de fièvre et d'ennui. Que la vie lui apparaît longue !

Quand viendra sur la morne route l'éclair de l'âme qui enfin heurte une autre âme? Dire à ces vignerons des paroles qu'ils n'entendent pas ; maintenir le sacrifice quotidien, le culte mystique et latin, inaltérable au milieu de leur indifférence ; leur offrir le corps du Seigneur et sa propre vie avec ; voilà son sort, auquel il sent que peu à peu son courage devient inégal.

Antoine n'est pas revenu. Par le cadet, à qui M. le curé a jugé qu'il fallait accorder ses trois sous, Morlat sait qu'il est placé maintenant comme berger dans une grosse ferme sur la paroisse de Pouilly. Ce n'est donc pas pour fuir la tentation qu'il s'en est allé à la louée. Il gagne trente francs par mois et sa nourriture. Sa mère est contente.

« Si je n'ai pas pu retenir dans la voie droite cet enfant qui m'aimait cependant et m'était dévoué, c'est que mon ministère est vicié. Il est probable que, depuis le fondement, tout est mauvais en moi. » Tandis qu'il songe ainsi, Morlat se verse un verre de vin et le boit

d'un trait. C'est bon, c'est chaud ; cela se glisse allégrement dans toutes les veines et rend le souci moins pesant. Il y a plusieurs jours qu'il est tenté ; ce soir il cède ; il boit encore un verre. Ensuite, il est presque gai ; pendant un long moment il ne pense plus à rien.

Le lendemain, il se lève tout frissonnant dans l'aube et plein d'angoisse : il se rappelle cette impulsion brutale et surtout cette infidélité à sa vocation, ce long moment pendant lequel, débarrassé de tout le poids de son sacerdoce, il s'est bassement consolé : « Mon Dieu, prie-t-il, si amère que soit chaque heure, faites que je ne recommence pas cela. » Mais le soir, il a recommencé. Le curé le regarde, avec ses yeux qui ont l'air de palper :

— Est-ce que vous ne passez pas la mesure, mon cher fils? observe-t-il. Si vous êtes refroidi, Anaïs vous fera des quatre-fleurs.

Honteux et baissant sa tête délicieusement alourdie, Augustin répond :

— Merci, monsieur le curé. Ce n'est pas la peine.

Maintenant, il boit ainsi tous les soirs. Et quand il songe à son père il est effrayé de le trop bien comprendre. L'image du vieux paysan se dresse devant lui comme le Destin. Perplexe, le curé retient ses remontrances. Il voit la main

qui hésite, une fois ou deux, dans la direction de la bouteille, puis la saisit et brusquement remplit le verre. « Hélas ! pense-t-il, c'est terrible ; il ne s'habitue pas. Monseigneur le trouverait-il assez dégrossi pour le nommer vicaire à Nevers? » Tous les matins, Augustin se lève dans la transe du remords ; il pense à deux âmes pour lesquelles il devrait prier, se garder courageux et pénitent : sa mère, Antoine. Il lui semble qu'il les perd toutes les deux et lui-même. Lorsqu'il était plein de zèle, d'amour, d'espérance, Dieu l'a rebuté. Il était arrivé à Saint-Andelain si joyeux d'entrer dans la grande œuvre ecclésiastique et apostolique ! Puis, jour après jour, il lui avait fallu apprendre la dure leçon de son inutilité. Maintenant qu'il la sait et la possède, il lui faudrait, inutile, rester tendu comme celui qui sauve. Il n'en a pas la force. Il se sent comme un blessé qui regarde avec effroi le sang noir suinter de sa chair meurtrie. La prière autrefois étanchait la plaie ; mais à présent, elle-même est découragée. Qu'ils semblent loin, ses soins actifs, sévères, ses jeunes bondissements ! Morlat dit sa messe sans un élan. C'est le temps de l'adoration et du sacrifice. Toute sa pensée est de ne point souiller l'offrande remise entre ses mains. Il accomplit strictement son devoir de prêtre et sa prière impersonnelle est glacée.

***

C'est le mois de mars ; les bois commencent à rougir ; le coucou chante sur la colline ; parfois une ondée de cristal, sans aucun bruit, s'abat dans un rayon de soleil. Le jardin est complètement défriché. Morlat plante et soigne des files régulières de légumes. Il pense à Antoine, son compagnon, qu'il n'a pas revu. Plus encore, il pense à sa mère. Ses yeux cherchent toujours la direction d'Angillon. « Quelle vanité me retient loin d'elle? songe-t-il. La laisserai-je mourir à son tour sans lui avoir rien apporté. N'aurai-je pas été ordonné prêtre au moins pour son salut? »

Vers le milieu du carême, il eut l'espoir de se ressaisir et se résolut à demander un nouveau secours. Il pria l'abbé Paccard de lui accorder une journée pour aller à Nevers ; il voulait voir M. Desaulnoyes. Le curé, qui était inquiet de son vicaire, le pressa de ne pas différer cette visite.

Augustin revit la grande façade morose du séminaire ; il tira la sonnette qui pend le long de la porte en bois brun ; il reconnut Grandeau, avançant la tête à son guichet de concierge ; il pénétra dans les murs qui, pendant six ans,

avaient été la clôture de sa jeune ferveur. Derrière Grandeau, qui le conduisait vers le cabinet de M. Desaulnoyes, — comme s'il ne savait pas le chemin ! — il suivit le couloir qui s'éclaire, tout au bout, par une fenêtre ronde sur le jardin ; il s'inclina devant la statue de Notre-Dame, souriante, que les clercs ont l'habitude de saluer en passant. Enfin, s'ouvrit devant lui la pièce étroite, haute et sombre, où le professeur de dogme travaillait et recevait ses élèves. Il était là, dans son fauteuil, son doux visage incliné sur sa poitrine creuse et illuminé par des yeux qui semblaient plus brillants et plus enfoncés que jadis.

— Entrez, Morlat, dit-il, et s'étant levé, il lui serra la main avec un tendre sourire :

— Mon cher ami !

Il lui montrait un siège à côté de son bureau ; mais Morlat se mit à genoux.

— Ah ! monsieur, dit-il, laissez-moi entrer tout droit dans la vérité, et me confesser d'abord.

Il détailla ses fautes, l'une après l'autre, depuis de longs mois. L'abbé Desaulnoyes l'écoutait dans une immobilité complète : toute son âme veillait en lui, au maximum de l'attention et ne permettait pas au corps le moindre mouvement. Quand Morlat se fut tu, il le regarda un instant : il y avait la compassion du Christ

dans ce regard ; puis il prononça les paroles de l'absolution. Alors, Morlat s'assit et son maître de nouveau lui serra la main. Ils causèrent. Augustin, lentement, avec peine, lui expliqua cette inquiétude qui lui était venue, depuis l'automne, du sort de sa mère et de son devoir envers elle. Il y avait vu d'abord, dit-il, un avertissement de la grâce ; avec une pleine bonne volonté, il avait formé la résolution d'y répondre, de faire une tentative pour se rapprocher de sa mère ; mais une conversation avec sa tante avait dressé devant lui un obstacle qui semblait insurmontable. Il avait cru la question réglée ; puis l'inquiétude l'avait repris. Son insuccès dans la paroisse, le chagrin cuisant que lui avaient causé la chute et l'abandon d'un garçon dont il s'était fait un ami avaient achevé de le jeter dans des angoisses et des doutes où il sentait se perdre sa volonté, à tel point qu'il en venait à s'étourdir chaque soir avec du vin et qu'enfin, il n'osait plus regarder l'avenir, craignant de ne pouvoir persévérer longtemps dans une telle épreuve d'obscurité.

L'abbé Desaulnoyes le laissait parler, attendant d'avoir distingué le point où un secours, un conseil pourraient l'atteindre.

Augustin continuait, hésitant, frémissant. Il

ortait de sa solitude comme d'un cachot.

Pour sa mère, il ne pouvait se résoudre ni à renoncer définitivement à elle, ni à la revoir dans les conditions posées. Il ne pouvait s'arrêter à aucune de ces alternatives ; toutes deux ui paraissaient tour à tour impossibles. S'il arrivait à réaliser la parfaite charité dans la prière, peut-être trouverait-il ainsi la paix. Mais l n'en était pas capable. Il savait bien qu'il gardait un fond de ressentiment, contre lequel un acte positif pourrait seul prévaloir.

— Mais certainement, mon cher ami, interrompit l'abbé Desaulnoyes, les actes opèrent quelquefois dans notre propre cœur ce que les prières n'ont pu opérer. Il faut prier par ses actes, comme on prie par ses souffrances. Le royaume de Dieu, c'est-à-dire la charité, n'est pas à ceux qui crient : Seigneur ! Seigneur ! Envers votre mère, vous avez des devoirs de fils et des devoirs de prêtre. Il me semble, Morlat, qu'il ne faudrait pas courir le risque de laisser cette âme sans secours. Que savez-vous si un autre prêtre fera ce que vous pourriez faire?

— Ah ! dit Augustin, si je pouvais gagner sa vie ! Cette question d'argent est empoisonnée. Prêtre, monsieur, je me vois inutile. C'est là une partie de mon épreuve. Si ma tante m'avait empêché d'entrer au séminaire, si à quinze ans

j'avais commencé un apprentissage, je pourrais aujourd'hui travailler pour ma mère, la tirer de sa dépendance.

— Dieu ne veut pas que nous lui posions de conditions, Morlat. Vous vous débattez, où il n'y a qu'à se soumettre. On vous prémunissait ici contre les paroles inutiles. Mais les pensées inutiles, combien plus doit-on les réprouver ! L'obstacle qui vous arrête est seulement très cruel. C'est une chose juste qu'un homme qui a causé la ruine d'une femme assure son existence. Il peut y avoir une grande douleur à recevoir cet argent ; il n'y a pas de péché. Et quand il y en aurait, ne sommes-nous pas envoyés vers les pécheurs? Donnez, mon cher ami, ce que vous pouvez donner ; le reste ne vous regarde pas.

— Ah ! monsieur ! murmura Augustin, passer cette porte...

— Mon cher ami, reprit l'abbé Desaulnoyes, pour nous autres prêtres, il n'est qu'une seule paix, c'est de n'avoir rien refusé.

Augustin se leva. Il dominait mal le tremblement de ses membres.

— Merci, monsieur, dit-il, et adieu.

— Écrivez-moi ce que vous aurez fait, lui dit l'abbé Desaulnoyes en lui serrant la main. Puis le regardant plus profondément :

— Il y a longtemps, ajouta-t-il, que votre conscience et votre cœur sont dans le vrai. Prenez garde à ce qui résiste, cela n'est pas de Dieu.

***

Augustin n'avait plus de doutes sur son devoir, mais cette résistance en lui ne tombait pas. C'était le dégoût persistant de la faute ; c'était la vieille rancune, pour la déchéance familiale ; c'était, plus intimement encore, la crainte de retrouver sa mère, — image si chère, la seule dont son cœur eût jamais frémi, — marquée dans toute sa personne par tant d'années d'une dépendance qui prolongeait le déshonneur. Maintenant qu'il se trouvait devant un acte à accomplir, la répugnance était plus forte que l'attrait qui avait pourtant sapé les arguments d'Ursule et ceux de l'abbé Rodoland, le profond attrait qui depuis la mort du vieux Morlat ne le laissait plus en repos.

De retour sur sa colline, il fit un violent effort pour rentrer dans l'esprit de sa vocation, en retrouver le courage, la patience, le détachement. Il revint à ses anciennes ferveurs d'austérité, cessa complètement de prendre du vin, passa des nuits en prière. C'était comme s'il eût voulu distraire ou corrompre Dieu. Une

chose lui était clairement demandée ; il en offrait d'autres, dont aucune ne fut agréée. Cette phase d'un zèle obscurément mêlé de fraude ne pouvait le mener qu'au scrupule : il y arriva bientôt. Il lui fallut, à toute heure, ruminer ses actes, ses paroles, ses intentions. La hantise des petites fautes lui donnait comme une démangeaison d'en commettre une grande, lourde, indiscutable, qui serait comme la pierre au cou du chien qu'on veut noyer. Harassé d'inquiétude, il se sentait faible au bord du péché. Physiquement, il s'épuisait.

Il célébra la fête de Pâques sans que sa misère en fût soulagée. Anxieux de ne pas se laisser distraire dans la récitation de l'office, l'esprit craintivement collé aux textes du missel et du bréviaire, il ne sut pas méditer le mystère de la Résurrection. Le céleste appel au renouvellement intérieur, le battement d'ailes des alléluias ne le fit pas tressaillir.

Inerte d'âme et fatigué, quelques jours après la fête, il remontait des Chétives-Maisons, hameau situé dans la plaine, au milieu des vignes, où il était allé recevoir la confession pascale d'une vieille femme infirme. L'après-midi d'avril était claire et légère. Dans la monotonie des ceps alignés, dont les pousses neuves pointaient à peine hors du bois noueux, écla-

taient les bouquets roses des pêchers en fleur et chacun d'eux semblait un miracle de pure couleur, la flamme dansante et fiévreuse de la vie, révélée sans aucun corps, et magiquement arrêtée dans l'air. Plus haut, commençaient les bois ; leurs arbres étaient nus encore, mais les ramures brunes rougissaient contre le ciel clair et se dentelaient de l'infinie broderie des bourgeons. Sur le tapis des feuilles mortes, les jacinthes bleues se levaient par milliers, frêles, avec leur puissant parfum. Dans la vallée, la Loire brillait entre les frissons de ses peupliers déjà verts. Depuis sa première enfance, Augustin n'avait pas vu l'éclosion du printemps à la campagne, le suave éveil des esprits de la terre sous le ciel plein de bonté. Dans un vague émerveillement, il marchait sans penser à rien, le long d'une haie de ronces, quand il remarqua une branche de pommier qui en débordait, chargée de larges fleurs.

Elle arrivait à la hauteur de son visage ; un souffle de vent la balançait. Il s'arrêta un instant, ferma les yeux, respira une touffe de ces fleurs. Tendre et pure, l'odeur se glissa en lui. Il en eut un étonnement, un sursaut. Soudain, il se demanda : « Comment se peut-il que de cette créature étrangère me vienne ce délice? » Et aussitôt, il se dit : « Si une fleur de pommier se

communique à nous en une telle jouissance; qu'est-ce que le transport de la créature humaine à qui la créature humaine est donnée? » A peine eut-il pris conscience de sa pensée, qu'il en fut effrayé ; son front se contracta, il baissa les yeux : le sol était boueux, car il avait plu dans la nuit, mais sur la boue reposaient de frais pétales immaculés.

Un peu plus loin, il aperçut dans un pré Antoine Sourde qui, de la ferme où il avait pris du travail, conduisait aux champs un troupeau d'environ deux cents moutons. Les moutons, chargés encore de leur laine, paissaient avidement l'herbe pleine de fleurs. Antoine, un couteau à la main, semblait occupé à sculpter son bâton ; mais, de temps en temps, il se retournait vers le joli chien de berger, un animal noir, maigre, la queue en panache et frétillante, petit génie de rage et de feu. Antoine jouait avec lui, le taquinait du bout de son bâton, lui faisait rapporter des pierres. L'abbé, arrêté contre la haie, l'observait. Il le voyait grand, bien découplé. Antoine sifflait, tout en agaçant son chien ; il sifflait habilement, avec une aisance indolente ; il semblait que son cœur se balançât d'une note à l'autre comme un oiseau à la pointe d'une branche. Du temps qu'ils travaillaient ensemble, Morlat prenait plaisir à ces

mélodies aigrelettes. Il allait se décider à soulever la barrière qui fermait le champ. Il voulait dire à Antoine : « Mon ami, pourquoi ne viens-tu plus me voir? Doutes-tu de mon affection? » Mais Antoine l'aperçut : il se retourna brusquement et se courba. Morlat comprit qu'en se courbant, il avait furtivement passé son doigt entre ses genoux, indiquant une direction à son chien. L'âpre petit animal s'élança vers lui en aboyant. Antoine, le dos tourné, la tête penchée sur son bâton et son couteau, avait pris l'air de quelqu'un qui s'absorbe et ne remarque rien.

« C'est inutile, » pensa Morlat, et le cœur lourd de chagrin, il continua la route. Le sifflement du jeune garçon lui restait dans l'oreille.

Comme il arrivait à la croix de Saint-Andelain, il vit déboucher du village cette fille de Pouilly qui avait induit dans le mal son ami Antoine. Une paille d'Italie, couronnée d'un rameau de pervenche fraîchement cueilli, ondulait autour de sa tête blonde ; sa longue taille flexible était prise dans un tablier bleu de ciel, dont la bavette en pointe se tendait sur la rondeur de sa gorge ; son cou long et blanc se dégageait d'une blouse mauve. Il émanait de toute sa personne une grâce un peu écœurante. Ses yeux mi-clos se bridèrent pour le jeune prêtre dans leur demi-sourire de mépris. Tout

le visage était aussi clair et aussi frais qu'une fleur de pommier, la démarche aussi souple que le mouvement d'un rameau dans la brise. Morlat comprit qu'Antoine l'attendait probablement dans sa prairie ; que s'il n'avait pas su qu'elle allait passer, il n'aurait pas lancé le chien contre lui. A cette idée, il fut secoué d'un frémissement qui était à la fois de haine et d'envie. Une lame de fond qui ramassait tout ce qu'il y avait d'impur dans le plus caché, le plus comprimé de son être, montait en grondant et déferlait au grand jour de sa conscience. Il lui fut intolérable de penser à cette rencontre, à quelques pas de lui, aux baisers, aux rires où son nom peut-être serait mêlé. Il haïssait Antoine pour son joyeux sifflotement et la fille pour son sourire ; tous deux, pour ce qu'ils exhalaient de plaisir insouciant. Il lui sembla qu'il eût été content de les voir morts. Pendant un moment, il se sentit vaincu, comme le lutteur renversé sous le genou de son adversaire ; il admit qu'il l'était ; il toucha terre des deux épaules. Que devenir désormais? Dieu était insoutenable. N'y aurait-il plus de repos pour lui? Inutile à tous, différent de tous, lui faudrait-il durer ainsi toujours, seul sur sa colline, durer, dans cette vigilance harassante, cette cruelle sévérité, quand tout paraît si

facile aux autres, quand le printemps est si doux et le rire si léger sur les lèvres des hommes? Il rentra au presbytère épouvanté de lui-même, le front humide, les artères battantes. Jusqu'à la nuit, pendant deux heures de fièvre, il travailla au jardin, puis il entra dans l'église. Par un instinct d'humilité, il évita sa place ordinaire, près du pilier et fut s'asseoir sur un vieux banc tout au bout de la nef. Il y resta un long temps, immobile dans la froide ténèbre solennelle, sans pensée ou avec ces pensées que la mémoire ne retient pas plus que le ciel l'ombre d'un nuage envolé. Mais quand enfin il s'agenouilla, il dit en son cœur : « Je sais maintenant ce que je pourrai devenir si Dieu m'abandonne. Je ne dois plus rien mépriser ; il n'y a pas d'homme plus vil que moi. O Dieu, ô grâce de Dieu, tu ne me laisses plus libre. Je me rends, je livre tout, je ferai tout ce que tu demandes. » Il était si lourd et si épuisé que, son esprit ayant trouvé dans cette prière un lieu de paix, il n'alla pas plus loin ce soir-là.

CHAPITRE X

LA MÈRE ET LE FILS

Le lendemain matin, il s'éveilla d'un profond sommeil, avec une sensation étrange d'attente et de liberté. La flamme de l'aurore palpitait à sa fenêtre et teignait de rose le mur de la chàmbre. Il se leva. L'horizon avait la couleur des violettes, mais, plus haut, d'ardentes ailes dépliaient au-dessus des collines leur plumage de feu. Augustin, tout ébloui, les contempla de minute en minute, dans leur fuite vers des profondeurs de pâle azur, jusqu'au moment où le soleil, surgissant derrière le profil gris de la terre, les dévora dans sa gloire. Il lui semblait avoir vu de célestes créatures, faisant un signe d'appel ou d'annonciation, — l'ombre éclatante des séraphins.

Il était calme ; il sentait un grand vide dans son cœur, préparé pour ce que Dieu voudrait y mettre.

Avant la messe, il écrivit à sa mère :

« MA CHÈRE MÈRE,

« Il y a longtemps que je suis malheureux d'être entièrement séparé de toi. Je n'ai pas cessé de t'aimer de tout mon cœur. Sais-tu que je suis prêtre, depuis bientôt un an? Il me semble que j'ai à t'apporter avec l'affection d'un fils quelque chose de plus, que tu ne dois pas redouter, car, avant tout, Dieu est bon. Dis-moi si tu veux me revoir, et quand je puis venir vers toi.

« Ton fils.

« AUGUSTIN. »

Après la messe, il demanda de nouveau à son curé la permission de s'absenter pour un jour. Il prit avec lui sa lettre, descendit à Pouilly, loua une bicyclette et, passant le pont qui reliait maintenant les deux rives et avait fait tomber hors d'usage les barques d'autrefois, il entra en pays berrichon, décidé à retrouver lui-même le chemin de son village natal. Il prit une route qui descendait le long de la Loire, parmi de profonds pâturages et des bouquets de saules dont les premières abeilles visitaient les chatons jaunes. Le fleuve, en son milieu, reflétait les nuages, avec des jeux de nacre — mais son

bord ombragé avait la couleur des feuilles nouvelles. Le ciel et la terre distillaient une douceur qui pour Augustin ne semblait pas la même que celle d'hier. Plus loin, quittant la rive, il s'enfonça entre les plis des collines, ces plis que, depuis la Trinité dernière, le couchant détachait pour lui chaque soir, pâles à l'horizon, et sur lesquels, chaque soir, avait flotté son cœur. Il chercha longtemps, avant de reconnaître un nom autrefois familier, un aspect de terrain. Quand le soleil lui parut marquer midi, il s'assit sur une pierre au bord d'un champ et fit un repas de pain. Il but de l'eau à la fontaine d'un village, puis reprit sa route. Aux croix des carrefours, il s'arrêtait et faisait une prière. Enfin, au coin d'un large espace de terre labourée, il vit une petite tour ronde et grise sous un toit de tuile rose, parmi des pruniers en fleur. C'était un colombier, sous lequel il se rappela qu'enfant, il avait souvent éparpillé du grain pour les pigeons. Un peu plus loin, se dressait le clocher d'Angillon.

Il alla droit au presbytère, où il fut reçu par un très vieux prêtre à longs cheveux blancs, maigre, l'arête de la mâchoire et celle du nez presque coupantes, les yeux fins et clairs, brillant comme d'une jeunesse désincarnée. Augustin crut voir le fantôme de quelqu'un

qu'il avait connu. S'étant nommé, il demanda :

— Voudrez-vous me dire, monsieur le curé, si vous avez, au nombre de vos paroissiennes, une femme nommée Solange Morlat?

— Mais oui, monsieur l'abbé, c'est une femme d'ici ; je l'ai toujours connue.

— Je suis son fils, reprit Augustin.

Le vieillard, écarquillant ses sourcils, éleva les deux mains.

— Ah ! dit-il ; c'est moi qui vous ai baptisé ; j'aurai donc fait un bon chrétien !

— Oh ! que non ! répondit Augustin. Plaise à Dieu que je le devienne avant de mourir...

Le vieux curé le considérait de ses petits yeux qui étaient tout lumière et sagesse.

— Cet Augustin, murmura-t-il, je me le rappelle bien. Il venait à mon catéchisme. Il n'était pas farceur, mais têtu et rancunier comme je n'en ai pas rencontré depuis. Ce n'est plus le même apparemment?

— Mais si, monsieur le curé, malheureusement, tout à fait le même.

Le vieillard prisa un peu de tabac.

— Voyez-vous quelquefois ma mère? demanda Augustin.

— Pas souvent.

— Elle a perdu un petit garçon, n'est-ce pas?

— Oui, il doit y avoir trois ou quatre ans. J'ai porté la communion au petiot et depuis la pauvre femme a été moins en défiance avec moi.

— Je suis venu, monsieur le curé, pour vous prier de lui remettre une lettre.

— Volontiers, mon bon enfant. Est-ce que vous... vous ne viendrez pas la voir une fois? Elle est bien seule ; il y aurait quelque chose à faire, vous savez.

— Je viendrai aussitôt qu'elle voudra ; le plus tôt sera le mieux. J'ai trop attendu.

— Ah ! dit le curé, vous avez dû traverser de grandes peines. Mais ce n'est pas à cela qu'il faut penser, n'est-ce pas? Nos peines sont des prières ; elles sauvent les âmes.

Comme Augustin s'en revenait, le front rouge et les yeux rajeunis, ayant laissé sa lettre aux mains du vieux prêtre, il passa près du sentier qui menait à la maison d'autrefois, la maison basse, mirée dans l'étang. Non du regard seulement, mais de tout son corps, il le reconnut. Son cœur un instant s'arrêta de battre. C'était comme si un ange néfaste l'empoignait, le tirait vers un autre monde où il avait vécu de longs et merveilleux bonheurs. Il hésita. Mais non ! il n'était pas venu chercher des émotions, des souvenirs. « Laissez les morts ensevelir leurs

morts. » Il cherchait sa mère ; c'était tout ; c'était assez. Il ne quitta pas la grand'route.

Deux jours après, le facteur apportait au presbytère de Saint-Andelain une lettre pour le vicaire :

« Mon fils, écrivait Solange Morlat, je serai bien aise de te voir, puisque c'est aussi ton désir. Moi non plus, je n'ai jamais cessé de t'aimer de tout mon cœur ; mais j'aurais craint de te le dire la première, à cause que j'ai perdu mes droits, sinon mes sentiments. Viens, mon fils, après avoir reçu cette lettre. Je n'ai pas de travail ce temps-ci et ne sors pas de chez moi. Tu ne me trouveras plus dans notre ancienne maison. Pour que tu n'aies pas à demander ton chemin, je te dirai donc que je suis à la troisième porte à gauche, après la fontaine. Dieu te bénisse, mon fils, pour ta piété et ta charité.

Solange MORLAT. »

***

Lorsque Augustin, ayant passé la fontaine d'Angillon, s'arrêta devant cette troisième porte, il ne songeait pas au soir lointain où son désespoir d'enfant s'était figé sur le meme seuil. Mais

l'angoisse le retenait de frapper. Un petit chien accourut à l'angle de la maison, parmi des touffes de giroflées et aboya aigrement. Aussitôt, une femme en coiffe blanche ouvrit une fenêtre de rez-de-chaussée et se pencha au dehors. Augustin se retourna vers elle : il vit en pleine lumière les yeux verts qu'il se rappelait si bien, brillants et dorés comme les premières pousses du figuier.

— Maman, murmura-t-il.

Elle s'inclinait vers lui, serrant des deux mains l'appui de la fenêtre. Fascinés, ils se regardaient.

— Maman, dit-il, ouvre-moi la porte !

Elle parut secouer un charme. Une seconde après, elle lui jetait ses deux mains sur les épaules.

Elle l'emmena dans la chambre où elle avait laissé son ouvrage, et déjà elle s'affairait, lui prenait son chapeau, rangeait les nippes éparses sur la table, et, comme pour elle-même, elle marmottait : « Je ne le croyais pas, que je reverrais mon petit ! »

Elle le fit asseoir ; elle lui mit doucement les mains sur les cheveux et scruta son visage :

— Tu ressembles à ton père, dit-elle, mais tu as l'air doux.

— Oh ! je ne suis pas doux, fit Augustin. Mais je suis heureux de te voir. Ç'a été si long sans toi, maman !

— Et pour moi, reprit-elle ; a-ce pas été long, depuis le temps que mon petit gars sautait et courait autour de moi comme un agneau ! Ah ! je peux dire que j'en ai mâché du chagrin. Mais c'était ma faute.

Elle s'assit auprès de son fils, joignit ses mains sur ses genoux et continua :

— J'ai eu un bon mari ; oui, un bon mari ; je n'ai ni plainte, ni excuse à dire ; j'aime mieux que tu le saches..

— Pauvre père ! dit Augustin, tu ne lui gardes pas de rancune, n'est-ce pas, maman? et là où il est, on pardonne tout. Nous allons être tous les trois dans la paix maintenant.

Il y eut un moment de silence. Puis elle dit :

— On a raconté ici qu'il était mort dans la misère à l'hôpital. Est-ce que tu l'as revu?

— Pas pendant les trois dernières années. Il m'a demandé avant de mourir ; je suis arrivé trop tard.

Tous deux baissaient la tête. Elle se frappa le front avec les doigts et dit :

— Si on savait le mal qu'on fait ! Celui pour qui je lui ai manqué, il est marié maintenant. On parle de lui dans le village et quand on raconte comment il laisse vivre sa femme, je vois bien la différence : ce n'est plus la même espèce d'homme. Moi, j'avais un vrai mari, un

bon. Il ne pouvait pas faire autrement qu'il n'a fait. Je lui avais donné des raisons. Ça m'étonne, murmura-t-elle, que toi, tu sois venu...

Mais un fils, c'est pas pareil...

Je me le suis bien demandé, si jamais je te reverrais. Surtout depuis que je suis toute seule. J'avais un petit garçon, tu sais, Augustin, une petite perle ; il est au cimetière à présent. Et moi, je ne suis pas encore vieille et je me disais : dans dix ans, dans vingt ans, qui sait s'il ne viendra pas?

Elle le regardait avec des yeux qui dans sa figure brune brillaient fiévreusement. Un sourire passa sur ses lèvres minces, au beau contour :

— Dans dix ans, je ne t'aurais pas si bien reconnu peut-être. Mais tu es tout jeune, mon Augustin. Ton front et tes yeux n'ont pas changé. Tu es beau comme ça, tout en noir, avec ta soutane. Tu me plais. Mais tu ne me fais pas peur. Je te reconnais trop bien.

— Moi aussi, je te reconnais, maman, dit Augustin, d'une voix qui s'étranglait.

Quand il s'en retourna, une source de vie avait rejailli dans son sein. Depuis l'enfance, tout son cœur attendait ce moment ; depuis qu'il était prêtre, quelque chose en lui de plus

divin l'attendait aussi. Il était étonné : ç'avait été si simple ! Il était tellement sûr à présent d'être dans la vérité, et qu'elle lui semblait douce, malgré tout, et claire ! Comment avait-il pu douter, résister si longtemps ! Pourquoi ces jours et ces nuits d'angoisse, ces labyrinthes étouffants où il s'était perdu?

Un verset de l'Écriture lui revint à l'esprit : « Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment aimera-t-il Dieu qu'il ne voit pas? »

Et il comprit combien il s'était trompé lorsque, ayant pris le parti de se dérober à l'immense déception des tendresses humaines, il avait pensé vivre de l'amour seul de Dieu. Il comprit que l'œuvre éternelle, pour laquelle toute âme est née, s'ébauche ici-bas autour des foyers humains, et qu'entre une femme et l'enfant qu'elle a porté, l'amour n'est pas seulement une figure, mais un commencement.

Le lendemain, célébrant sa messe, il aurait pu sangloter à cause de la plénitude de son cœur. Mais la sainteté du rite et des paroles soulevait ce cœur de chair au-dessus des pleurs et de toute agitation. Chaque mot des prières lui semblait gorgé de vie et de vérité, ruisselant d'une lumière qui purifiait en lui jusqu'aux derniers plis d'ombre fétide. Il y avait si peu de jours encore qu'il avait prononcé les mêmes

formules dans le grouillement du scrupule, dans les timidités d'une conscience qui n'est pas droite, dans l'angoisse et la honte d'être devant le Maître le serviteur qui se refuse, l'ami qui se reprend. Maintenant, il était délivré. Et il pensait : « Nul homme vivant n'a vu le Père, mais le Fils a revêtu la chair humaine ; il a fleuri sur l'arbre qui nous porte, le vieil arbre d'Adam et Ève. O mon Dieu ! je n'avais jamais compris ; je ne connaissais pas encore votre bonté ! »

***

Il écrivit ce qu'il avait fait à l'abbé Desaulnoyes et reçut la réponse suivante :

« Cher Ami,

« Je suis content et remercie Dieu. Vous voilà d'accord avec vous-même et avec l'esprit dont vous êtes. On est isolé au milieu des hommes aussi longtemps qu'on n'a pas appris à les aimer, à les plaindre, à reconnaître la ressemblance de toutes leurs misères au fond de soi. Vous étiez isolé, mon cher ami, par suite d'une épreuve bien dure qui a contraint tous vos sentiments dès votre enfance, et a failli vous emmurer : la simplicité du cœur en triomphera.

Ayez confiance. La charité commencera en vous par où l'ordre éternel veut qu'elle commence. Vous vous êtes soumis à l'exigence intérieure dont vous ne pouviez plus douter, malgré des obstacles trop sensibles à l'honneur humain. Peut-être vous sera-t-il donné de les faire tomber. Voici ce qui se présente : l'excellent supérieur de notre petit séminaire est venu me demander conseil pour le choix d'un second professeur de latin. Un seul ne peut plus suffire aux quatre classes : le nouveau venu devrait se charger de la première et de la seconde année. Sous toutes réserves, j'ai mentionné votre nom. Il a été bien accueilli. M. le supérieur a gardé le souvenir du sérieux que vous apportiez à vos études. « Pas de clinquant, m'a-t-il dit, mais beaucoup de conscience et de solidité. » Je vous livre cette appréciation dont vous aurez le bon goût de n'être pas mortifié. Quant à moi, je sais bien que vous étiez le meilleur latiniste de votre classe. Voulez-vous venir, cher ami? Vous vous mettriez vite au métier. Vous gagneriez deux mille francs, auxquels vous pourriez ajouter un appoint par des leçons particulières. Ce serait de quoi subvenir, très modestement, à la vie de deux personnes. Cherchez avec tranquillité à savoir où est le bien, et répondez-moi quand vous pourrez. Il n'y a pas de hâte.

« Je vous bénis, mon cher ami, et recommande à Dieu celle que vous venez de retrouver pour ne plus cesser de l'aimer.

« Votre dévoué en Notre-Seigneur.

« Germain DESAULNOYES, Pb. »

Augustin reçut cette lettre comme un message du ciel. Gagner la vie de sa mère, ç'avait été le rêve intime, malheureux et presque obsédant de ses derniers mois. Qu'il lui avait été difficile d'y renoncer ! Il n'eut pas un instant d'hésitation. Que sa mère y consentît et il acceptait.

Il revint à Angillon aussitôt qu'il put. Solange, en coiffe blanche et en sabots, arrosait des rangées de pousses vertes. Elle se redressa vivement, lorsqu'elle entendit derrière elle l'abbé qui descendait de bicyclette. « Mon Dieu ! dit-elle, c'est Augustin ! » et il se peignit sur toute sa figure et dans ses yeux une sorte de joie anxieuse, d'orgueil craintif, comme si elle n'avait vu d'abord que son enfant dans ce prêtre, mais qu'à la seconde fois toutes les distances qu'elle sentirait, sans jamais les comprendre, dussent déjà se révéler. Ses joues et son front avaient rougi sous leur hâle. Elle pensa tout à coup à sa situation toujours dépendante, à cette petite pension qui l'aidait à vivre. Il lui sembla

qu'Augustin aurait peut-être mieux fait de ne pas revenir.

Lui ne vit pas ce frémissement.

— Bonjour, maman, dit-il. Veux-tu que nous entrions dans la maison pour causer?

Plein de sa préoccupation et avec une autorité inconsciente, il monta le premier les deux marches du seuil. Solange, ayant posé son arrosoir, le suivit.

— J'aime être avec toi, maman, dit impulsivement Augustin, tandis que l'ayant fait asseoir près de la table qui occupait le milieu de la chambre, elle lui servait du lait dans un bol.

— Rafraîchis-toi, dit-elle, les premiers soleils sont vifs.

Il écarta le bol d'une main nerveuse.

— Tout à l'heure, fit-il. Écoute, maman, ce qui m'a retenu longtemps d'aller vers toi, c'est le souci que j'avais de ne pouvoir te venir en aide matériellement. Il m'en coûtait trop d'être un fils bon à rien. Je peux te l'avouer aujourd'hui, il y a eu des moments où j'ai regretté d'être prêtre, plutôt qu'un simple cultivateur qui peut avec ses deux bras travailler pour les siens. Mais si je te dis que je vais peut-être avoir un gagne-pain qui nous permettrait de vivre ensemble, tous les deux, est-ce que ça ne te

serait pas trop dur de t'en aller d'ici? est-ce que tu voudrais venir habiter avec moi?

Solange était restée debout, de l'autre côté de la table, regardant son fils avec des yeux où tressaillaient toutes les peines de quinze années. Et voilà que les coins de sa bouche se mettaient à trembler ; tout à coup, elle se couvrit le bas du visage avec la main, mais elle ne se détourna pas : il semblait que son regard ne pût se détacher de celui d'Augustin.

Tout bas, avec effort, elle dit :

— Tu es bon, mon fils.

— Est-ce oui, maman? demanda Augustin. Est-ce que tu veux bien te confier à moi?

— Bien sûr que c'est oui, mon fils.

Elle s'assit en face de lui, comme une créature soumise. Il eut presque la sensation d'avoir commis une brutalité. Elle ne pouvait pas parler. Elle lui fit signe de boire le lait qu'elle lui avait versé ; il obéit et tous deux reprirent haleine.

Il expliqua ensuite quelle était la proposition de l'abbé Desaulnoyes. « Pour toi, dit-il, ce sera un grand changement ; c'est une grave décision à prendre. Je ne sais pas si tu penses comme moi : maintenant que je t'ai retrouvée, je sens que rien ne me coûterait plus pour rester avec toi. Mais toi? T'habitueras-tu à une

vie tout à fait nouvelle? Peut-être n'aurons-nous pas de jardin ; tu n'as jamais habité dans une ville ; tu ne connaîtras personne... »

Maintenant qu'elle avait dit oui, il pensait à tout cela avec un attendrissement profond. Elle le laissait parler, mais déjà l'intense émotion dont elle avait presque défailli se dissipait dans le mouvement de son imagination alerte, précise, intéressée. Elle se représentait toute la différence qu'il y aurait entre cette situation de mère de prêtre, installée dans une ville, chez son fils, et sa solitude de quinze ans dans le village où tout le monde savait son histoire. Certes, on ne lui avait pas tourné le dos ; elle avait de quoi vivre et ne quémandait pas. On savait bien aussi qu'elle n'était pas sotte et qu'avec elle la paix vaudrait mieux que la guerre. Mais enfin, on n'avait pour elle ni estime, ni amitié et trop souvent elle sentait une vilaine gouaillerie dans les sourires qu'on avait pour lui parler. Quand elle avait perdu son petit garçon, il ne s'était trouvé que trois personnes pour l'accompagner au cimetière. Depuis ce jour, Solange haïssait Angillon.

— Naturellement, continuait Augustin, si je te propose une chose pareille, maman, c'est avec la volonté absolue de gagner notre vie à tous les deux. Je sais que tu n'as rien eu de

notre bien qui aujourd'hui est anéanti. C'est à moi de subvenir à tes besoins.

— On verra, répondit-elle, si je ne peux rien ajouter. Je suis solide encore, tu sais et je n'ai jamais plaint ma peine. Si tu ne veux pas, ce sera à ton idée. En tout cas, j'ai un petit trésor pour l'entrée en ménage. J'ai travaillé toutes ces années ; pas une où je ne me sois louée à la fenaison, puis à la moisson. Je gagnais trente sous pour une journée, des fois quarante et j'en ai mis de côté. A la longue, ça fait quelque chose ; tu vas voir.

Elle se dirigea vers un coffre adossé au mur contre lequel, d'une forte poussée des deux bras, elle le fit glisser. Le coffre couvrait une petite cachette, un creux, sous deux tuiles disjointes. Elle souleva l'une des tuiles et ramassa une longue bourse de fil tricoté qu'elle vint vider devant Augustin, avec un geste rapide et qui révélait une excitation singulière. Une vingtaine de pièces d'or coulèrent sur la table.

Il y eut un petit silence.

— J'ai tout gagné, dit-elle.

— Que c'est beau, maman, répondit Augustin. Il avait l'air gêné subitement. Il reprit avec timidité : Si tu voulais me faire plaisir, en partant d'ici, tu enverrais tout ça à Monseigneur de Nevers pour ses pauvres. Nous allons recom-

nencer la vie, toi et moi, et nous devons bien un *ex-voto*, dis maman?

Vivement la paysanne ramassa les pièces d'or au creux de sa main et les versa dans le sac.

— Ha ! mais non ! Ha ! mais non, je ne les enverrai pas à ton Monseigneur. Ce n'est pas pour un Monseigneur que j'avons sué tant d'étés ! Et si tu veux m'avoir avec toi, mon fils, faudra pas être orgueilleux comme ça.

Elle se rassit en face de lui, et appuyant son menton sur ses poings qui serraient la bourse, elle le regarda dans les yeux et répéta :

— Orgueilleux comme ça !

Cette fois-ci, Augustin se remit en route avec la cuisante douleur que nous laisse la vie aux mille visages, quand elle a mordu soudain le plus aimé de nos rêves. Quelle anticipation pouvait-il faire d'une existence partagée avec cette mère qui venait de lui montrer un pareil renversement? Mais lui-même, il l'avait offensée sans doute par une crainte trop visible de toucher à quelque chose d'impur. Il s'était promis qu'entre eux, il ne serait jamais fait mention de ce cruel argent dont il voulait la libérer. Sa gêne devant les pièces d'or, puis sa suggestion avaient dû révéler tout ce qu'il taisait. Et la mère ne l'avait pas supporté. Il se rappela

comme Ursule avait de même protesté, avec une rapidité presque électrique — la tranquille Ursule ! — quand il lui avait parlé de revoir sa mère. Dans les deux cas, il avait touché à un ressort intime, fait tressaillir un nerf. Cela lui arriverait encore : il était tellement simple, tellement ignorant. Du moins s'appliquerait-il toujours à réparer. Mais le plus pénible, c'était d'avoir vu cet éclair d'avarice briller dans les yeux de sa mère, quand elle avait versé les pièces d'or sur la table, et ensuite la passion de ses mains rapides, jetées en avant pour les ramasser. Certes, elle n'était pas avare, la jeune maman qu'il se rappelait, coupant de si bonne humeur le pain dont elle remplissait la besace des mendiants. Il s'avouait que, tout de même, elle était changée. Que de temps elle avait dû passer à compter et à scruter ses pièces d'or ! C'était l'œuvre de l'affreuse solitude. Et peut-être la pauvre femme avait-elle attaché à cet or l'idée du fils qu'elle ne chercherait pas à revoir, aussi longtemps qu'elle dépendrait encore de son ancien amant ?

Ainsi songeait Augustin, sur la route de son presbytère, dans le tendre soir de printemps ; et à mesure que son fervent et naïf bonheur saignait de sa première blessure, il se sentait plus virilement sûr de sa volonté.

***

Peu de jours après la Pentecôte, l'abbé Paccard eut une nouvelle attaque. Son vicaire, après l'avoir administré, le veilla pendant les deux heures d'une spasmodique agonie, récitant, aux bruits des hoquets, les prières de la mort. Puis il ferma ces yeux infirmes dont la lente stupeur avait fini d'errer parmi les ombres terrestres et il vit le lourd visage violacé se transfigurer peu à peu dans la pâleur et la beauté du repos éternel. La paroisse manifesta son deuil en amoncelant sur la tombe des couronnes de perles et en désertant presque tout à fait l'église où, pour quelques semaines, le jeune vicaire succédait seul au défunt.

Vers le milieu de l'été, un nouveau curé vint relever Morlat de son intérim. Il arrivait avec une sœur, âgée de dix ans de plus que lui. Tous deux avaient dû vivre longtemps ensemble, car ils avaient une curieuse ressemblance, autre que celle de la parenté, dans la vicacité des allures, le rire fréquent, la conversation rapide et pratique. Mais le frère était plus gai dans l'âme, tandis que Mademoiselle, petite personne affairée en robe d'alpaga gris, avait plus de réflexion. Elle s'attribua la chambre du défunt,

changea la disposition des meubles au salon, et décida en deux jours de faire hospitaliser Anaïs à Nevers, chez les Petites Sœurs des Pauvres. On sentit que la cure échappait aux rêveurs pour passer aux mains de gens d'action.

Aussitôt qu'il eut obtenu son congé des nouveaux venus, Morlat se rendit à Nevers, où l'attendait l'abbé Desaulnoyes. On était en pleine période de vacances, le grand séminaire était à peu près vide ; Morlat y occuperait une chambre, jusqu'au moment où, un peu avant la rentrée, il pourrait s'installer avec sa mère. Il avait encore à trouver leur futur logement, et n'ayant pas d'économies, il se préparait à emprunter pour pouvoir payer d'avance le premier terme et faire face aux dépenses de l'installation. Il était soucieux et fatigué. L'abbé Desaulnoyes l'accueillit avec son beau sourire de malade et d'apôtre. Ses yeux étaient plus brillants, ses joues plus grises et plus creuses que jamais, ses longues lèvres plus suaves. Augustin se jeta dans ses bras. Il eût souhaité de pleurer. La vie nouvelle s'ouvrait enfin, et elle lui faisait peur. Il le sentit tout à coup, dans le recul de l'angoisse, et il lui sembla qu'il serait doux, au lieu de tenter l'aventure de la vie commune avec cette mère presque inconnue, de rester là, dans l'ombre de cet ami, pour l'écouter et le servir.

Ni cette défaillance du jeune homme, ni la sollicitude de l'ami ne s'exprimèrent ailleurs que dans leur embrassement. Lorsqu'ils eurent soupé, ils marchèrent un peu ensemble, dans le jardin où déjà les platanes, altérés par les chaleurs d'août, laissaient tomber de larges feuilles jaunes dans la cendre du soir. Puis, comme ils se rendaient à la chapelle, l'abbé Desaulnoyes pria Augustin de faire un détour jusqu'à son cabinet. Là, sans allumer aucune lampe, bien que le jour fût presque épuisé, l'abbé Desaulnoyes ouvrit un tiroir de son bureau et y prit une enveloppe qu'il mit entre les mains d'Augustin. Elle contenait deux feuilles de papier ; l'une était un billet de mille francs, l'autre une liste d'élèves préparant le baccalauréat pour la session d'octobre et qui demandaient quelques semaines de répétitions latines.

— Ne me dites rien, mon ami, dit rapidement l'abbé Desaulnoyes. Je voudrais vous aplanir un peu les difficultés du commencement. Il faut que votre chère mère se trouve bien. Vous vous acquitterez quand vous pourrez, ce ne sera pas pressé. Et puis, si cela peut vous aider d'avoir quelques leçons particulières, en attendant la rentrée, on m'en demande, vous verrez si vous voulez vous en charger.

***

Un matin de septembre, où les peupliers brillaient sur toute la campagne en colonnades d'or pur, Augustin arrêta une vieille charrette, attelée d'un cheval, devant la maison de sa mère à Angillon. Solange parut aussitôt sur le pas de la porte. Elle était habillée tout en noir, comme il convient pour une circonstance grave. Son corsage, fermé devant par une rangée de petits boutons, jusqu'au milieu du cou, se bombait avec dignité. Son bonnet d'un blanc cru, soigneusement noué par deux larges brides sous le menton, faisait à sa figure aiguë et tannée un cadre éclatant.

— Tu vas m'aider à monter mes paquets, dit-elle, et Augustin entra dans la maison.

Deux grands paniers contenaient ses hardes. A côté de l'un d'eux sur la table se trouvait la longue bourse de fil écru que Morlat reconnut à l'instant. La paysanne ouvrit un des paniers, y déposa la bourse, le ferma avec une petite clef et se retournant vers son fils d'un air sévère, elle dit :

— Faudra pas que nous le quittions.

Inexplicablement, elle avait voulu le vexer, venger une offense faite à son travail, à sa

ierté. Augustin était encore sous l'impression le la messe, pieusement célébrée, et depuis aquelle il n'avait pas interrompu sa prière. Il e sentait dans le cœur une patience aussi profonde, un espoir aussi pur que l'azur du ciel. Il ne dit rien et regarda tranquillement fermer ce panier ; puis il le prit par la poignée et le porta dans la charrette. Ensuite, il revint chercher l'autre, tandis que sa mère attendait devant la porte. Le bagage casé à l'arrière, il monta le premier, tendit la main à sa mère ; le marchepied était un peu haut ; mais elle l'escalada lestement et s'assit près d'Augustin sur la banquette.

— Tu n'as rien oublié? demanda Augustin.

— Non.

Ils partirent ; le chemin était long jusqu'à Pouilly où ils devaient prendre le train. Ils ne se parlaient pas. Augustin regardait seulement les mains de sa mère, petites, brunes, jointes en plein soleil dans les plis noirs de son giron. Il eût redouté à ce moment de rencontrer ses yeux. L'énigme des mains lui suffisait, les visibles mains de la Parque bienveillante ou acariâtre qui devait désormais tisser ses jours.

Solange cependant se rappelait le jour de ses épousailles, et le trajet qu'elle avait fait ainsi, à côté de Pierre Morlat, en silence, depuis Saint-

Bouize, dont elle était native, jusqu'à Angillon.

Deux heures plus tard, la mère et le fils descendaient de fiacre, devant une vieille et pauvre maison sur le quai de la Loire, à Nevers. Augustin, chargé des deux paniers, s'engagea le premier dans l'étroit escalier tournant, s'arrêta au second étage, tira une clef de sa poche et ouvrit la porte. Solange n'était pas venue à l'avance pour voir le logement. Quand on n'est plus jeune, on n'aime pas les voyages : pourquoi sortir de ses habitudes et dépenser de l'argent? Elle inspecta silencieusement les trois pièces, la cuisine pavée de tuiles rouges, avec une table ronde sur laquelle étaient mis deux couverts, un pain, une cruche de lait et des œufs dans un bol ; la chambre d'Augustin, avec des livres noirs ou gris, rangés sur deux planches, et un crucifix au-dessus du chevet ; puis sa chambre à elle, avec un lit à rideaux blancs et rouges, une table où s'épanouissait un bouquet d'asters et de marguerites jaunes, et dans un angle un petit autel à Notre-Dame de Lourdes. Elle écarta les mousselines blanches de la fenêtre et vit luire au soleil le large flot nacré de la Loire. Elle semblait plongée dans une sorte de stupeur, comme si jusqu'alors elle n'eût pas vraiment compris ce que son fils lui proposait, et ce qu'elle acceptait.

— Me voilà donc chez toi, mon fils, dit-elle enfin, et son menton se mit à trembler, comme le jour où il lui avait parlé pour la première fois de vivre avec lui.

Doucement, il lui posa ses robustes mains sur les épaules ; il affrontait maintenant l'énigme des yeux :

— Chez nous, maman, dit-il.

Elle se détourna. Il ne savait pas bien ce qu'elle pensait. Il craignait que l'endroit ne lui déplût, qu'elle eût peur de ne pas s'habituer. Elle cherchait dans sa poche la petite clef de son panier ; quand elle l'eut trouvée, elle ouvrit le panier, y prit la bourse de fil écru :

— Tiens, dit-elle à son fils. Je ne sais pas ce qui m'a pris de te le refuser. Tu la porteras telle quelle à Monseigneur. Tu lui diras que c'est d'une vieille femme qui est trop heureuse.

ÉPILOGUE

Après qu'un long flot de jours a déjà coulé sur le hasardeux assemblage de leurs deux vies, regardons-les encore une fois. C'est le soir, au cœur de l'hiver, dans la chambre de l'abbé. Lui, le coude appuyé sur la table qu'éclaire une lampe coiffée d'un abat-jour vert, se penche sur des devoirs d'élèves. Il doit rendre demain matin tout un paquet de versions latines. Le texte est de saint Augustin ; les versions sont pleines de fautes ; l'abbé les marque avec des bâtons dans la marge. Elle, assise près du pauvre feu qui, sous la cendre, s'écroule et meurt à petit bruit, tricote un bas de laine noire. Elle se tient très droite sur sa chaise de bois et ne s'appuie pas au dossier. L'abbé a des distractions. Ses yeux se lèvent souvent vers la coiffe qui est là dans l'ombre et souligne de sa raide blancheur une tempe creuse et une brune pommette. Il regarde les minces doigts qui bougent sans trêve, les aiguilles rapides croisant leurs reflets.

Du fond de lui-même monte en silence une effusion de bonheur.

Pourtant Solange l'a fait souffrir quelquefois. Elle est pleine de caprices, défiante, ombrageuse. Au fond, elle n'a jamais compris ce qu'avait fait Augustin. Elle s'y soumet avec la même force de passivité qui, autrefois, pendant une nuit tragique, la fit dormir sous la menace de la mort. Elle ne pose pas de questions. Obscurément, auprès d'Augustin qui travaille, elle médite sa vie. La passion, la colère, la solitude lui ont martelé le cœur. Et maintenant que vient vers elle la tendresse de son fils, ses lèvres se serrent sur un indicible étonnement.

Mais lui, comme il l'aime ! Il faut bien qu'elle le sente, et qu'à tant de chaleur quelque chose en elle se fonde et s'abandonne. Les heures de la longue soirée trempent dans une huile d'amour. Dehors, la lune glaciale brille sur le fleuve ; l'immense nuit bleue assiège la vitre brodée de givre.

Ils sont si tranquilles ensemble, la mère et le fils ; il semble que rien ne puisse plus leur faire de mal !...

Dans la ville de Nevers, il y a ce soir quelqu'un qui pense à eux ; c'est Olivier d'Angillon qui arpente le quai de la gare en attendant le train pour Paris. Il a dû venir régler la mise en

coupe d'un de ses bois. Le château est si froid et depuis si longtemps abandonné qu'il n'a pas voulu y coucher. Il n'y a passé qu'une après-midi. Son régisseur et le marchand de bois sont venus le trouver dans un hôtel de Nevers. Depuis qu'en juin dernier, il a reçu de Solange une courte lettre lui annonçant que son fils, M. l'abbé Morlat, se chargeait désormais de subvenir à ses besoins, il s'est souvent demandé quel était le secret d'un tel changement. Il a pensé que le jeune prêtre avait sans doute besoin de quelqu'un pour tenir son ménage et que le plus simple pour lui était, en effet, de se réconcilier avec sa mère. Mais il y avait tout de même quelque chose de singulier dans cette histoire.

Quoique paresseux et tout à fait découragé de la vie, Olivier d'Angillon à quarante ans garde encore de la curiosité. Se trouvant à Nevers où il sait qu'est Augustin, il a envie de le voir. Cette vocation, qui sait, il y est peut-être pour quelque chose? Hier, tandis que passant près du petit séminaire, il y est entré pour demander à quelle heure l'abbé Morlat disait sa messe, cette pensée l'a fait sourire.

Ce matin à sept heures, il est entré dans la chapelle du petit séminaire. Il a pris une chaise tout au fond, dans l'ombre, sous la tribune. La

porte de la sacristie s'est ouverte : un jeune prêtre en ornement rouge, précédé par un enfant de chœur, s'est avancé jusqu'à l'autel. Tout de suite, à l'insaisissable jeu des ressemblances, Olivier d'Angillon a compris que ce prêtre était bien Augustin Morlat. Il l'observe avec attention et peu à peu le respect pénètre en son cœur qui est pauvre et faible, mais non gâté. Il sent qu'il a devant lui une grande foi, une simplicité qui s'élève au-dessus de toute offense. Il est touché par cette apparence rustique : cette figure grave et naïve, ces cheveux rêches, ce cou maigre, inélégant, ces gros souliers que découvre la soutane un peu courte. C'est bien un paysan de son pays. C'est bien le fils de Pierre Morlat... Et voilà qu'à la faveur de l'heure somnolente, du murmure dévot des prières, du tremblement des cierges dans le petit matin d'hiver, Olivier se détache de lui-même pour regarder, comme en rêve, sa vie présente et son passé. A son tour, il est malheureux. Sa femme le trompe, il sait avec qui et il sait aussi qu'il le supportera. Il voudrait presque être Pierre Morlat. Il pense à ce rustre qui faillit autrefois lui trancher la gorge et dont le fils en ce moment se tourne vers lui et, levant les mains, dit avec douceur : *Dominus vobiscum*. Pour une fantaisie qu'il a eue à vingt-cinq ans, une vie s'est ruinée

*

dans la débauche, et une autre vie s'est sanctifiée. Curieuse chose, qu'une de ses actions ait eu tant de pouvoir, quand lui-même se sent un si pauvre personnage, un être sans but, sans espoir, sans volonté, l'ombre d'un homme ! A cette heure et dans ce lieu qui échappent au cadre conventionnel de sa vie, Olivier d'Angillon s'abreuve d'humilité. L'amertume l'en imprègne encore, tandis que le soir du même jour, marchant sur le quai de la gare et remontant à ses oreilles le col de sa pelisse, il se demande comment, tout de même, ils s'arrangent ensemble, Solange et ce jeune saint qu'il a vu à l'autel.

Mais la mère et le fils, dans la petite chambre où brûle le feu réduit des pauvres, veillent l'un près de l'autre et ils s'aiment. Lecteur, si j'ai su te les rendre chers, en les regardant, dis avec moi : qu'ils soient bénis !

Et maintenant, avant de fermer ce livre, donne une pensée encore à notre Ursule. Dimanche prochain, Augustin ira passer l'après-midi près d'elle, dans le logis de son enfance, à La Charité. C'est un chagrin pour lui qu'elle n'ait pas voulu passer le seuil de la maison où il a recueilli sa mère. A sa prière instante, elle a toujours répondu : « Mon enfant, il y a la mort de ton père entre elle et moi. » Donc, toutes les cinq ou six semaines, il prend le train pour La Cha-

rité, où la pauvre repasseuse l'attend dans la maison aux deux tourelles. Quand il s'en est allé, parfois elle pleure, le front à la vitre, en regardant la rue par où il vient de descendre ; ou bien elle épingle son chapeau rond, serre sa cape sur ses épaules, descend à son tour l'escalier tournant et monte vers la cathédrale au formidable clocher. Ayant pris de l'eau bénite, elle s'approche du pilier qui jadis entendit chanter Augustin, avant son départ pour le petit séminaire. Là elle s'agenouille, incline la tête et cache son front entre ses maigres doigts. L'ange compatissant qui l'écoute n'a pas besoin, pour l'emporter, de traduire en paroles humaines la plainte de la pauvre fille qui vieillit et qui souffre dans son cœur jaloux.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

			Pages.
CHAP.	Ier.	— Au parloir	1
—	II.	— L'alcoolique	26
—	III.	— La veillée d'Augustin	46
—	IV.	— Ursule Morlat	68
—	V.	— La première messe	96
—	VI.	— « Dominus custodiat introïtum tuum »	112
—	VII.	— Vision de la mort	134
—	VIII.	— Le péché d'Ursule	158
—	IX.	— Jacob contre l'ange	177
—	X.	— La mère et le fils	216
ÉPILOGUE			242

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

BORDEAUX (Henry).—La Résurrection de la chair.
BOURGET (P.). — Anomalies. — *Laurence Albani. — Le Justicier. — Némésis. — Lazarine. — Le Sens de la mort.
LAVEDAN (Henri). — Irène Olette.
THARAUD (J. et J.). — L'Ombre de la croix — Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas.
ROSNY (J.-H.). -- Le Félin géant.
RHAÏS (Elissa). — Saâda la Marocaine. — Le Café-chantant.
AVESNES. — L'Ile heureuse.
ERLANDE. — Vivre et mourir là...
PASCAL (Félicien). — L'Ombre sur le bonheur.
PRAVIEUX (J.). — *S'ils connaissaient leur bonheur.
(Prix Montyon 1920.)
RAMEAU (Jean). — Les Mains blanches.
DELLY. — *La Petite Chanoinesse.
ALANIC (Mathilde). — *Les Roses refleurissent.
(Prix Sobrier-Arnould 1920.)
DUFOURT (Jean). — Marielle. Roman d'une Lyonnaise.
LEUBA (Jeanne). — L'Ombre nuptiale. — L'Aile de feu.
LICHTENBERGER. — Le Cœur est le même.
PSICHARI (Jean). — Sœur Anselmine.
RAGEOT (Gaston). — La Faiblesse des forts.
MORGAN. — Au fond d'un vieux manoir.
MARGUERITTE (Paul).—Sous les pins tranquilles.
ARDEL (Henri). — *Le Rêve de Suzy. — L'Étreinte du passé. — Le Chemin qui descend. — Le Feu sous la cendre.
REYNÈS-MONLAUR. — *Les Paroles secrètes. — *Les Autels morts. — *La Fin de Claude.
MAYRAN (C.). — Histoire de Gotton Connixloo.
(Prix du Roman, Académie française 1918.)
SANDY (Isabelle). — Chantal Daunoy.
(Prix Montyon 1918.)
— La Descente de croix.
LA ROCHEFOUCAULD (Gabriel de). — Le Mari calomnié.
DECAEN (Alice). — *Gribiche aux bains de mer.
JACQUES-LANGLOIS. — Le Drame mystérieux du Théâtre de Paris.
LHANDE (Pierre). — Les Mouettes.

Les volumes dont le titre est précédé d'un * peuvent être mis entre toutes les mains.

PARIS — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25510.